

IMPAS SCIENCE



vivre en science



«Pour moi, tu as disparu un jour dans un dossier de Commission de Spécialistes, on t'a envoyée entre les pages 15 et 16 d'un article expédié à Calcutta, ton nom avait été mal orthographié, la pluie avait effacé le nom du Laboratoire, l'article dans son dossier suspendu au bout d'un certain temps avait vu ses formules se détacher et s'empiler au fond du rayon, puis les lettres, puis le jaunissement, puis le rebut. Un beau jour, ça n'a plus été toi, mais un zombi.

Mais je me trompe. Il ne s'agit pas d'un moment précis, non, une brèche s'est ouverte peu à peu, ton vocabulaire a été changé pour un autre, chaque mot échangé l'un après l'autre, jour après jour, et chaque geste accentué, et chaque jour une heure de plus gagnée sur toi, chaque instant une réaction qui se perd, un sourire qui se modifie, une expression grimacée, jusqu'à ce que chaque pièce ait été remplacée par une autre, dans le but machiavélique autant qu'inconscient de faire de TOI un OBJET.

Pas un de ces merveilleux objets mathématiques pleins de rêves et d'inutilité, non, une mécanique ultrasophistiquée, programmable, en fait le maillon d'une sorte de chaîne implacable, sans faille, que je peux nommer : tu es devenue une machine ibm type secrétariat de direction, la machine la plus utilitaire qui soit, dont on ne peut même pas changer les caractères, pas une machine à boules qui travestit et déconcerte, mais un complexe électronique avec laquelle on peut composer de grands textes, travailler en toute sécurité, que l'on peut brancher sur terminal, et qui peut recevoir ses ordres de l'esprit même de ses chefs.

En t'envoyant ce texte, je sais que tu vas l'avaler, le mémoriser, en analyser les fautes, puis après digestion tu vas le reproduire sans cesse jusqu'à ce qu'un de tes chefs arpentant le couloir et t'entendant fonctionner encore à 22 h. (l'un d'eux soignant ses insomnies, ou le fantôme d'un ancien) entrera dans le bureau éteint, marchera sur les feuilles amoncelées, regardera avec intérêt et une certaine irritation s'enfoncer rapidement les touches qui font ta splendeur et ont remplacé le vernis de tes ongles que j'aimais tant, puis t'ordonnera de t'arrêter».

Un texte affiché le lendemain à la porte de ton bureau (où de la moquette tilleul, deux gros fauteuils et un canapé recouverts de velours, des rideaux épais, une jolie lampe sur la table basse où tu es installée, servent de cadre à ton travail), avertissait les gens :

«On est prié de ne pas oublier d'arrêter la secrétaire en quittant le Laboratoire. Il est rappelé l'interdiction d'émettre en direction de la secrétaire des messages relevant du discours affectif et pouvant déterminer la frappe de textes de caractère privé. On étudie en ce moment-même un système de programmation afin que tout accident de ce genre soit assorti d'un rejet de la part de celle-ci».

IMPASCIENCE

NUMÉRO 8

sommaire

PRINTEMPS 1977

vivre en science

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Courrier des lecteurs | 2 |
| Éditorial | 3 |
| Chercheur de la Toison d'or | 4 |
| Vivre en science | 5 |
| J'ai 44 ans | 7 |
| Represcience | 10 |
| Basse Tension | 13 |
| Amandine | 15 |
| Enquête sur un citoyen au-dessus de toute critique | 17 |
| Le système | 19 |
| Parenthèse | 26 |
| Histoire d'un garçon manqué | 27 |
| <hr/> | |
| Fiche-cuisine Impascience : LA SOUPE INSTITUTIONNELLE | 31 |
| Le gadget scientifique d'Impascience | 32-33 |
| La soupe aux bourgeois | 34 |
| <hr/> | |
| Exister dans l'institution | 35 |
| S'instituer | 37 |
| La session de printemps de la commission CXLIII | 41 |
| <i>Chers collègues</i> | 44 |
| Radioscopie de la commission de sociologie et de démographie | 45 |
| L'élite scientifique | 49 |
| Lettre ouverte à ma grand-mère | 53 |
| A propos de la scientificité : physique, mythes et maths | 55 |
| Liberté scientifique et démocratie | 58 |
| Ça bouge dans le milieu | 61 |
| Comité universitaire scientifique grenoblois pour l'arrêt du programme nucléaire | 62 |
| <i>Au collectif d'Impascience, de l'intérieur</i> | 64 |

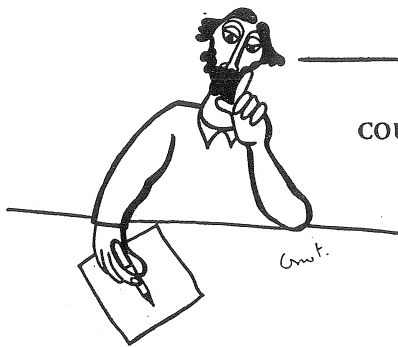
Prix de l'abonnement : 40 francs - Prix des numéros variable selon leur épaisseur.

Directeur de la publication : Zéphirin XIRDAL.

Dépôt Légal : 2ème trimestre 1977 - Imprimé par Copédith, 7 rue des Ardennes, 75019 Paris.

ISSN 0336 - 089 X — Commission paritaire de presse : 56238.

Éditions SOLIN - 1, rue des Fossés Saint-Jacques - 75005 Paris - Tél. : 033-39-46.



COURRIER DES LECTEURS

D'un rédacteur du magazine mensuel *Astrologique*, nous avons reçu le texte suivant :

La revue trimestrielle *Impascience* mérite d'être connue des lecteurs d'*Astrologique* et, plus généralement, de tous ceux que laissent perplexes les imbroglios scientifico-politiques qui ont explosé autour du volcan non-éruptif de la Soufrière, les étranges agissements des plus grands savants américains pendant la guerre du Viet-nam au sein du comité Jason, les falsifications du Q.I. par le psychologue héréditariste Sir Cyril Burt, etc etc ; en un mot, de tous ceux que préoccupent l'insertion sociale du monde scientifique, ses conditions réelles de fonctionnement, son utilisation politique, sa fonction idéologique. Rédigée par un collectif de chercheurs et d'enseignants scientifiques, elle apporte des informations et propose des réflexions qui sont utiles pour liquider la sacralisation scientifique tentés insidieusement par notre culture et sortir ainsi de l'impasse de la science.

On retrouve dans le numéro 6 des arguments qui circulent déjà depuis un certain temps dans les milieux astrologiques : «*La science, avec ses techniques et ses pompes, est vécue par le bon peuple comme de la magie*» ; «*Les parasciences et leur ésotérisme ne sont que maladie sénile du scientisme*» ; «*la plupart des domaines qui nous concernent directement (dans la vie quotidienne) sont le plus souvent dans le savoir flou*» ; «*la rationalité scientifique est incapable désormais de s'imposer à un grand nombre de ceux-là mêmes qui en sont les détenteurs supposés*» ; «*les parascientifiques considèrent comme établis des faits qui, s'ils étaient vrais, mettraient en danger tout l'édifice rationnel qui structure notre défense (personnelle)*» ; «*la production scientifique est très largement commandée, à l'insu le plus souvent du chercheur, par des facteurs politiques et idéologiques qui façonnent le visage que présente la science à une époque donnée*» ; «*les parasciences sont liées aux idéologies les plus réactionnaires*».

On est heureux de voir ces arguments avancés maintenant par «ceux de l'autre bord». Lorsque deux groupes socialement très dissemblables arrivent, sans s'être consultés, à des conclusions similaires, on est en droit de penser qu'ils traitent avec pertinence d'un problème réel, indépendamment des fabulations possibles. Il ne s'agit, pour l'instant, que de la rencontre de deux minorités, l'une interne au camp scientifique et l'autre interne au camp astrologique. Mais on peut espérer que cette collusion parvienne à modifier les attitudes majoritaires des deux camps en présence.

Pour ce qui est des astrologues, on souhaiterait qu'ils prennent largement en compte ces arguments, maintenant communs à certains de leurs confrères et à certains scientifiques. Ils feraient oeuvre salutaire pour l'astrologie elle-même. Ils la situeraient ailleurs que dans le nombril de leurs clients, ailleurs que sur les piédestaux que chacun

construit pour sa propre statue. Ils la purgeraient de son anti-astrologie interne, la pire qui soit.

Faut-il préciser qu'*Impascience* est encore loin de s'être libérée de cet étaiu scientifique qu'elle combat avec acharnement, et que la manière dont elle traite l'astrologie dans son numéro 6 est pour le moins cavalière, très cavalière ?

Elle se contente de reproduire le titre d'un article paru dans un magazine d'astrologie selon lequel Giscard d'Estaing est un «Verseau exceptionnel». Nous sommes plusieurs à *Astrologique* à penser que le comportement du président en exercice présente les mécanismes d'un Verseau anachronique : les intérêts sociaux qu'il défend l'empêchent de faire fructifier sa problématique zodiacale. Mais est-ce la peine de reproduire ce titre partiel et partial au-dessus du thème de naissance d'un Sagittaire ? Et, qui plus est, d'un natif du 18 décembre 1893, si on en croit les positions planétaires ? Est-ce pour prétendre ensuite que les astrologues méconnaissent les réalités astronomiques qu'ils utilisent ? L'anomalie égale celles qu'*Impascience* a relevées dans certains ouvrages «para» à l'encontre de la science.

Impascience note avec intérêt la sortie du livre d'un écrivain américain Van Deusen *Astrogénétiqne* : «*L'idée en est rationnelle : il s'agit de baser l'astrologie sur l'instant, non de la naissance, mais de la conception*». Rarement un astrologue traitant de la science aura montré autant de sottise suffisance. Le thème de la conception est aussi vieux que l'astrologie. On le trouve traité par Ptolémée dans *La Tétrabible* (Livre III, paragr. 2). Et comme il n'est guère possible de connaître directement l'heure de la conception, il existe, dans les textes astrologiques anciens, un fatras de règles plus ou moins loufoques pour la retrouver à partir de l'heure de la naissance qui, elle, est généralement connue sans ambiguïté. Bouché-Leclercq en a fait un excellent quoique partiel résumé dans son *Astrologie grecque*, aux pages 372-383 : un homme rompu aux règles scientifiques de la recherche des sources ne peut évoquer la difficulté à prendre connaissance de ces textes, fût-ce indirectement.

Quitter le giron de la science institutionnalisée, c'est quitter le droit chemin des routes balisées pour s'enfoncer dans une forêt vierge où seul ne s'égare pas le porteur de machette et de boussole. Dans ces voies sauvages, on ignore la notion de parascience parce qu'on mesure la relativité de la science elle-même : point n'est besoin qu'une vérité soit scientifique pour être vraie, une vérité ne devient pas essentielle du seul fait qu'elle est scientifique. Les astrologues — du moins une partie d'entre eux — savent jusque dans leurs tripes qu'il y a des choses connues, et proclamées scientifiques, qui sont sans intérêt ; et des choses inconnues, et posées comme non-scientifiques ou comme parascientifiques, qui sont de la plus haute importance. Ils apprivoisent à leurs manières cet inconnu ; ils s'efforcent de le rendre connaissable. Est-ce leurs fautes s'ils clament dans un désert ?

Il reste encore aux explorateurs d'*Impascience* beaucoup de chemin à faire pour comprendre, comme le disait Marx, qu'*«il n'y a pas de voie royale pour la connaissance»*.

R.B.

L'institution scientifique,

C'est un thème qu'on a lancé.

... On a discuté, on a écrit.

Et puis voilà, les textes sont tombés.

On a aimé, on a hésité, on a failli censurer,

on a changé d'avis, on s'est engueulé...

Maintenant, on regarde, on constate.

Beaucoup de textes à la première personne. Trop ?

Mais l'institution, c'est précisément le lieu où un tel discours ne (se) tient pas. Et comme par hasard, c'est ce qui sort en premier : le refoulé.

Corollaire : peu de théorie. Là aussi, il y a un regret pour certains, une revendication pour d'autres.

La théorie, à quoi ça sert ? C'est un thème sur lequel on reviendra.

Et puis, dans le détail, il y a des papiers avec des points de vue bien différents, des analyses contradictoires. Les papiers c'est aussi – et d'abord – les gens, même s'ils ne parlent pas d'eux.

Et ces gens sont divers.

Sexe, histoire personnelle, position hiérarchique dans ou hors institution, investissement plus ou moins important dans la revue, engagement politique...

Les textes reflètent tout ça.

Mais maintenant, alors qu'on boucle ce numéro, on s'inquiète. Parce que Impascience, ça nous sert d'abord à nous, évidemment. A cesser d'être seuls, à prendre nos distances par rapport à notre travail, par rapport à l'institution.

Et la question aujourd'hui, alors que la vie de ce numéro s'émiette et se disperse d'un lecteur à l'autre, la question c'est vous. Vous et nous.

Car s'il ne nous en revient rien de cette vie souterraine, on craint qu'Impascience ne devienne un monde fermé avec ses manies, son langage, ses idées toute faites, l'institution de la critique de la science, en quelque sorte.

C'est bien pourquoi on aimerait vous entendre à ce lieu de passage* qu'est Impascience. Vos opinions, votre regard, vos critiques, votre complicité, votre proximité. On ne veut pas mourir idiots en somme. Et on pense à des thèmes pour les numéros qui viennent et d'abord : «Y a-t-il des sciences de l'homme ? », «Les Juifs et la science» et ensuite, pêle-mêle : «Le tiers-monde et la science», «L'économie et la science», «Quelle science en 78 après la victoire de la gauche ? », «La théorie à quoi ça sert ? », «La médecine et les chercheurs».

Et si vous laissiez un instant vos manips, vos calculs, votre boulot, pour nous dire à quoi vous pensez, vous ?

* 1er et 3e mercredi du mois de 17 à 19 h, Librairie Dérives, 1 rue des Fossés St-Jacques, 75005 Paris

chercheur de la toison d'or

Les lignes qui suivent constituent une analyse très personnelle, presque un déballage, de mes états d'âme, des mes « ressentis » de chercheur en déroute (bien que je passe dans le « milieu » pour un chercheur tout à fait honnête). Peut-être trop personnelle, cette analyse sans pudeur ? Pourtant les fantasmes qu'on y rencontre (Dieu, la Science, nouvelle religion, une mère pas assez tendre à mon goût, et l'Angoisse, cette eau noirâtre, sans oublier une incertitude sur mon propre sexe), ces fantômes, donc, d'autres les ont rencontrés, ou du moins pourraient les identifier dans leur propre histoire de scientifiques ou d'universitaires**.

LA FAC FACILE

Mon histoire commence par une découverte narcissique bien agréable : ayant atterri à la fac après une math-sup fort honorable, je m'y révélais une excellente bête à licences. Autant je me trouvais minable, sans répartie, avec les copains, autant j'excelsais dans l'art d'avalier et de recracher au goût du prof la topologie, l'équation de Schrödinger, ou la matrice S.

AURA DE LA SCIENCE ET « VOCATION »

Ceci fit que ma mère qui m'avait toujours délaissé (je suis un frustré de tendresse maternelle, mais est-ce si rare chez les scientifiques ?) se prit d'une admiration sans bornes pour son fils aux neuf certificats. Tout ce que ni Dieu, ni son mari fallot n'avaient pu lui donner, cette petite aristocrate à la fois naïve et refoulée se prenait vers les années 60 à l'espérer confusément de cette nouvelle religion mystérieuse pour elle, la Science, déjà représentée dans sa famille par l'intermédiaire de deux de mes jeunes oncles, ascètes, maigres et barbus, plutôt timides, et néanmoins sûrement les deux plus prestigieux à ses yeux fascinés. Pour moi, c'était bien agréable d'être encensé (terme éminemment religieux !) par une maman qui ne m'avait jamais reconnue (tiens ! ce féminin m'a échappé ! Le scientifique que je suis douterait-il de son sexe ?). Et la vie à la fac avec ses loisirs n'était pas désagréable pour un ex-taupin ; la perspective d'y faire carrière permettait d'échapper à l'angoisse du grand saut dans le monde de la concurrence, ce croque-mitaine effrayant. Du coup je n'ai eu qu'à foncer vers la recherche scientifique, en suivant la trace des deux oncles, et comptant bien briller de l'aura des grands prêtres de cette nouvelle religion pour laquelle je me sentais naturellement doué — alors que dans la vie je me sentais pas doué, mais pas doué du tout ; et ça compte, ça, dans les choix d'un jeune homme timide.

PRATIQUE QUOTIDIENNE : L'ANGOISSE D'ETRE CHERCHEUR.

Et maintenant ? Voilà bientôt quinze ans que je ne suis

* Recherche symbolique s'il en est !

** Il y a actuellement floraison d'études sur le vécu et le discours inconscient dans l'institution. Ce que d'autres dénoncent en se plaçant comme à l'extérieur de celle-ci, je le trouve, moi, comme noué au centre de moi-même.

qu'un petit prêtre de la nouvelle religion. Qu'est-il donc, dans ma réalité, ce boulot prestigieux qui m'attirait comme un miroir aux alouettes ? Soyons franc, c'est pas la joie tous les jours d'essayer de dégouter un petit bout de physique qui puisse mener à publication dans un délai raisonnable. Quelle peur je vis, quelle angoisse, quand je doute de mon flair ! Et je doute souvent : trouverai-je encore dans six mois, dans un an, une question qui me permette de survivre, de passer victorieusement devant le tribunal de la Commission du CNRS ?

Dès qu'une nouvelle publication s'esquisse, après un « ouf ! » de quelques heures, la peur reprend le dessus, et je n'éprouve aucun plaisir créateur, je ne savoure rien du tout. L'enrobage du petit calcul ou de la petite idée originale pour faire un papier, ça m'apporte rien, mais rien du tout, parce que l'angoisse me rattrape déjà, nappe d'eau glauque, noire, sale, qui avance lentement mais inexorablement. L'avenir est assuré pour six mois. Bof ! et après ? et après encore ? Il me faut trouver à tout prix un autre îlot, et encore un autre pour échapper encore un temps à cette eau noirâtre dans une fuite affolée pour publier, publier dans six mois, dans un an, dans dix-huit mois.

DEMAIN ?

C'est épuisant, je suis jamais en paix, j'en ai ras-le-bol de fonctionner ainsi, de ne (pas) vivre que pour en mettre plein la vue à la Commission et à ma mère (tiens ! un rapprochement à méditer, Messieurs du Comité national !). Parce que, soyons honnête, la Science, ça n'a jamais été qu'un pis-aller pour séduire une mère à la tendresse refroidie, et je rêve toujours de celle qui m'aimera moi, pour moi, et non de l'idiote (excusez-moi, Mesdames) éblouie par mes titres et performances. Et ça existe, des femmes sensibles à autre chose qu'à l'éclat des mauvais représentants du Phallus (comme dirait Serge Leclair), j'en ai même rencontrées. Et quelque chose me dit que je peux vivre, oui, vivre moi aussi, que je ne suis pas forcément condamné à la prison, à l'asile doré (?) à vie. La vie hors l'enceinte de l'Alma Mater, le réel, ça existe (mais les physiciens, ça leur fait un peu peur parce que ça n'a peut-être pas grand chose à voir avec les math - Et c'est rassurant, les math !) Et moi, figurez-vous qu'aujourd'hui ça m'attire, tout ça, tout ce que je sens pas mathématisable, la vie, quoi !... A moins qu'il ne s'agisse que d'un nouveau reflet du miroir aux alouettes !

CONFIDENTIEL

Vivre en Science

Difficile d'écrire. A manier le discours scientifique, on oublie l'autre, celui du désir. Comme c'est facile plutôt de disparaître dans la rigueur tenue d'une équation ou d'une proposition – même dérisoires. Quelle angoisse pour prendre du recul, se poser la question : pourquoi je fais ça, après tant d'années, est-ce là ma Vie ? Alors, faire autre chose ?

Je suis assise à un séminaire, une fin d'après-midi d'hiver, ciel noir, dehors la lumière des réverbères entoure d'un halo étrange les branches nues, au fond le mur bétonné du cyclotron. J'écoute à peine, saisie de la torpeur habituelle, de la fatigue, de l'ennui et je les regarde, moi la seule femme au milieu de tous ces hommes et bizarrement, voilà que je me demande s'il leur arrive de me désirer car je suis assise là, comme une femme au cinéma, dans la promiscuité de cette salle chaude et puis aussi, j'essaie de les imaginer nus, faisant l'amour avec une femme, leur femme et je leur en veux que ce soit si inimaginable et bien sûr, je les déteste, je les méprise, je suis mieux qu'eux, moi, là, par hasard, par erreur. Par erreur ?

La difficulté d'écrire, de prendre le temps et la parole, c'est qu'il faut être autonome vis-à-vis de l'Institution d'autant plus contraignante qu'elle est libérale. Au labo, par exemple, pourquoi ne pas écrire pour *Impascience* ? Car il y a longtemps que je tente de comprendre ce que je fais là, que j'en discute, mais je ne vais jamais jusqu'au bout, je me satisfais de lambeaux de conscience, de ces flashes rapides et sans conséquences. Alors pour une fois, face à la feuille blanche, même sans illusions... Mais tout un faisceau de culpabilités s'assemble pour m'en empêcher :

– Je travaille trop peu en général, il faudrait donner plus de temps, alors pas question d'en distraire quelques précieuses heures ; dans l'illusion du lendemain, comme si, depuis que je fais de la recherche, je ne connaissais pas mes limites, je ne savais pas que pour faire quelque chose, il faut s'impliquer, beaucoup, alors autant se poser la question de cette implication.

– Mais si je me mets à réfléchir, c'est dangereux, je ne peux pas me le permettre en ce moment, de cerner ma place dans l'Institution alors que j'essaie justement de faire comme si j'en avais une, car après quelques tribulations réflexives et affectives, j'y trouve un havre sécurisant comme nulle part ailleurs.

– Culpabilité liée aux privilèges exorbitants de la disponibilité et de l'argent. Ça, c'est le surmoi, l'intériorisation des contraintes sociales, car l'Institution est très libérale et si j'en profite vraiment, prendre du temps, faire

d'autres choses qui m'intéressent, je suis en faute. Qui m'accuse ? Mes «collègues», bien sûr, mais aussi de façon beaucoup plus pernicieuse ces gens pressés et usés par le travail que je croise sur mon chemin, tard le matin, qui ne savent pas que je suis si libre comparée à eux et même la fille qui vient chez moi garder l'enfant et qui s'enferme pour toute la journée dans ce rôle de mère suppléante. C'est toute l'organisation sociale qui me donne la liberté mais me l'ôte du même coup, puisque je ne peux pas en profiter. Redoutable piège, ou alors cette liberté peut servir à élaborer une critique radicale de la société, du travail mais tôt ou tard il faut quitter l'Institution. Et pourtant, ce sentiment d'appartenir à l'«Élite». Un physicien me dit : «Ce ne sont pas des privilèges, c'est la liberté nécessaire au travail intellectuel et à la créativité. On a trimé toute notre jeunesse pendant que les secrétaires avaient la belle vie. A nous maintenant de récolter le fruit de nos efforts». Et moi j'abhorre ce discours, mais il fait son chemin dans ma tête, très sournoisement, pour me permettre d'assumer ce statut d'élite intellectuelle porteuse de savoir et au fond d'en être fière ? – Et l'importance du Savoir Scientifique donne un caractère sacrilège au questionnement. Ébranler les colonnes du temple. Je ne peux pas prendre mon échec au sérieux, je me berce de l'illusion d'un accès impossible. Après toutes ces années, il faudrait avant de penser au départ, être assurée de l'acquisition d'un savoir, quelque chose de dur qu'on emporterait comme un bagage. Quand cesserai-je d'être fascinée par cet édifice majestueux de la Science, que des hommes ont peu à peu construit à coup de preuves irréfutables. Et c'est cette perfection glacée, impénétrable, que je contemple de loin, qui m'exaspère comme un mirage absurde mais qui m'impose de rester là, sur place, où pourrait s'élaborer la Connaissance, la matrice, et pas seulement idéologique, de la Société Technicienne.

Parler de l'expérience quotidienne. Je ne sais rien. J'ai toujours été terrorisée par la Physique. Je ne peux pas me poser de questions, je ne peux que reproduire des raisonnements, classer différents types d'arguments en vérifiant à chaque stade la logique de l'enchaînement mais en sachant toujours à l'avance où ça mène. L'aventure intellectuelle, je ne connais pas, la quête dans le noir et la lumière jaillit.

S'agit-il d'une peur de l'origine, il y a des fondements que je n'explorerai pas et la Physique, c'est justement si difficile d'y aller voir que j'y bute et cette butée obstrue tous les autres passages ; c'est en partie pour ça que j'y tiens. Ou alors, simplement, je n'ai pas envie d'y aller voir, la vie immanente dans l'instant suffit et peut-

être pourrais-je quitter la Physique. A suivre. Donc dans le travail en commun, quel rôle est-ce que je joue : rarement initiateur, on s'en doute, plutôt exécutant et le plus souvent assez médiocre. Impossible de prendre la parole pour proposer quelque chose, une explication à laquelle ils n'avaient pas pensé. Sentiment déprimant d'interchangeabilité complète. Je ne suis rien. Impossible également de transmettre le savoir sauf s'il le faut vraiment : faire un séminaire, effort surhumain pour jouer le jeu, et des lapsus qui rendent impossible de comprendre de nouveau certains trucs simples et bloquent le fonctionnement normal. Je me suis longtemps sentie très coupable mais j'y vois maintenant le signe que le mode institutionnel est aberrant, pour moi : pourquoi n'ai-je aucun désir d'innover ? Cela vient de très loin, de l'histoire de mon rapport au Savoir, de l'éducation des filles. On nous a appris à nous conformer, à copier le désir de savoir des hommes. Quelle pourrait être l'authenticité de mon investissement dans la Recherche ? On parle d'une Science du Peuple, d'une science des femmes ? Pour eux, la solitude de la recherche, les ravages de la compétitivité, de l'agressivité institutionnelle, sont compensés par la reconnaissance des pairs-pères. Moi ce n'est pas comme ça que je souhaiterais leur plaire. J'ai le sentiment d'avoir fait de la physique pour plaire à ma mère, être son substitut phallique, la venger de son rôle social subalterne. J'étais son seul enfant et donc ce rôle me revenait. J'ai pu ainsi franchir les obstacles, passer les examens, décrocher un poste, mais pour trouver la veine de la créativité, il aurait fallu que ce soit mon désir à moi ! Et je n'ai jamais vraiment désiré comprendre mais seulement jouer ce jeu qui me permettait d'exister socialement au sein d'une Institution toute-puissante. Dont la fonction serait aussi d'interdire l'accès au plaisir, à la jouissance. Une raison de plus de choisir ce qui était le plus difficile, la physique théorique, puisqu'on n'en pourrait partir sans déchirement qu'en y ayant réussi et donc l'échec quotidien me retient prisonnière.

Discussion avec des militants au temps des premières questions : est-ce qu'il pourrait y avoir ici et maintenant une autre façon de faire de la Science, dans la perspective d'une autre société où on continuera bien à en faire ? Peu à peu, cette idée que la compétition et l'agressivité sont structurellement impliquées dans la pratique de la recherche. Il faut dominer l'autre, lui prouver qu'il a tort, qu'on est le plus fort, vouloir arriver au but à tout prix. C'est donc impossible de travailler avec quelqu'un qu'on aimerait et j'ai l'expérience de la façon dont on peut

utiliser la physique pour nier l'autre ou le démolir dans le cadre d'une relation à deux. Car il n'y a pas d'Autre, il n'y a que des plus «forts» ou des moins «astucieux». Avec lui, je n'ai jamais discuté de Physique, il me disait : «Est-ce que tu comprends pourquoi les noyaux légers...?» et j'éludais la question. Et lui, avec qui je rentrais du labo, en voiture, attendant beaucoup de ce temps gratuit avant de le quitter : dire la difficulté de se voir si souvent et si mal, tirer la leçon, faire des projets, et qui me parlait d'ions lourds et de résonances géantes. Et je ne pouvais pas m'en foutre sous peine d'apparaître trop incohérente et désespérée.

Ou bien faire de la Physique avec une femme physicienne, jouer le jeu, en ayant confusément l'impression de singer les adultes. En ayant peur de la Physique, des lois de la Physique. Dans le cours de la Formation Permanente, sur le bureau de la technicienne, on parle des lois de la Mécanique, de la Vitesse, de l'Énergie. Je ne sais plus, pas vraiment ce que c'est. Ça me fait peur, c'est complètement extérieur, éternel et beaucoup plus menaçant que les concepts pourtant plus sophistiqués que je manipule, parce que parties constituantes de la Science faite, de l'ordre des choses qui me domine.

Fascination, culpabilité, faux désir, humilité, peur et pour finir attachement, envoûtement. Peut-être, un jour le prince charmant... Car il s'agit bien d'un refuge. Ceux qui ont refoulé tout désir spontané et sont incapables de relations à l'Autre ne peuvent être menaçants. La stéréotypie des relations sociales dans la collectivité scientifique ne laisse pas de place à l'imprévu et rien, en principe, n'arrive jamais entre les gens. Pas de regards sur mon visage ou sur mon corps, du moins que je puisse saisir et je soupçonne que ma pusillanimité d'adolescente prolongée s'est longtemps bien trouvée de cette suppression cotonneuse. Cela va encore quelquefois jusqu'au fantasme que la vérité de l'Être se trouve plus dans les équations que dans les relations interindividuelles.

Et que dire de ce plaisir bizarre de la solitude face au cahier et à l'article à déchiffrer, d'écrire ces formules qui naissent très vaguement à la surface de la pensée. Je n'arrive souvent à rien, mais dans l'entrelac des tentatives arrive une rêverie d'existence, d'activité cérébrale où je me sens dériver entre les îlots durs des preuves, loin du plaisir de la découverte.



CONFIDENTIEL

J'AI 44 ANS

J'avoue avoir quelques gênes à livrer l'historique de mes erreurs. C'est l'histoire de quelqu'un qui a cru trouver dans les tiroirs de l'Institution Science, l'objet qui correspondait à ses propres motivations. J'ai ouvert de nombreux tiroirs, souvent les mêmes, animé de la conviction mystique que l'objet était quelque part. Cet objet, je l'ai cherché avec le désespoir de celui qui craint de ne pouvoir le trouver nulle part ailleurs. C'est pour cela que mon attachement à l'Institution est resté aussi longtemps inébranlable : je craignais, en torpillant l'Institution, de couler avec elle. La nature des besoins que j'essayais d'assouvir dans cette institution importe peu : ce qui est important, c'est qu'il existe des gens comme moi, animés de besoins (différents) que l'Institution Science (ou l'Eglise, ou le parti communiste ou la fabrique de pâtes Lustucru) demande d'oublier pour franchir les degrés de la hiérarchie.

J'enseigne dans une université où je suis administrativement classé comme physicien. Je ne participe à aucun travail de recherche. Cela a commencé il y a huit ans. Un vague sentiment d'ennui d'abord ; puis, progressivement, tout la machine s'est bloquée.

Huit ans ? Non, il faut remonter plus loin. On va au lycée, puis à l'Université, aux grandes écoles, pour acquérir une dispense « objective » du labeur ingrat et mal payé. Enfant je le perçus vaguement et le refoulai vite, avec la complicité du milieu familial et du lycée. Le « mérite » : accepter la répétition sans failles des déclinaisons latines (ou du jargon des maths modernes), les « bonnes notes » mesurant ce degré d'adaptation à l'ordre « naturel » des choses...

Je viens d'un milieu petit-bourgeois. Mon père, commerçant, était mort peu après ma naissance, complètement ruiné par la grande crise de 1930. Une différence avec les autres enfants petits-bourgeois bien à l'aise dans cet « ordre naturel des choses » : mon bagage culturel d'enfant juif non élevé dans la tradition juive. Je découvris que j'étais juif d'une façon brutale, le jour où l'on m'affubla d'une énorme étoile jaune sans autre forme d'explication. Mes camarades d'école semblaient avoir des idées très précises sur cette qualité ; le monde des adultes aussi. Et comme je n'en avais aucune, cela me troubla.

Affublé de cette tare insaisissable et incompréhensible je me repliai sur moi-même. Lorsqu'on m'ôta l'étoile pour des raisons évidentes de sécurité (mais qui ne m'apparaurent pas comme telles) je gardai la conviction qu'il me fallait dissimuler quelque chose de fondamentalement pervers en moi. Je ne pouvais cependant accepter totalement cette négation de moi-même. Seul contre un monde aberrant et écrasant je me défendis par la croyance, mystique, en une Justice Absolue qui m'absolvait des crimes que je n'avais (peut-être) pas commis, par la foi en la valeur de la Vérité Objective de la Science, par le sentiment profond de l'égalité des races et des classes sociales.

Il en résulta plus tard, à l'âge étudiant, un compromis boiteux. Par souci d'intégration sociale, il me fallait croire que le désir du petit enfant juif de « régler ses comptes » pouvait être canalisé dans une forme socialement « utile » :

le Père Protecteur, la Justice Absolue, allaient s'identifier avec l'Institution Science. Je me forçai à croire que ma propre expérience n'était due qu'à une forme très particulière, presque anecdotique, sans importance, de l'obscurantisme. Pour mieux « m'assimiler » je mis dans le même sac contre-vérités scientifiques (la terre est plate) et non scientifiques (démagogie). Les certitudes tautologiques me rassuraient, comme si il en découlait mon droit à l'existence. Un vieux professeur en retraite m'introduisit au positivisme : Mach, l'Ecole de Vienne, Bertrand Russell. J'y adhérerai à fond : la valeur morale de la science, « libératrice de l'homme », correspondait en moi à un besoin profond. Cela devint une véritable religion.

PAPA EINSTEIN

Tout complotait, à l'époque, pour me faire croire que la science était à la hauteur de ses prétentions : des professeurs, du haut de leur chaire, protestaient contre les guerres coloniales et ridiculisaient des ministres. La société de consommation, en dépit de ses injustices, pouvait encore passer pour le maillot qui briserait les chaînes du monde entier ; enfin l'Université — qui n'avait pas encore été « envahie » — était à la mesure du compromis que j'avais fait : ce n'était ni l'usine, ni l'organisation quasi-totalitaire des grandes entreprises privées mais une sorte d'asile où se recueillait une petite société égalitaire (sorte de chevalerie discrète attirant peu le regard, donc peu convoitée et qu'on laissait finalement tranquille), le ghetto ou la cave (pas trop inconfortable) où l'on s'abrite des bombardements et d'où je pourrais partir, St Georges, terrasser le Dragon de la bêtise. Un projet : faire de la « grande physique », un modèle : le mythe d'Einstein mythe dont je ne devais comprendre la signification que beaucoup plus tard. Cette Justice Absolue, ce père par procuration que j'appelais à l'aide parce que le monde adulte était hostile ou indifférent, s'incarna tout naturellement en Einstein, homme seul triomphant de l'hostilité générale (qu'il est fort, mon « papa juif » : même les nazis et les staliniens ont dû se mettre à genoux devant sa relativité restreinte). S'ajoutait peut-être à cela mon masochisme : « non, je n'ai pas le droit à l'existence

sauf si je suis exceptionnel) (racisme anti-juif du juif : mépris pour les millions de moutons juifs qui se sont laissé égorger dans les camps — mon frère aîné, mort à Auschwitz, qui n'a pas sauté du train qui l'y emmenait, alors qu'un copain l'a fait et n'en a gardé qu'un pied foulé — pas de voie moyenne : le Mouton ou l'Exception...).

Je me jetai donc, tête baissée, dans l'activité scientifique : licence de maths, thèse de physique. Peu importait le sujet : toute vérité, même parcellaire, était nécessairement révolutionnaire. Un physicien anglais, de passage à Paris, me fit venir en Angleterre. Ce fut à lui que «Papa Einstein» délégua ses pouvoirs en vue de mon assimilation à l'Institution. Cet ancien communiste, d'un PC britannique très marginal avec lequel il avait rompu lors de l'affaire hongroise, portait sur son visage les stigmates de ce qu'avaient enduré les milieux ouvriers pendant l'industrialisation. De plus le stoïcisme dont il fit preuve à l'occasion d'une maladie grave fit que mon admiration était sans borne. Son activité débordante et toujours pertinente stimula la mienne et je refoulai la sensation vague et déplaisante de me sentir entraîné dans une spécialisation peu «excitante». Le contraste entre cet homme si extraordinaire et les vécilles sur lesquelles il travaillait contenait en germe ma contestation de la science. Cependant, je réussissais, avec assez de bonheur, dans les petites tâches bien anodines, souvent ingrates, qu'il me confiait, encouragé par ses marques d'amitié. Je fus très près de réussir mon intégration.



Il m'arrivait bien, parfois, de me demander ce que je faisais dans cette petite chapelle, et pourquoi je m'acharnais tellement sur ces malheureux électrons qui ne m'avaient rien fait. J'essayais de chasser ces pensées qui me faisaient un peu honte et je m'en remettais à mon «père adoptif», garant de la finalité de mon activité.

Je rentrai en France, sous prétexte de mettre au point les préparatifs de ma thèse, et ne revins pas, probablement pour éviter que ne se brise une image à laquelle je tenais tant. L'atmosphère française me parut ennuyeuse. Je m'efforçai de soigner le mal en devenant un tâcheron de plus en plus laborieux. Pour tenter de recréer une image valorisante je changeai de spécialisation et partis pour les U.S.A.

VOYAGE AU BOUT DE LA SCIENCE

Je tombais pour la première fois dans l'atmosphère compétitive, quasi-mercantile que tout le monde connaît. La

Science en tant qu'Humanisme ? Tout le monde s'en fou-tait. L'absence d'homme admirable rendit ma contestation plus aigue. J'en avais ma claque de ces séminaires amicaux, «décontractés», sans cravate (la cravate est à l'intérieur, bon Dieu !), avec toutes ces chemises blanches à manches courtes, des congrès monstrueux où l'on fait un petit laïus de deux minutes en tremblant, dans l'indifférence générale, pour justifier le droit de jouissance d'une chambre dans un palace de pacotille situé en bord de mer, et où, en clôture, on exhibe une vieille relique de l'époque glorieuse (par exemple Dirac) pour faire croire à la nombreuse assistance des tâcherons anonymes que rien n'est changé et que la science reste la science. La vision de ces immenses troupeaux de physiciens se rassemblant des 4 coins du monde pour gaspiller leur intelligence à débattre de vérités qui ne dérangent personne, me consternait. Seconde tentative d'intégration ratée.

Je rentrai en France. J'échouais dans un laboratoire universitaire de province dont le directeur, appartenant à la noblesse universitaire locale (fils d'universitaire) présentait pendant quelques traits communs avec le physicien anglais qui m'avait tellement impressionné. Ne parvenant à couper le cordon ombilical qui me reliait à l'institution, je me préparais ainsi à reprendre, sous une forme très atténuée cependant, mon expérience anglaise. La fonction enseignants me fournissait en outre, un alibi supplémentaire pour justifier mon «utilité».

J'aurais peut-être longtemps continué à errer ainsi, comme un tigre en cage, heurtant toutes les parois (et toujours les mêmes), si le hasard ne m'avait offert l'occasion de partir un an dans un pays «sous-développé».

OPTIQUE PRIMITIVE

Les gens de l'Institution m'affirmèrent que, mis à part l'intérêt touristique, ce voyage ne serait qu'une perte de temps. J'étais moi-même de cet avis mais je cherchais l'occasion d'avoir un peu de répit et d'oublier les angoisses de plus en plus vives que me donnaient mes réflexions sur mes liens avec la science.

Ce voyage s'avéra très bénéfique. Je fus confronté à un petit univers qui me sembla complètement différent du mien. J'enseignais l'optique à des étudiants indigènes qui n'avaient jamais vu une loupe. Ma «compétence objective» était probablement indéniable comparée à celle de collègues indigènes. Toutefois, à la différence de mes collègues français, je ne pouvais croire que ma «supériorité» soit le résultat de mon «potentiel génétique». Je me sentais très mal dans ma peau de «civilisé». Je voulais encore croire que les «objets de civilisation» que je diffusais aux indigènes étaient universels. J'avais tellement investi moi-même dans cette croyance mystique que je ne pouvais tout rejeter sans me trouver moi-même ruiné, tel le banquier qui persiste à investir dans une entreprise en banqueroute. C'est ce que je fis cependant.

L'enseignement de la science aux indigènes fut ainsi le modèle grossier, le maillet qui brisa toute la structure. Cette caricature, que les gens de l'Institution de la métropole rejettent comme ridicule, s'avéra au contraire fort

instructive. Je rentrai à nouveau en France. Mes collègues, paisibles, faisaient tranquillement leur métier. A quoi cela servait-il ? Bah ! ça pourra toujours servir à quelque chose, on ne sait jamais, et on est payé pour ça. J'eus de plus en plus l'impression qu'il y avait erreur de marchandise.

Je devins dépressif, incohérent, désagréable. Tantôt je m'apitoyais sur moi-même (mais n'est-ce pas ainsi «blanchir» l'institution ?) tantôt, par mortification, je m'imposais la lecture d'articles scientifiques, tel un séminariste cherchant dans la prière l'ultime recours contre le Diable. Tantôt je me persuadais qu'il me fallait démissionner pour laisser ma place à quelqu'un d'autre qui avait la foi, et j'en éprouvais encore plus de honte.

Peu à peu, le sentiment d'être traître à la science et à la communauté scientifique s'est estompé pour faire place au sentiment de trahison possible de la science et de la communauté scientifique (y compris moi-même) envers leurs prétentions. Est-ce l'alibi ? C'est possible. On peut aussi appeler ça le doute. J'aime toujours la science, les maths, la physique (mais pas plus que la photo), mais je ne crois pas que je referai de la recherche académique. Cette recherche implique des contacts avec des gens aveuglés par leur certitude d'être dans le vrai. Dans ce monde aberrant d'«adultes», il n'est pas bon de se montrer pétri de doutes. Je préfère la compagnie des étudiants (ce qui n'implique pas que les étudiants aiment la mienne !), plus proches parce que moins sûrs d'eux-mêmes (mais aussi moins dangereux ?). Puis-je, sur un terrain qui ne me paraît pas le meilleur : la physique, contribuer à les libérer ? Est-ce que leur contestation, parceque limitée, n'est pas rassurante ? Finalement, en dépit de ces ruades qui n'égratignent personne, ne suis-je pas «assimilé» à l'Institution ? Ne suis-je pas son alibi libéral ? N'y a-t-il pas une complicité profonde entre moi et l'institution ?

Vis à vis du pouvoir, l'institution science, comme les autres institutions, a occupé toutes les positions, depuis la contestation révolutionnaire jusqu'à la défense de l'ordre établi. D'où, sans doute, mes liens ambigus avec elle.

L'Institution Science se donne aujourd'hui le monopole du label «universel», oubliant que ses objets ne résultent que des préoccupations d'une petite minorité (l'accord avec l'expérience), argument invoqué pour affirmer la supériorité de l'Institution Science sur ses concurrentes perd ainsi de sa valeur). Les progrès foudroyants de l'astronomie au 18ème siècle sont tributaires des préoccupations astrologiques des rois, élément moteur de l'élaboration technique des instruments d'observation des planètes et des étoiles. De même les progrès foudroyants en physique des particules élémentaires résultent des percées techniques faites dans le but de fournir une suprématie économique ou militaire à des groupes restreints. D'autres aspirations auraient pu conduire à d'autres techniques et à une autre science.

Nul n'est jamais préoccupé de recenser les aspirations de milliards de paysans du Danube. En cela, non, la science n'est pas universelle. Continuez à étudier les particules élémentaires, si tout le monde est d'accord, et ne me dites pas que grâce à Maxwell on a eu l'électricité: Maxwell n'avait besoin que de papier et d'un crayon.

La très relative «démocratisation» de l'enseignement de ces dernières décennies a amené à l'Institution des gens tels que moi, situés encore à la frontière de la bourgeoisie traditionnelle.

Imaginons ce qui aurait pu résulter si on avait vraiment ouvert toutes les vannes ! Qu'aurait-il pu sortir de tous ceux qui n'ont appris qu'à se taire ?

Ah merde ! J'ai 45 ans.



J'ai envie de dire que mon histoire dans la science, c'est l'histoire d'une longue répression. Des chapitres de cette histoire s'en écrivaient encore il n'y a pas si longtemps, s'écrivaient plutôt dans le corps que sur une feuille blanche. Je veux dire : je n'en dormais pas ou j'en dormais sans arrêt, je m'y cassais la figure, je m'y suis mutilée le visage — marque à jamais visible — m'y suis coupée, brûlée, tordue la cheville, en ai vomi de dégoût.

Pourquoi tout ça ? Sans doute parce que je n'accepte pas suffisamment — autant qu'il faudrait — le code répressif de l'activité scientifique. Je m'y déclare non morte, non docile, je garde les armes et je me bats. Lutte inégale contre le monstre institutionnel, monstre aux tentacules venimeux et étouffants, qu'il faut toujours garder à vue et qui vous garde à vue.

Enfin, Impascience vint !

La première règle de ce code répressif, c'est de ne jamais donner à voir, dire, exprimer cet étouffement là. De ce point de vue, *Impascience* m'importe car c'est un lieu où peut se dire et s'écrire quelque chose de cet étouffement, lieu où se rencontrent des gens venant d'ailleurs, avec d'autres histoires, mais qui là où ils sont maintenant peuvent m'être très proches et porteurs de projets très voisins des miens. Et je sais bien que la perspective d'un changement n'a pu se concrétiser, prendre corps que collectivement, avec d'autres gens peu ou prou arrivés à ce point où je peux les rencontrer. Cette parenthèse assez longue pour dire qu'enfin se dessine un espoir : qu'un groupe de travail se consolide et arrive en rusant avec l'institution à faire qu'un projet voie le jour, vive en plein jour, projet de travail différent dans des rapports différents.

Bon, alors comment en suis-je arrivée là ?

Ma mère était fille de paysans limousins, devenue prof de maths dans la tradition, qui se croyait libérale et progressiste, qui se proposait de semer le plus largement possible du savoir à des gens qui s'en sentaient exclus.

Les maths pour elle, c'était la règle, la certitude, le solide où il n'y a pas à discuter, mais aussi l'échafaudage grâce auquel on grimpe sur le tremplin de la connaissance, au bout duquel on s'envole (?) vers des carrières d'avenir (??) : la science, la technique et probablement vers le socialisme — le progrès quoi ! Dans le présent, disait-elle, on n'est pas là pour rigoler mais pour travailler, avaler, avaler toujours plus de connaissances, thésauriser les diplômes (à défaut des dots) : voilà ce qu'il fallait faire quand on était fille de parents clairvoyants politiquement et autoritaires par dessus le marché ! Alors moi, que ma mère n'avait pas voulu du tout, en tous cas pas voulu fille, j'essayais de lui plaire en étant dans son désir : la meilleure en maths puisqu'elle était prof de maths et que les maths c'était l'avenir. De fil en aiguille, je me retrouvais en math sup, admise en math spé (grâce à mes notes en maths) et là je reculais à l'idée de passer le concours de Sèvres : non, je ne serai pas prof de maths comme ma mère, là c'en était trop. Première (?) connerie de ma vie : je ne savais même pas qu'après Sèvres, il y avait d'autres choses à faire qu'enseigner les maths — quoi, au fait ? La recherche ? Bon alors...

Donc je change d'orientation et vais préparer les concours des écoles d'ingénieurs, chauffée à blanc pour réussir à PC (justement !). Je frôle l'admissibilité et réussis à plein d'autres écoles de province. Je me dis : refaire une année de préparation à PC, y subir quatre ans d'études en risquant de m'en faire vider, bof !, aussi bien aller tout de suite à Toulouse, au soleil, en occitanie...

Voilà comment je me retrouve ingénieur à 22 ans, petite fille encore... heureuse d'avoir échappé tout ce temps à l'oppression familiale et d'avoir — un brin — connu la vie qui me semblait plus gaie, plus libre des étudiants. Là je décide de continuer à vivre un moment ce temps de liberté studieuse et je pense que faire une thèse ça doit correspondre un peu à ça ; qu'en plus, à faire de la recherche, on est du côté de ceux qui trouvent tout ce qui sera plus tard écrit dans les livres et enseigné dans les facs. Alors pourquoi pas ? En 1960, on entrait au CNRS assez aisément. J'avais envie de voir de plus près ce qu'étaient les macromolécules, les poly-mères. Je ne sais toujours pas pourquoi c'est ce que j'ai choisi d'étudier en chimie. Toujours est-il que je me retrouve dans le bureau d'un mandarin des polymères, mandarin très paternaliste qui m'envoie dans un laboratoire qu'il me dit être situé dans une jolie banlieue et dont le patron — son ex-assistant — m'accueillera, dit-il, avec plaisir.

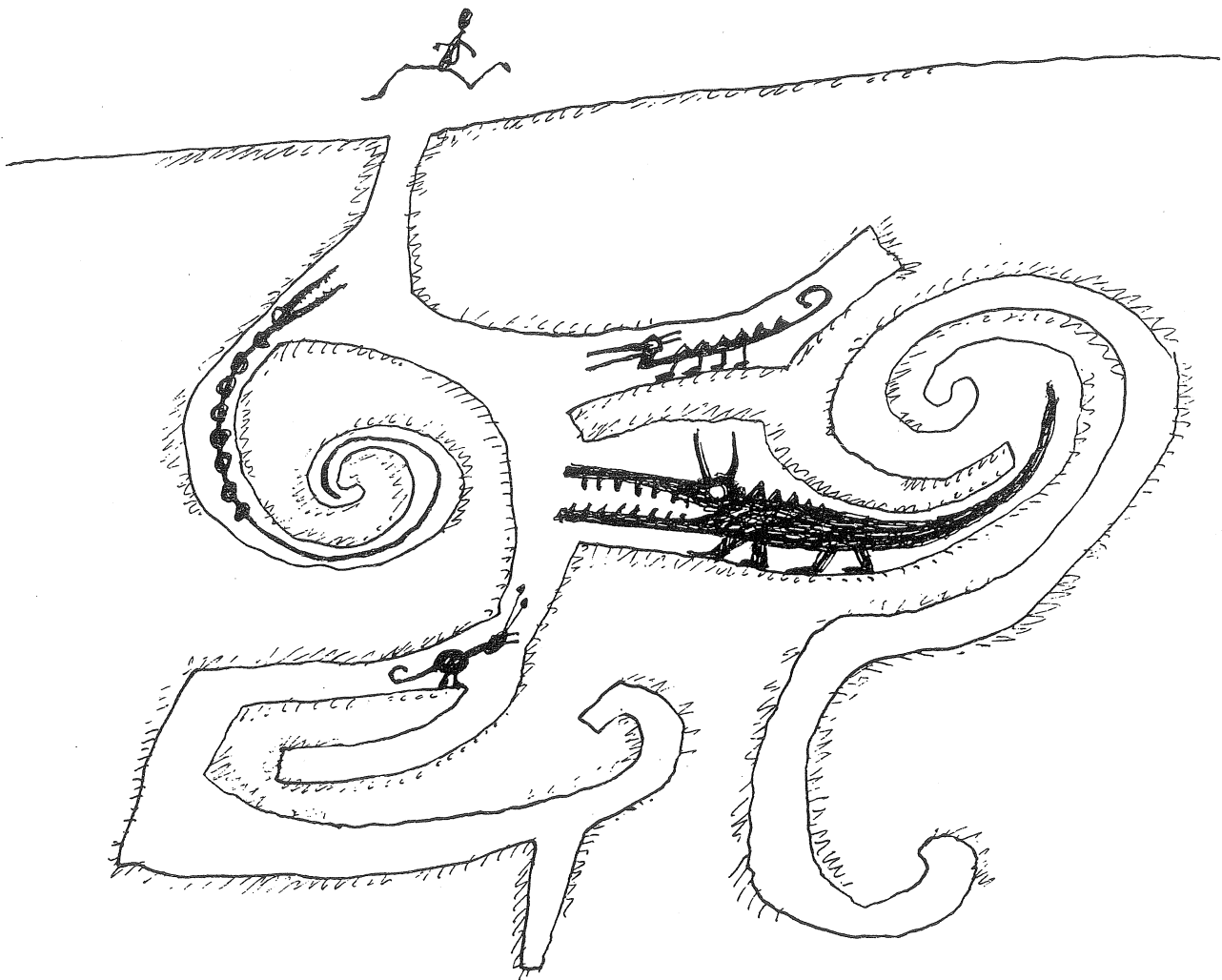
Comment on ne choisit pas son laboratoire

La labo où j'atteris à cette époque a depuis été quasi-démantelé par le C.N.R.S. Il est vrai qu'on n'y faisait guère de « Science ». Le patron m'a donné un sujet de thèse comme on fait un canular, en ayant lu la veille une vague lettre à l'éditeur dans une revue où 4 américains disaient avoir trouvé une nouvelle réaction de polymérisation. Allez-y, me dit-il, voyez de quoi il s'agit - ça m'étonnerait que ça soit vrai !

C'était vrai ! Je me suis attelée seule à ce sujet ; deux ans plus tard, chacun des 4 américains commençait à signer avec une dizaines de personnes des tas d'articles sur le même sujet ; moi j'étais seule, non encadrée du tout et le directeur du labo rigolait en me montrant dans son bureau, la courbe du «moral du chercheur pendant sa thèse», je n'en étais pas encore à $-\infty$, alors, il fallait que je continue au lieu de vouloir changer de sujet ! La recherche, disait-il, «c'est merder durement sur un sujet»...

A ma soutenance de thèse, il rigolait moins, mon patron. Moi je n'avais jamais beaucoup rigolé, jamais senti le grand vent des enthousiasmes me siffler autour, à chercher quelle question je pourrais me poser concernant ces fichus polymères déjà si amplement connus. J'avais finalement bricolé quelques trucs, beaucoup moins géniaux que ceux des américains ; le jury de thèse engueulait mon patron et la commission du C.N.R.S. demandait que je quitte ce «mauvais labo» pour que je passe chargée de recherches.

1968. Je suis attachée à 8 ans ! Des postes se créent dans la panique de l'après-révolution. J'en récupère un et je me retrouve dans un autre labo dont le patron est connu mondialement : il a écrit un livre édité dans une série américaine, il publie beaucoup d'articles, a pris un brevet qui s'exploite aux USA, va dans plein de congrès ; des tas de scientifiques venus des pays de l'Est ou de l'Ouest planchent dans des séminaires chez lui. Vais-je enfin être admise dans le temple de la bonne science, la vraie science ?



Dessin de Steinberg

Huit ans plus tard, je peux dire que non — vraiment non — ce que j'ai le plus appris chez lui c'est que la science, ça n'est pas du tout la VÉRITÉ, c'est le lieu d'un rapport de forces, d'un marchandage, d'un marketing organisé internationalement.

De Charybde en Scylla !

J'ai travaillé là-bas deux ans dans un sous-sol, le reste du temps dans une pièce sordide, pleine de bruits, dont les fenêtres ne s'ouvraient pas sur l'extérieur, dont les verres-cathédrales (!) ne laissaient pas deviner s'il pleuvait ou faisait soleil. Des vapeurs de solvants ou de monomères — parfois toxiques — traînaient autour des 5 personnes qui travaillaient dans la même pièce. Aucun endroit pour réfléchir ou s'isoler un peu. Mon travail consistait à polymériser un des rares monomères non encore étudiés auparavant — probablement à cause des difficultés expérimentales — J'ai trouvé quelques «effets» soit disant intéressants. Mon patron les a abondamment publiés sans me citer — ce dont je me serais moquée — si dans le même temps il n'avait affirmé que je ne faisais rien et qu'il fallait me vider. Il s'est fait mousser avec ce travail dans bon nombre de congrès ou conférences, toujours sans me citer, mais non sans omettre de faire sur moi et mon travail des rapports — que je n'ai d'ailleurs jamais lus — laissant entendre que ça n'allait pas du tout, que je n'étais pas assez présente au laboratoire et que je ne travaillais pas suffisamment. Jusqu'au jour où les autorités compétentes de la commission du C.N.R.S. m'ont écrit des lettres me sommant de «produire» plus, ce qui, chez les scientifiques, veut dire produire plus de papiers publiés.

S'ensuivent des discussions à l'infini avec mon patron qui prétend que ce n'est pas publiable, se fout de ma gueule, me redemande n fois de refaire n manips, de tracer les courbes différemment, de vérifier un point secondaire, etc... J'ai fait tout ça plus ou moins patiemment, interrompant ce que je faisais par ailleurs, pour essayer qu'un article se publie enfin ! avec mon nom et le sien (tous les articles du labo «sortent» avec le nom du patron). A noter que publier sans son label est quasi impossible comme va le confirmer la suite de mon histoire. Mon patron faisait partie du comité de rédaction d'une revue européenne, ses copains de deux ou trois autres revues allemandes et quand enfin l'article que je me décide à écrire seule est accepté par la revue la plus estimée du milieu — revue américaine comme il se doit — il peut se permettre de prendre sa plume et d'écrire au rédacteur en chef de la revue pour que l'article pourtant déjà accepté par le referee ne soit pas publié. Il demande que le manuscrit lui soit renvoyé afin de le corriger.

Après quelques bagarres collectives, où ce scandale a été rendu public, l'article doit être publié sous peu dans la revue américaine *. C'est ça la science — aussi ! — Le lieu d'un rapport de force maquillé de l'argument de la vérité. Mon patron peut écrire : il ne faut pas que cette fille publie parce que c'est faux, dans le temps même où il publie les mêmes résultats ailleurs.

A ajouter au tableau le fait que le patron a aussi comme rôle celui de «flic» qui surveille les heures d'arrivée et de sortie des gens. Le travail compte finalement moins que la présence, et comme je tenais le contraire, à savoir qu'au labo je bossais (rien d'autre ne pouvait s'y faire) mais que je n'arrivais guère avant onze heures du matin, alors, je devenais scandaleuse, d'autant plus que j'osais m'intéresser à autre chose pendant mes absences et que de ce fait même je rompais l'ordre naturel de la division du travail scientifique.

Que dire de plus ? Si ce n'est que je n'ai encore jamais fait de recherche (au sens où je continue de croire que des gens en font). Je sais maintenant que je n'arrive plus à m'intéresser aux mouvements des électrons et à la structure des polymères. Ce qui m'intéresse c'est autre chose — ça a sans doute toujours été autre chose — Ca fait un moment que je le sais vraiment, le dis vraiment. Mais c'est seulement très récemment que j'ai tenté — à la fois collectivement et en payant le prix institutionnel, c'est-à-dire en donnant des gages de ma «compétence» — que j'ai tenté donc, sérieusement de passer à l'acte. Je ne veux plus crever d'ennui dans un labo où on me demande d'être là, de me taire et d'obéir. Je veux réfléchir à de vraies questions. Alors pour moi, maintenant, les vraies questions, ce sont les questions sociales.

* Il m'a été dit — récemment — que le patron a envoyé à la revue européenne à laquelle il collabore, le manuscrit en anglais d'un article qui va ressembler au mien comme un goutte d'eau. Les textes anglais étant les mêmes, la preuve sera faite ! que j'aurai recopié son propre texte pour le publier... à suivre...

LA NOIX D'HONNEUR D'IMPASCIENCE

«On ne saurait davantage, sans verser dans la démagogie, s'étonner de ce que la proportion des enfants orientés vers les classes de transition soit plus grande dans les milieux sociaux culturellement défavorisés. En effet, même s'il est déplaisant de l'admettre, le potentiel génétique de succès est plus grand, statistiquement, dans la descendance des individus qui ont su, mieux que les autres, s'assurer une réussite».

Recteur Jean Capelle, ancien directeur général de l'organisation et des programmes scolaires, «Les C.E.S. ont-ils échoué»
Le Monde, 2 février 1977.

CONFIDENTIEL



BASSE TENSION

Premier choc : tout le monde se vouvoie, se serre la main rituellement le matin, les cadres mangent avec les cadres (j'ai eu droit à deux remarques après avoir déjeuné avec une technicienne), les agents de maîtrise avec les agents de maîtrise, les techniciens avec les techniciens, les secrétaires avec les secrétaires... et je suppose que ça continue comme ça jusqu'en bas de la hiérarchie. La routine, les mêmes plaisanteries à propos des mêmes choses tous les jours. Le café. Les mêmes conversations pendant une demi heure en attendant la reprise du boulot (ma copine technicienne m'informe que de son côté c'est pareil). L'avancement, les salaires, comment monter dans la hiérarchie le plus vite possible, les meilleurs profils de carrière, on fait des moyennes, on commente, tous les jours les mêmes stéréotypes. De temps en temps, ça change. Le whisky de Untel, le rhum de l'autre, « alors on débarque chez toi ce soir ? », ou encore les tirades « Les besoins augmentent avec les salaires, c'est normal » et tous les jours il est de bon ton de faire quelques (toujours les mêmes) remarques désobligeantes sur la nourriture — qui, soit dit en passant, est tout à fait correcte à mon goût... — le vide, l'insignifiance, l'ennui. Une seule fois jusqu'à maintenant il a été question d'autre chose. Ça s'est mis à parler musique, pour en venir à la meilleure chaîne Hi-Fi, la meilleure vitesse d'enregistrement. C'est tout ce qu'ils ont su en dire. Problème intéressant également : pour ou contre le lave-vaisselle ?

L'impression d'être happée dans un moule. Une échelle des valeurs, une manière de vivre complètement différentes des miennes. Et si je ne me mets pas au pas ? Le sentiment que jamais je n'arriverai à me faire comprendre ni même entendre. Un ravin entre ma vie dans la journée et ma vie le soir. Une coupure infranchissable.

Eux sont en grande majorité mariés, tous des mecs, disponibles pour leur travail. J'ai cru un moment réussir à me faire reconnaître. Illusion, peine perdue, je suis muette maintenant, je les laisse causer, si la conversation tombe, je ne fais rien pour la ranimer, je suis ailleurs, quand ils me fichent la paix. L'autre jour, j'ai eu droit à « les femmes sont faites pour faire la vaisselle, elles sont menteuses, il ne faut jamais croire ce qu'elles disent même si elles disent le contraire de ce qu'elles pensent ». J'hésite à me lever de table. Quelles en seraient les conséquences puisque je travaille quotidiennement avec eux ?

Pour réussir, il n'est pas nécessaire d'être brillant (à part quelques exceptions), mais plutôt de sauver la face, avoir l'air toujours sûr de soi, encaisser les remarques et critiques de ses chefs sans piper, rester le soir aussi longtemps que le chef le désire (je les soupçonne d'ailleurs d'aimer ça, vu le plaisir qu'ils prennent à raconter le lendemain matin qu'ils sont restés jusqu'à 19 heures, 21 heures, minuit. « On peut jouir de se voir infliger la jouissance », Ph. Sollers, *Tel Quel*, 57, p. 134). Le jour où j'ai dit à mon chef de service (très haut placé dans la hiérarchie) qu'après une journée de travail, à 5 heures j'étais fatiguée, j'en avais marre, et je m'en allais, tout le monde l'a su. Une bombe ! Comment a-t-elle pu dire ça au chef ? Alors que c'est la première année qui donne l'impulsion à toute la carrière, etc. Sans doute, ce qui se pensait aussi : c'est une femme !

Quand j'ai commencé à travailler, j'ai ressenti une jouissance très violente le premier mois. Comprendre, savoir. Maintenant, j'y suis habituée. Le sentiment d'être passée de l'autre côté du pouvoir. Je sais comment est branché un compteur, ce qu'il y a dans les cabanes en ciment sur la porte desquelles est écrit : « Danger de mort ». Je sais

couper le courant de tout un quartier. Je supporte beaucoup mieux les travaux dans la rue, je m'y arrête même quand je suis à pied, et je regarde ; c'est tel type de câble, il a telle fonction, il coûte tant le mètre... Je deviens plus indulgente quand je me promène dans une forêt trouée par un couloir haute tension ; d'après la forme des pylones et le nombre d'isolateurs, je peux dire de quelle tension il s'agit, comment on a calculé leur disposition, les points d'ancrage. Bref, je suis chez moi. Je connais les nécessités de construire une telle ligne, je comprends mieux parce que j'en programme moi-même. De là à regarder d'un oeil bienveillant les expropriations et les déclarations d'utilité publique, et peut-être même un peu plus tard le programme nucléaire d'E.D.F., je sens le risque de glisser...

Victoire féministe à discuter que de conquérir un terrain jusque là réservé aux mecs ; risque réel d'occulter le politique par cette jouissance — certes — mais de quelle(s) nature(s) — violente — à faire de la technique. Pourtant, à une autre échelle, quel pied pour une femme de savoir réparer sa voiture toute seule !

ÉNUMÉRATION DES AVANTAGES DE TOUS ORDRES DONT BÉNÉFICIENT LES AGENTS E.D.F.

- Sécurité absolue de l'emploi
- Électricité et gaz pratiquement gratuits
- Sécurité sociale à 100 %
- Prime égale à deux mois de salaire quand on se marie
- Prime égale à un mois de salaire pour le premier enfant
- Camps de vacances familiaux à la mer et à la montagne
- Colonies de vacances pour les enfants
- Réductions dans certains magasins d'électroménager sur présentation de la carte E.D.F.
- Billets à prix réduits pour de nombreux spectacles
- Développement et tirage des photos (noir et blanc, couleur, diapos) à prix réduit
- Pour les cadres et agents de maîtrise, utilisation des voitures de service pour se rendre au travail ; pour les autres, possibilité de les utiliser pour faire une course à l'heure du déjeuner
- Possibilité d'emprunter une camionnette ou, en douce, du matériel
- Ventes promotionnelles de livres, disques, etc... d'appareils électroménagers

Avantages indirects :

- Arrangements à l'amiable entre agents de diverses administrations : «Je te mets le courant dans l'heure qui vient et tu fais sauter mes contredanses et celles des copains» (sic)
- Pots de vin de toutes sortes, tolérés dans les limites du raisonnable.

On retrouve certainement des avantages identiques dans d'autres boîtes, mais peut-être pas autant à la fois. Les agents E.D.F. sont ainsi suréquipés et jouissent d'un confort vite aveuglant. Un technicien est allé jusqu'à installer chez lui un aquarium ultra-perfectionné éclairé par de puissants spots qui ont fait crever ses poissons en chauffant l'eau.

Avec tous ces avantages, se crée un esprit maison très fort. On est tous de la grande famille. On se donne des tuyaux pour acheter moins cher, faire des affaires. On essaie d'y faire entrer sa femme ou son petit cousin, bien que la solution reconnue comme idéale soit d'avoir sa femme à la S.N.C.F., ça cumule les avantages.

Cet esprit est renforcé par la notion de service public. Ne dites pas qu'E.D.F. est une administration ! Quelle injure ! On n'est pas des ronds-de-cuir ici ! Au service de l'abonné. Être sur le pied de guerre. Il y a des tours de garde 24 heures sur 24, comme dans les hôpitaux. A ce souci de qualité de service s'ajoute celui, bien plus important à mon avis, de ne pas faire perdre d'argent à E.D.F. par des coupures trop fréquentes. Le programme «Croix Rouge» (pimpon) qui donne la liste par priorité des abonnés à ne pas couper en cas de panne, de grève ou de baisse de puissance. Avec tout ça, on peut être conscient de ses responsabilités et se prendre pour quelqu'un de très important quand on se promène dans une 4 L bleue E.D.F. Quand on peut plomber et déplomber une installation, on sait de quoi on parle ! A tel point qu'un agent est cru sur parole quand il donne son avis sur l'installation de son voisin ou de son beau-frère, même s'il est lui-même comptable et n'a jamais fait d'électricité. E.D.F. sait d'ailleurs utiliser ce potentiel publicitaire en organisant pour les agents des séminaires d'information sur le chauffage électrique, afin que la bonne parole se répande à peu de frais.

Ça peut même aller beaucoup plus loin, avec la campagne pour le nucléaire. C'est la panacée. Il y a une telle identification à la boîte, une telle habitude du confort même si celui-ci est acquis avec peine, que l'on se réjouit quand une opération immobilière se fait en «tout électrique» (l'électricité est la seule énergie utilisée). On commence même à parler de la climatisation des appartements comme un progrès normal et qui va de soi. Comme, bien évidemment, on manquera d'énergie pour pourvoir à tous ces nouveaux besoins et que, d'autre part, l'électricité est une énergie chère, la solution à tous ces problèmes est le nucléaire. La sécurité ? Une affaire de gauchistes ! Au niveau des cadres, on en parle comme d'une baliverne. Les kilos de Plutonium se baladent dans la conversation comme des ballons de baudruche.

Le summum de l'identification aux intérêts de la boîte se trouve au service commercial. Une loi interdit la publicité poussant à consommer de l'énergie. E.D.F. a tourné la difficulté en faisant de la publicité pour les économies d'énergie. C'est simple : plus l'énergie que vous économisez par une bonne isolation est chère, plus l'économie réalisée est importante ! Dans ce service, on entend constamment parler d'affaires juteuses. Certains gonflent les prix du branchement correspondant à l'utilisation ordinaire de l'électricité pour que le promoteur choisisse l'équipement «tout électrique» de ses logements.



Amandine

Il était une fois tout l'espoir de comprendre, de cerner l'inconnue : la matière. Le mystère — un vertige — un abîme de perfection que je croyais pouvoir enfermer, classer, connaître afin d'en jouir quand bon me semblerait. Être ma propre magicienne, prestidigitateur perpétuel, en quelque sorte pouvoir m'éblouir à volonté. Fascination. Et puis le décalage entre ce rêve et la réalité : La nécessité d'une accumulation de connaissances : les processus physiques, les expériences, la nécessité d'une technique : les mathématiques appliquées à la physique, la nécessité d'un lieu où s'acquièrent et se montrent, puis se dispersent ces savoirs et s'exprime la reconnaissance par les autres en tant que scientifique — et par ces nécessités même une quête anxieuse de mes possibilités réelles, comparées sans cesse à celles des autres, mesurées, jaugées, de mon degré d'autonomie, du sentiment de mon désir et de mon agressivité variables selon les aléas de ma vie intérieure et privée. Partie à la recherche de la Science, déroutée par tant de nécessités contraignantes, je me retrouve à la recherche de moi-même, le plus souvent de moi-même en tant que femme scientifique.

Mais si la Science organise, l'institution m'organise et répond à mes angoisses : angoisse d'agir, angoisse d'être en relation, angoisse d'appartenir, angoisse de mort, en créant le lieu de mes obligations d'action, de relation et de présence : le laboratoire. Le lieu dont la structure tant affective que sociale et économique rassure. Structure familiale, le père-directeur, la mère-Science, frères et sœurs mes collègues, cousins des disciplines voisines, enfants : les étudiants. Structure socio-économique avec toute la hiérarchie des privilèges : les génies, leur public intelligent, et les autres, par ordre de privilèges décroissants tant en salaires qu'en récompenses. Les congrès ou colloques lointains, les médailles. L'institution sert (aussi) de support à mes problèmes personnels et mes contradictions.

Appartenance - Exclusion

J'appartiens à cette Institution donc je me différencie de ma famille non-intellectuelle et dans le même temps, je fais partie de ma famille et cela me laisse libre de tout

lien avec cette Institution (phantasme). De même j'appartiens aussi à telle « famille scientifique ». Il faut savoir avec qui tu veux faire de la Science : avec eux ? avec nous ? La connaissance devenant alors propriété intellectuelle. On ne communique pas — son savoir — ses résultats — ses preprints à n'importe qui. Il faut que cela soit efficace, rentable, crée des relations utiles. Mon niveau de parole, de parole institutionnelle — langage codé, acquis, indispensable, en dehors de toute innocence — témoigne aussi de mon appartenance et me situe dans cette nouvelle famille. Le refus de jouer le jeu de l'Institution, le choix d'une attitude sincère, non conforme, d'une parole libérée, conduit à la solitude, l'exclusion.

Sexualité - Non sexualité.

Lorsque je travaille j'oublie que mon corps existe, les autres de même et les rapports qui pourraient se créer entre nos corps sont annulés, tout attentifs que nous sommes à la Science. Ma féminité dérange. Il faut à la fois l'oublier et en subir les inconvénients : misogynie, attitudes de séduction conventionnelles et automatisées, paroles programmées : ta robe, tes bottes, tes cheveux me plaisent — me déplaisent —, demandes de maternage : je vais bien, mal, ma femme, ma maîtresse, je ne dors pas... Est-il possible de s'exprimer dans la Science, de réaliser un peu de soi-même ? Je me sens détournée de moi-même pendant que j'exerce ce métier. La nature de l'activité scientifique m'oblige à me séparer de mes désirs les plus immédiats : la recherche du contact avec les autres, une sexualité acceptée. Avec toutefois le sentiment qu'en toute activité intellectuelle et qu'en tout lieu d'une telle activité sont inhibées les émotions, qu'on ne peut l'exercer qu'en oubliant tout le reste, non seulement son corps, mais aussi les liens affectifs, les contraintes matérielles, ce qui permet d'ailleurs de s'y consacrer des temps indéfinis, le temps ou plutôt la durée n'ayant plus aucun lien avec la réalité. Ceux qui aiment leur métier de chercheur s'aiment rarement eux-mêmes. C'est en fait un moyen pour ne plus exister — rarement pour jouir — Désir - plaisir - alibi pour ne plus exister ? En fait je peux diriger mon énergie, investir où bon me semble. Alors où se situe la limite qui transforme en obligation la recherche de mon plaisir à travers une activité choisie — limite définie par les nécessités qu'on s'impose : il faut remplir tel contrat, travailler tel sujet... Qu'est-ce que le travail scientifique ? Pourquoi ne pas reconnaître mienne cette ambivalence, cette contradiction : accepter et refuser d'un même mouvement la sexualité, le travail. Poursuite de l'imaginaire sérénité, satisfaction complète. Inaccessibles.

Liberté - Contrainte.

Je peux m'engager dans cette activité à différents niveaux qui traduisent le degré même de mon engagement et dans le même temps — mon autonomie réelle — mon désir d'autonomie — mon refus de cette même autonomie. Ces diverses situations représentent un investissement de moins en moins important et suscitent donc une contrainte extérieure de plus en plus grande. Seule l'autonomie réelle permet le plaisir. Rechercher l'autonomie engendre l'angoisse, y renoncer oblige à s'engager vis-à-vis des autres, à faire telle partie d'un travail projeté, à respecter des délais, des horaires lorsqu'il y a travail commun et fait naître le sentiment d'un échec partiel. Quoiqu'il en soit le résultat attendu, espéré des publications sert à entretenir le mythe de la création du chercheur. Cette création ne peut être en fait que le reflet de son degré d'autonomie. La création est une organisation des connaissances personnelles, originale. La mise à jour d'un

rapport différent existant entre elles. On cherche à partir de ce qu'on connaît existant. On essaie d'aller au-delà par des associations différentes. Mais toute cette démarche semble incommunicable en tant que naissance d'une pensée. Toutefois cette démarche créative n'est pas toujours nécessaire pour faire une publication. La technique suffit le plus souvent (informatique, expériences, conditions différentes d'exploitation des paramètres physiques...). Exister dans le milieu scientifique veut dire publier, produire. Tristesse de ma production en ce domaine. Mais en dehors de ce milieu, mystère de ce que je suis en face des autres : un chercheur. Liberté de lever ou non le voile. Chercher c'est quoi ? Pourquoi ? L'intérêt que je suscite m'a longtemps fascinée et contentée. Je me situai différente puisque insaisissable dans l'essence même de mon activité et ne cherchais qu'à brouiller les pistes, manquant de clarté par plaisir.

Action - Inaction.

Les publications ressemblent à une action. Les déplacements pour se rendre sur le lieu de travail, la participation aux séminaires, aux réunions du laboratoire, du syndicat, d'Impascience ressemblent à une action — mettent en mouvement. Mais le sentiment de l'action ne pourrait qu'être lié aux motivations et convictions profondes. Je peux agir sans être présente à moi-même d'où la dérision et l'insatisfaction consécutives. L'inaction est sans conséquences immédiates. Je suis payée quoi que je fasse à court terme et projette dans un avenir plus favorable — meilleure forme intellectuelle, physique, intérêt efficace — la recherche de l'action.

Culpabilité - Innocence.

Se sentir toujours coupable, telles sont les bonnes conditions de la création scientifique. Sans culpabilité aucune nécessité de faire l'effort créatif. Il suffit de jouir de la vie (simple ?). On ne cherche que parce qu'on est coupable de n'être pas parfait, donc pas aimé. Cette recherche n'est qu'une recherche de l'amour. Plus tard lorsque j'aurai publié beaucoup, atteint telle place dans la hiérarchie, je serai aimée, appréciée, reconnue, recherchée, sollicitée, entourée. L'attrait est donc très grand et peut expliquer le sacrifice d'une activité immédiatement plus gratifiante par ses objectifs.

Puissance - Impuissance.



A la recherche d'Amandine.

J'ai rêvé la Science, la Science pour tous, la Science réel désir de connaissance, plaisir intellectuel, la Science utile, la Science comme relais à l'imagination. Mais en réalité où suis-je ? où est l'Institution ? en moi ? en dehors de moi ? Pourquoi vouloir séduire par mon intelligence, supprimer ma sensibilité parce qu'elle empêche l'effort scientifique, être obéissante aux règles de ce milieu puis soudain avoir le sentiment d'une erreur profonde, rester le plus proche possible de moi-même, de mes réactions immédiates, ne pas me laisser influencer ni convaincre, ne plus mettre « l'habit » de scientifique ? Toujours à la frontière entre mon moi institutionnel et mon moi idéal. Disparue.

ENQUETE SUR UN CITOYEN

AU-DESSUS DE TOUTE CRITIQUE

(Portrait d'un instituteur, paru dans
«L'École Émancipée»)

Regardez-le avec son cartable : il part pour l'école, il ne l'a jamais quittée d'ailleurs. Il est soumis, il accepte d'être jugé et noté, pourvu que ce soit avec équité et par des personnes compétentes (il ne pardonne pas à son chef d'établissement les fautes de français dans les circulaires). C'est le mythe du savoir qui lui confère son pouvoir et il n'est pas prêt à y renoncer.

Il est de la race des intellectuels : il tente de redonner vie à une culture dont on n'a que faire ; c'est lui qui dispense la culture dans les MJC, les ciné-clubs, etc. Et c'est encore lui qui vient la consommer.

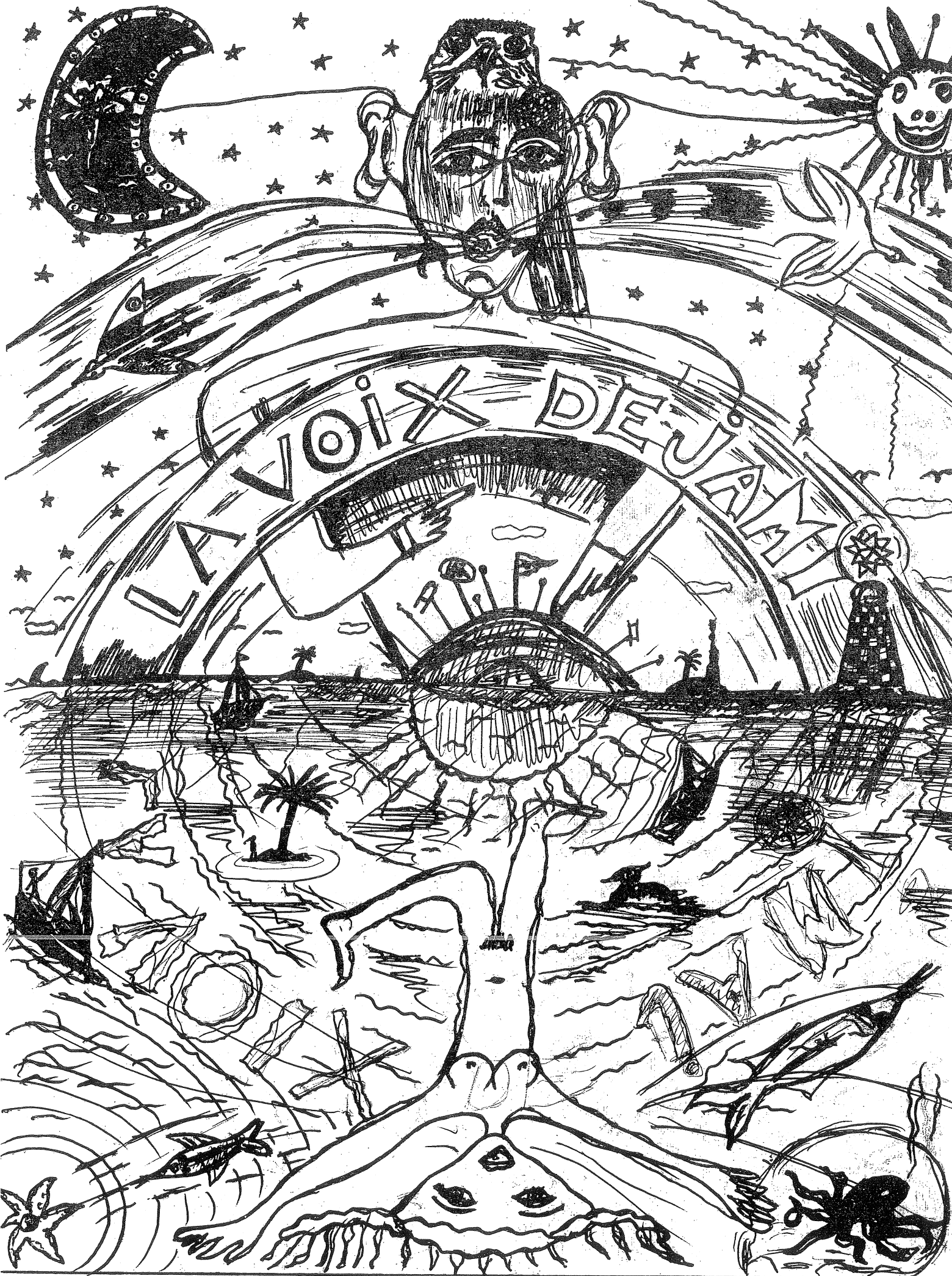
Il est incongru et dérisoire, mais il a derrière lui l'institution scolaire et cela lui confère un pouvoir qui lui permet d'être satisfait. C'est pourquoi il valorise l'école outrageusement, en bien ou en mal, non pas sous son aspect sélection-division du travail, mais par son contenu et son discours, car ainsi, il valorise son propre rôle.

Il est quelqu'un malgré tout : selon ses dispositions naturelles et la catégories d'élèves auxquelles il s'adresse, il peut aller du bovin coup de poing, et du sadique «avale ton chewing-gum», jusqu'aux raffinements du chantage «applique -toi pour faire plaisir à ta maîtresse» et de la séduction : le prof de joie qui vend ses charmes (seul ou équipe pédagogique) : sorties, voyages, projections, chansons, débats insolites et originaux, enquêtes, écologie, gadgets techniques, bandes dessinées... l'image de la réussite : le prof-idole entouré de ses groupies... qui a su jouer avec habileté de son rayonnement naturel.

Pourtant, il a parfois un éclair de lucidité : il ne croit plus à son numéro, et il s'aperçoit du vide de son existence. Il craque.

Il avait la prétention de tout changer ; et il reste comme tous les enseignants, un élève attardé à qui l'on a appris qu'on doit respect au savoir et qu'en toute chose il faut s'en remettre à un spécialiste. Les directeurs de conscience étant tombés en désuétude, il lui reste le divan de l'analyste. Et c'est confortable : savoir que son malaise est classique et répertorié dans le grand Livre (Papa Maman Oedipe et Moi), ça rassure et ça apaise.

Il pourrait être un cloporte tout simplement et comme tout le monde, mais en plus c'est un cloporte prétentieux qui est convaincu de sa valeur et qui veut éduquer les autres. C'est sa mission, il ne remet en question que son image et jamais son rôle. Il se croit responsable alors qu'il n'est responsable que de sa propre misère et de sa propre résignation.



LE SYSTEME

Le système est une chose étrange. Serpent de mer invisible, monstre psychique, être « idéologique » si l'on veut ; mais ceux-là même qui dénoncent l'« idéologie » admettent son existence.

Le système est un être subtil anthropomorphe et confus. On lui prête des qualités humaines. Il est capable d'agressivité ou de bienveillance. Il protège ou il tue. Le système parle et « répond » aux actions humaines par ses canaux multiples de chair ou métal.

Comme tout être humain, il a ses contradictions et ses contractions. Le système, lorsqu'il se croit menacé, a des convulsions dangereuses de fauve à l'agonie. Par ailleurs, on qualifie le système d'« inhumain ». Ce n'est donc pas un homme.

Où est-il, cet être mythique ? Cet homme qui n'en est pas un ? Et à quoi peut-il ressembler ? Il se présente sous plusieurs apparences. Un Monsieur grisonnant, par exemple, décoré de la légion d'honneur. Ou bien un jeune cadre en cravate à pois.

En fait, personne ne peut se targuer d'avoir vu le système. Cet être se meut dans un désert hallucinatoire. Pourtant, les Dieux eux-mêmes consentent parfois à s'incarner aux yeux de leurs adorateurs. Mais le Monsieur grisonnant n'est jamais descendu de son Olympe.

Le système est un être social. Or, tous les spécialistes s'accordent à dire que l'on ne peut pas analyser les mouvements sociaux en termes d'« intentions ». D'ail-

leurs, ces mouvements sont imprévisibles par la « science ». L'intuition et la sensorialité sont dans ce domaine les seuls guides. Le Parisien de souche ne sent-il pas littéralement sous ses pieds la température du pavé?

La réponse du système à ma « provocation » (démission de l'Université) a été celle d'un homme dément. Ce ne sont pas des « contradictions » que j'y ai perçues — ni d'ailleurs des contractions — mais bien le délire pur et simple (délirer signifie : « sortir du sillon »).

Après avoir démissionné, je suis allé faire les vendanges dans le Beaujolais. A mon retour, j'ai constaté que le système m'avait jugé fou. Tout était prêt : certificat médical, congé de maladie avec un salaire doublé, lettres de condoléances... Pour le système, l'essentiel était que je ne démissionne pas. Pour le reste, folie dorée...

Bien sûr, je me suis mis tout de suite au travail. Ce que j'ai fait pendant ces quatre années (3 ans de congé suivis d'un an de formalités de réintégration), je l'écrirai dans un autre texte. Qu'il me suffise de dire qu'elles furent parmi les plus fructueuses de toute ma vie, qui pourtant a été fertile en péripéties de toutes sortes.

Aujourd'hui, je tente de réintégrer. Je roule vers l'Université de Caen dans un train d'affaires peuplé de « jeunes loups agressifs » et d'hommes en veste blanche qui leur servent du café et des œufs au bacon. Je suis en plein cœur du système. Je suis le système.

Mais qu'y a-t-il autour de moi? Assis à côté de moi, en face de moi, derrière leurs cravates, lunettes, « Figaro » et autres « Entreprise », je ne discerne que des êtres humains. En fait, je suis le seul loup de tout le wagon.

Dans la solitude abyssale d'un soi-pensant, les ombres des loups s'effacent plus vite que les hommes. Et il ne reste plus que des langages calcinés par le souvenir, avec des ombres qui comprennent.

HAT EZ EGY OLYAN NAGYON SZUBTILUS TRUC,
« MINDEGY » SZERU DE AZERT MEGIS :

bot — il est assis — művészet.

SALUT LES BABAS! NE VOUS OCCUPEZ PAS
DU RESTE, C'EST POUR LES SQUARES. LE VRAI
TEXTE EST ICI. BAMBOULE! BOM SHANKAR
BOLENATH!

'IM ANI LO MECHOUGA, MI ANI?

KIS KECE lányom fehérbe vagon

etc etc etc etc etc etc etc etc etc etc etc etc etc etc etc etc

Paroles opprimées réprimées par le système. Mais où est l'oppresseur? Il est en moi. En réalité, il n'y a aucune barrière. Je peux prendre la parole dans la langue que je désire. La preuve, c'est que je viens de le faire.

Le système est un monstre hideux. Et il n'a pas d'existence. Mais qui donc inventa cet être? Qui donc me l'imposa? Mais c'est la société, voyons! C'est précisément le système!

Cet être plus que surréel : un système illusoire engendrant sa propre image, illusoire elle aussi, provoque des réponses nettement psychotiques. Or, le système est en moi. Et je dirai même plus : le système est en nous. Je suis donc, je dirai même plus, nous sommes tous FOUS.

La science officielle peut « analyser » le système en termes de représentations collectives. Mais elle n'a pas pris garde que ces représentations sont délirantes. Non content d'être sortis du sillon, nous ne voyons même plus la terre et le cheval gambade de l'autre côté du bosquet.

Dans sa représentation officielle, le système est censé donner beaucoup de coups. Plus le coup qu'on a reçu est « symbolique », représentatif du système, plus on peut s'en glorifier : on porte le système inscrit dans son corps. Matraquages. Détentions de toutes sortes.

Et pourtant, le corps en tant que tel est parfaitement indifférent à l'origine des chocs. Il réagit de la même manière à la matraque du CRS et au pot de fleurs tombant du sixième étage. Sans compter les corps qui meurent « stupidement » d'une aile de poulet avalée de travers.

L'Univers — dans son aspect causal et phénoménal — est si complexe qu'on ne peut espérer en démêler l'écheveau avant l'extinction de l'espèce humaine. La plupart des savants d'aujourd'hui — ceux du XXe siècle — le savent bien, malgré l'espoir insensé de quelques-uns de leurs prédécesseurs du XIXe (1).

Nous avons besoin de nouvelles habitudes de penser — et d'écrire — pour vivre la réalité dans laquelle nous vivons.

Le système est ce monstre hideux qui est censé — entre autres méfaits — empêcher la vision naturelle des choses.

C'est ce que l'on appelle l'« idéologie dominante ».

(1) Ce paragraphe est tellement sérieux que je projette de l'inclure dans ma thèse de Doctorat d'État...

Mais il nous appartient d'être dominés ou non. Dès que l'on accorde une existence au système, on est « enchaîné » par lui.

Dans le cas contraire, pourtant, surgissent les spectres jumeaux de la santé — et de la maladie — mentales. (Autres monstres idéologiques et spéculaires, ou autres apparences, plutôt, du monstre-système).

Car les sains d'esprit accordent l'existence au système alors que certains fous, dont je suis, fuyant dans l'« irréel », n'admettent pas son existence.

Lors de ma tentative de « réintégration » (juin 196. à janvier 196.), j'ai donné au système ce qu'il fallait de réalité pour qu'au moins j'en puisse discerner les contours. Or, en essayant de devenir sain d'esprit, je suis devenu complètement fou. D'une folie plus que douteuse...

Voici, à titre d'exemple, un texte que j'écrivis juste avant de perdre la raison :

« Juin 196. — Mon esprit est aujourd'hui fortement mobilisé par l'aspect « formel-administration-argent », complexe qui s'oppose dans l'esprit de mes interlocuteurs à un autre aspect : « réel-scientifique-humain », lequel n'est abordé qu'exceptionnellement. Le système « formel-administration-argent » (F.A.A.) constitue une formidable barrière idéologique. Ainsi, le vrai problème serait pour moi l'inscription sur la LAES, c'est-à-dire une formalité. Du côté des étudiants, le système des U.V., de par sa complexité, suffit amplement à dissimuler la réalité.

Le système FAA mobilise les processus intellectuels du chercheur qui n'a plus le « temps » de s'occuper des vrais problèmes. Ma tactique consistant à ignorer

l'aspect « formel » devient de plus en plus difficile à tenir. Je m'oriente actuellement vers une étude positive de cet aspect, ce qui transformera l'obstacle en avantage » (2).

Et un autre texte, écrit alors que j'avais déjà perdu la raison plus qu'à moitié :

LE SYSTEME
(Drame idéologique)

Personnages :

JAMI (J.) LE MINISTRE
L'Administration (A.) 1^{er} infirmier
La Science (S.) 2^e infirmier
(L'Administration et la Science
sont des acteurs déguisés en êtres
idéologiques).

Scène 1

J. — Je ne veux plus travailler pour vous.

A. — Très bien! Nous doublons votre salaire. D'ailleurs, vous êtes fou.

Scène 2 (un an après)

A. — Si vous voulez continuer d'être payé, dites que vous êtes fou.

J. — Je suis fou.

Scène 3 (deux ans après)

A. — Si vous voulez continuer d'être payé, dites que vous êtes fou.

J. — Je suis fou.

Scène 4 (trois ans après)

A. — Si vous voulez continuer d'être payé, dites que vous êtes fou.

J. — Je suis fou.

Scène 5

A. — Si vous voulez continuer d'être payé, dites que vous n'êtes plus fou.

J. — Je ne suis plus fou.

A. — C'est vous qui le dites.

J. — Oui.

A. — Je ne vous crois pas. Il faut que le Ministre le dise.

Scène 6 (un an après)

Le Ministre — Jami n'est pas fou.

J. — D'après le Ministre, je ne suis pas fou.

A. — Très bien! Nous réduisons votre salaire de moitié. D'ailleurs, vous nous devez 6 millions.

J. — Pourquoi?

A. — Voyons... vous n'êtes pas inscrit sur la LAES.

J. — Qu'est-ce que c'est?

A. — La liste d'aptitude à l'enseignement supérieur.

(2) Psychiatriquement, cette mobilisation s'apparente à un « assiègement » obsessionnel, avec l'angoisse intolérable que provoque toujours pareille intrusion psychique.

J. — Je serais donc inapte à cet enseignement?

A. — Ah non, je n'ai pas dit cela...

Scène 7

J. (seul, s'arrachant les cheveux)
— Suis-je apte ou suis-je inapte?

Scène 8

(La scène se passe dans le cabinet de la Science)

J. — O Science! Suis-je apte ou suis-je inapte?

S. (lui tapant sur l'épaule) — Mais bien sûr mon brave que vous êtes apte... Je croyais avoir proclamé votre aptitude depuis longtemps... Mais rassurez-vous. Je proclamerai votre aptitude dès ma prochaine apparition.

Scène 9

J. (à A.) — Il est fort possible qu'en fin de compte je sois apte...

A. — Ce n'est pas du tout la question. De toute façon votre salaire est réduit de moitié. Et vous nous devez six millions. Cependant... il existe une échappatoire... je vous conseille de présenter un recours en grâce!

Scène 10 (deux mois après)

J. — Suis-je grâcié, finalement? L'angoisse est intolérable. Otez-moi donc ce doute : dois-je vous payer six millions, oui ou non?!

A. — Oui et (1) non.

Jami se coiffe d'un entonnoir et deux infirmiers brechtiens le traînent dans la coulisse.

RIDEAU

C'est ainsi que j'ai résolu (si tant est qu'on puisse employer ce mot pour qui agit sous l'empire de l'angoisse phobique) — c'est ainsi que j'ai résolu de faire disparaître le monstre — ce SYSTEME — qui avait pris naissance dans mon esprit dérangé.

La Folie créative a repris le dessus. Le monde hallucinatoire, le monde des perceptions, le monde des rêves, le monde de l'écriture — bref : le MONDE ENTIER — a des beautés qu'une seule vie ne saurait épuiser.

Malgré tout, comme je fais un bien piètre guerrier, je me trouve dans cette situation étrange de craindre d'un système inexistant qu'il lèse mon corps — en le privant de liberté ou par tout autre moyen. Car, comme il est dit dans l'histoire : « Je sais bien que je ne suis pas un os mais le chien, lui, ne le sait pas encore... »

(1) Ce «et» qui sur un plan métaphysique (ou métalinguistique) présente un intérêt certain, implique malheureusement d'un autre côté, la souffrance invivable de l'ambivalence obsessionnelle — parasitisme idéatoire qui ne peut avoir d'autre terme qu'un meurtre fantasmatique.

Le geste de coiffer l'entonnoir, meurtre symbolique d'une réalité psychique obsessionnelle et traumatisante (le fou ne fait pas de raisonnements, il n'est pas responsable de ses pensées) fut en l'occurrence la seule issue qui s'offrait à moi pour éviter des

souffrances plus vives encore que tout ce que j'avais connu dans ma vie.

Bien sûr, j'étais mon seul oppresseur. Car les êtres humains que je rencontrais, êtres de chair et d'os, étaient non seulement sensés mais encore très attentionnés à mon égard, aussi bien les membres de l'«Administration» que ceux de l'«enseignement». Tous avaient la plus grande gentillesse. Non, ces gens n'étaient pas du tout des oppresseurs. L'oppresseur était le SYSTEME dans son ensemble et le SYSTEME était en moi ! Je souffrais de cet être idéologique. Mes bourreaux étaient de simples pensées...

PARENTHÈSE

*Un moment de printemps bien au creux de l'hiver
Fenêtres ouvertes, je rêve à l'écoute d'autre chose
Comme les arbres qui bien avant moi l'ont annoncé
Des bourgeons sont venus qui se refermeront comme une
parenthèse*

Partir, il fait si doux

Sortir, je me sens si fou

Ces vieux murs, ce bureau absurde, ces papiers

Je souris. C'en est trop. C'en est drôle. Ces papiers.

Remis à leur si petite place sous ce ciel nouveau.

La baraque s'écroule. Je rêve. Il fait doux

Et l'équation de...

Je n'en ai rien à foutre

et j'ai tout planté là.

Ces bâtiments odieux

Ces calculs dérisoires

Je n'en ai plus rien à dire.

Dans la ville aussi il est là ce printemps

Vivre un peu

Je reviendrai plus tard

Peut-être



CONFIDENTIEL

histoire d'un garçon manqué

Comment, petite fille, on devient scientifique...

A quel âge, sept, huit ans, ou un peu plus tard : j'ai pris conscience qu'il y avait deux choses spéciales qui me rendaient la vie plus difficile que pour les autres : j'étais juive et j'étais fille. J'étais une petite fille fière : j'ai pris cette découverte comme un double défi, j'ai serré les dents, et j'ai pensé : cela sera plus difficile, eh bien, je vais y arriver tout de même et je n'en aurai que plus de mérite.

J'étais une petite fille fière et ambitieuse : je tenais à arriver, à être reconnue. Peut-être était-ce la peur de la mort : j'avais remarqué que les gens célèbres devenaient immortels. Peut-être était-ce la peur de la vie : repousser à plus tard, toujours plus tard, la confrontation avec ce que l'on vaut, la confrontation avec les autres.

Il se trouvait — cela, je ne l'ai compris que longtemps après — que je venais d'une famille d'immigrants pauvres, qui s'adaptaient mal à la France, et qui ne vivaient pas vraiment, sinon dans le drame : des disputes incompréhensibles éclataient soudain et me traumatisaient. Alors, pour m'échapper, il y avait les livres et l'école : l'école, moyen de «mobilité ascendante», comme disent les sociologues, pour les jeunes pauvres, ambitieux et intellectuels.

A travers les livres, j'apprenais — du moins je le croyais, naïve — la vie. A l'école, il se trouve que je «réussissais» : obscur héritage des ghettos juifs se repliant frileusement sur une bible sans cesse réinterprétée.

Etre juive, pendant la deuxième guerre mondiale, c'était

être traquée, être maudite de naissance, sans savoir pourquoi. Etre fille, c'était aussi être traquée : les quilles, rigolaient les garçons en nous poursuivant dans les rues. Et je m'enfuyais, honteuse de ma lâcheté.

Personne ne m'a appris à me battre. A 9 ans, un petit garçon m'empoisonnait la vie en me poursuivant tous les jours. J'en parlai à mes parents. Lui ? rigola mon père, il a une tête de moins que toi, donne-lui une râclée. Une tête de moins, c'était vrai, mais une agressivité, une nervosité, une rapidité qui me terrorisaient. Mon père finit pas intervenir : il lui fit un petit discours, et le garçon cessa de m'importuner. J'admirai l'autorité tranquille de mon père.

Le père

J'admirais mon père : nous étions deux soeurs, et cela ne faisait de doute pour personne, ma soeur était la fille de ma mère et moi la fille de mon père : j'étais brune comme lui, maigre comme lui, j'avais son long nez, et je m'efforçais, fascinée par les deux rides profondes qui surmontaient en triangle son nez, de froncer les sourcils pour acquérir deux rides semblables. Ça serait peut-être vilain pour une femme. Je m'en fichais : j'étais garçon manqué, et je m'enorgueillissais de mon refus de m'identifier à la femme traditionnelle : j'étais garçon manqué, donc mieux qu'une fille.

Au lycée, à partir de la quatrième, je me suis découverte bonne en maths : en maths, ce jeu logique si beau qui n'avait rien à voir avec la réalité ; et pas en physique,



qui aurait pu avoir quelque chose à voir avec la réalité, une réalité qui n'existait pas pour moi : personne n'était bricoleur dans notre famille, notre appartement se dégradait — peintures non refaites, papiers décollés — à l'image même de l'atmosphère familiale, toujours plus lourde. De même, après avoir commencé très mauvaise en français, je devenais meilleure à mesure que l'on nous demandait plus de réflexion et moins de descriptions littéraires. Cela encore, il me semble que je peux l'expliquer aujourd'hui : décrire un jardin, ou un soir d'été, c'était faire appel à une communion avec le monde médiatisée par la langue française ; or mes parents parlaient mal le français, et il n'y avait ni poésie ni littérature dans leur langage prosaïque. Par contre, les idées, comme la logique, cela a toujours été mon fort : essayer de mettre un peu d'ordre intellectuel dans ce monde trop dur affectivement pour moi.

J'étais dans un lycée de filles où l'on insistait sur l'importance pour nous d'avoir un métier, et ma mère insistait également pour que nous continuions nos études. Vint donc le moment de choisir : j'hésitais beaucoup entre les lettres et les sciences. J'étais bonne en maths, et aussi en physique, mais sans éclat particulier : une valeur sûre, pas le niveau du concours général. En philo, par contre, j'avais été très irrégulière (ou jugée telle) : quelques dissertations brillantes et d'autres très mal notées.

Avec une amie, issue elle aussi d'un milieu petit-bourgeois ignorant du monde universitaire, nous sommes allées nous renseigner au BUS. Nous y avons découvert que Polytechnique était interdit aux filles, ce qui nous scandalisa ; et que Polytechnique féminine se bornait à former des secrétaires pour les polytechniciens mâles : nous étions bonnes élèves, nous avions d'autres ambitions. J'ai appris que la licence à la Fac se faisait en trois ans — de quoi devenir rapidement indépendante sur le plan financier — et qu'après on pouvait devenir assistant d'un prof et faire de la recherche. De la Recherche : l'éblouissement ; le joli visage si doux et si intelligent de Marie Curie dans un livre d'école de mon enfance, sous le titre : les femmes aussi.

Mon amie a choisi la sécurité de Taupe et de Sèvres, que nous conseillaient nos professeurs. J'ai choisi la Fac, la vie, l'aventure... J'étais quelque part consciente du handicap professionnel que j'acceptais, mais là encore, je piaffais d'orgueil : cela sera plus difficile, et je n'en aurai que plus de mérite à réussir. Mais par rapport à d'autres désirs que j'ai refoulés en moi, faute de courage — le théâtre, par exemple —, j'ai choisi la sécurité : la science, la recherche, c'était alors précisément la sorte d'aventure à peu près réglée que peut s'offrir le petit bourgeois à la fois ambitieux et pusillanime.

... jeune fille, parvenue...

Faire comme les hommes : me montrer à leur hauteur. Ce fut ma devise tout au long de mes études. Là encore, si le terme antisémitisme existait, me fournissant une certaine référence pour me situer par rapport à mon problème juif, — par ailleurs, se réfugier dans le monde intellectuel si influencé par les juifs qu'il ne peut être antisémite était une solution évidente à ce problème —

«sexisme» n'existait pas ; je subissais donc les diverses brimades et discriminations relatives à mon sexe dans une demi-inconscience, sans aucun mot où me raccrocher. Pire, le seul existant, féminisme, était chargé d'un ridicule tel qu'il fallait surtout s'en garder. Et puis il y avait les images inquiétantes des profs de maths de mon lycée : toutes plus vieilles filles, toutes plus moches les unes que les autres. Faire comme les hommes. Mais rester féminine pour pouvoir leur plaire.

Un moment, j'ai cru réussir : j'ai été la fille que les garçons acceptaient, la bonne copine qui les suivait partout. J'ai eu une phase de très forte misogynie. Moi, je n'étais pas comme les autres filles. Je réussissais comme mes copains, et souvent mieux, et j'avais ainsi tout un cercle d'admirateurs plus ou moins amoureux de moi, pour me convaincre que j'étais dans la bonne voie, qu'on pouvait réussir dans les études et dans la séduction des hommes : double reconnaissance par ce monde masculin.

Et c'est un fait que, sortant de mon lycée féminin où toute fantaisie, toute créativité étaient étouffées, où mes timides camarades n'osaient pas aller au musée d'art moderne sans leur mère de peur de n'y rien comprendre, les hommes que j'ai rencontrés à la Fac m'ont énormément appris.

Ils m'ont beaucoup aidée, mes copains garçons d'alors, c'est avec eux que j'ai commencé à aller au cinéma, à faire de la politique, à camper, à faire du stop, à faire l'amour. Ils m'ont beaucoup aidée, jusqu'au jour, quelques années après, où je me suis aperçue que, partie de plus loin qu'eux dans la répression, en me libérant, j'étais arrivée plus loin qu'eux (voir plus loin).

Je me rends compte à présent que j'ai vraiment été, à ce moment, une parvenue.

C'était possible parce que la discrimination dans les études à l'université existait assez peu : tout au plus se racontaient quelques histoires sur des professeurs un peu mysogines. On s'imaginait, avec mes copains (militants de gauche), qu'il s'agissait de quelques attardés, mais que, avec les nouvelles générations, dont nous faisons partie, cela changerait peu à peu.

Pratiquement pas de discrimination au niveau des études, mais, au sommet, le refus de l'académie des sciences de recevoir des femmes ; la discrimination augmentait avec la hiérarchie, et ce n'était pas une question de générations, auquel cas il suffisait en effet d'attendre que le temps coule, mais bien une question de pouvoir : c'est ce dont j'allais m'apercevoir quand je suis devenue «chercheur».

Les femmes, c'est différent

En commençant dans la recherche, je devais d'abord m'apercevoir que les femmes se comportaient très différemment des hommes : d'abord, peu osaient se lancer dans la recherche. Des filles qui avaient réussi plutôt bien dans leurs études disaient qu'elles ne seraient jamais capables de faire de la recherche. J'avais hésité moi-même, mais j'avais vu des garçons, qui avaient été bien moins brillants que moi jusqu'ici, qui y allaient sans hésitation : je fis donc comme eux.



La recherche, c'était très différent des études : il fallait étudier soi-même, sans être guidé. Il fallait oser, avoir confiance dans ses idées, foncer, ne pas se laisser décourager par les premiers échecs, s'accrocher. La recherche, cela consistait à lancer les gens à l'eau : il y avait ceux qui se noyaient et ceux qui apprenaient à nager. Je m'aperçus que les qualités d'intelligence comptaient relativement peu, mais que les qualités de sûreté de soi-même comptaient énormément. Entre deux chercheurs qui exposaient leurs résultats, l'un de façon assurée, l'autre de façon hésitante, l'auditoire croyait le premier. Les résultats ne comptaient pas seuls, il fallait les défendre, les communiquer, les vendre, comme une marchandise, faire l'article. C'est alors que je m'aperçus que, décidément, les femmes étaient différentes des hommes.

Mais moi, j'étais pour l'instant différente d'elles, je remarquais ce que je nommais leurs insuffisances, pour mieux tenter de les surmonter, pour, moi, faire carrière comme un homme.

Ce n'est pas que j'avais tellement confiance en moi : mais je voyais aussi des hommes qui hésitaient, et je me sentais toujours leur égale, je voulais me sentir leur égale.

La deuxième étape, pénible, ce fut de sentir confusément, que je n'étais pas vraiment à ma place. Cela se produisit quand, pour mieux réussir ma carrière, j'allai travailler à l'étranger. En France, femmes dans la recherche, nous étions une minorité, mais suffisamment confortable pour ne pas nous poser de questions. En allant dans des laboratoires de réputation internationale, à dominance américaine, je devenais l'exception : les autres femmes que je rencontrais, c'était les femmes de mes collègues, elles suivaient gentiment leur mari dans ses déplacements. Dans les «parties» du soir, j'allais systématiquement me mêler aux groupes d'hommes, qui discutaient travail ou politique. Je ne voulais rien avoir à faire avec leurs femmes, qui discutaient chiffons, enfants, ou une culture très superficielle, très touristique.

Une sorte de monstre

C'est alors que j'ai connu ce que c'était que d'être considérée comme une sorte de monstre : le garçon qui me faisait des avances et qui prenait peur tout à coup, parce que, comme je faisais de la recherche, et dans une discipline traditionnellement masculine, il m'imaginait

plus intelligente que lui ; le patron qui m'expliquait avec une franchise rare qu'il ne s'occupait pas des filles parce que c'était perdre son temps, et le leur, puisqu'elles finiraient par se marier en abandonnant tout. Il y avait la galanterie du vieux patron gentil, qui ne pouvait absolument pas oublier que j'étais femme avant tout. Il y avait l'encouragement d'un collègue qui, lui, était bien content qu'une femme fasse ce travail et qui, insupportablement, me renvoyait cette qualité de femme que je voulais oublier, et je me sentais d'autant plus folle de rage qu'il avait dit ça en croyant m'encourager. Il y avait surtout la difficulté que j'avais à parler dans les séminaires : si je parlais, je savais que tout l'auditoire remarquait que c'était une femme qui parlait. Un jour, je pus directement faire la comparaison avec le cas des Noirs américains, bien exceptionnels eux aussi dans ce domaine d'élite : un Noir avait fait un séminaire, et tout le temps que je l'écoutais, je pensais que c'était un Noir, et que ce serait bien si c'était bon ; et en effet, un collègue, libéral bien sûr, avait dit : c'est bien, enfin un Noir qui vaut quelque chose, et je savais que c'était exactement la même chose pour moi ; les réactionnaires disaient : elle ferait mieux de s'arrêter de travailler, et les libéraux espéraient que je pourrais montrer que je pouvais faire aussi bien que les hommes, et ceci empoisonnait la possibilité même de faire de la recherche, de créer, qui est avant tout de se laisser aller en avant, sans regarder autour de vous.

Il y avait aussi la discrimination bien claire : ceux qui pensaient, et le faisaient savoir, en toute naïveté bien sûr, qu'évidemment la carrière de mon mari passait avant la mienne, même si c'était moi qu'ils connaissaient et qu'ils ignoraient tout de lui.

Il fallait bien l'admettre : un garçon manqué, c'est d'abord une femme. Je me découvrais femme, et c'était humiliant.

Mais ce qui était pire, c'était la discrimination sournoise, tellement plus difficile à préciser et à contrer. Ainsi, lorsque ce patron m'attaquait, était-ce mes travaux qu'il attaquait, ou bien était-il mysogine, comme l'affirmait un collègue.

Chaque fois que je suis attaquée, vais-je dire que c'est parce que je suis une femme ? C'est de la paranoïa. Mais pourtant, je sais que certains sont hostiles, consciemment ou non. Comment me dépêtrer de là ?

Parce que je suis une femme, de même que le Noir de

tout à l'heure, le jeu du jugement académique ne joue pas : notre sexe, notre couleur, colle à notre peau, soit pour un jugement trop favorable, soit pour un jugement trop sévère : de même que le Juif ne saura jamais s'il n'est pas aimé en tant qu'individu ou en tant que Juif. Les dés sont pipés à la base. Le jeu académique est fait pour une communauté égale, sans problèmes discriminatoires.

Trois attitudes

J'ai remarqué trois attitudes de femmes dans cette situation.

Ou bien elles jouent le jeu : elles miment aussi bien l'homme que possible, *oublient* autant que faire leur sexe, et arrivent à se faire accepter. Elles deviennent patron à leur tour. La plupart du temps, elles ont du mal à assumer ce rôle : tout se passe comme si elles avaient enfilé un manteau qui ne leur convient pas, le manteau de l'autorité : ou bien elles sont hésitantes, et on ne les prend plus au sérieux, ou bien elles sont rigides, et dix fois plus emmerdantes que les hommes : ce n'est pas étonnant : elles se sont raidies pour atteindre ce but, elles ont dû se durcir ; ce sont des parvenues, et elles doivent mimer un rôle pour lequel elles n'ont pas été préparées. En même temps, il faut bien voir la hargne de leurs subordonnés qui ne leur laissent rien passer, et la misogynie refléurit tout à coup. De nouveau, parce qu'elles sont l'exception, les projecteurs sont braqués sur elles, et elles doivent être soit trop faibles, soit trop fortes, ou même moi je les vois déformées ainsi. En tous cas, je conclusais que cela ne me tentait pas : je n'avais pas envie de tendre toute mon énergie à accéder à un poste d'honneur, car en fait cela me détruirait : je ne saurais pas jouer le rôle, et je n'avais pas envie d'apprendre.

Bien des femmes, écoeurées de l'âpreté de la lutte, abandonnaient, et reprenaient le destin traditionnel des femmes, souvent en le célébrant tout à coup : rien ne valait de s'occuper soi-même des enfants, de cuisiner des plats, etc. La majorité, dont moi, suivait une troisième voie : nous faisons carrière, mais mollement, le minimum nécessaire pour se maintenir. Nous défendions le droit à ne pas tout investir dans la recherche, mais à regarder autour de nous, à nous développer ailleurs aussi.

... enfin, féministe...

C'est à ce moment là que j'ai commencé à découvrir ce qu'il pouvait y avoir de mieux à être femme : j'ai vu autour de moi ces femmes qui restaient humaines, tandis

que les hommes, pris par la compétition, devenaient de plus en plus robots. C'est là que je me suis aperçue que mes anciens camarades, tellement révolutionnaires et que j'admirais tant, s'étaient tous intégrés gentiment et vivaient repliés sur leur petite famille et leur carrière : moi qui avais été tellement hésitante, qui ne m'étais jamais inscrite à un parti, je me retrouvais plus révolutionnaire, plus vivante, plus ouverte qu'eux. Et beaucoup d'autres femmes autour de moi : avec leurs problèmes, leurs hésitations, elles restaient humaines, passionnantes. Pour la première fois, je me plaisais mieux en compagnie des femmes, j'apprenais plus par elles. Et il y eut mai 68 et le mouvement de libération des femmes, qui devaient soudain porter sur un terrain politique, c'est-à-dire conscient, toutes ces impressions que j'avais accumulées peu à peu, péniblement, toute seule.

Pour la première fois, nous les filles, nous les quilles, les éternelles humiliées, nous nous trouvions à l'avant-garde de la contestation.

Et maintenant ?

Il y a des groupes de femmes, et il y a *Impascience*. Jusqu'ici, les premiers ne se sont guère manifestés dans la revue. Si l'on désire donc réfléchir un peu sur ce que signifie avoir été formée par la société comme scientifique — après avoir réfléchi sur ce que cela signifiait d'être femme — on se retrouve à nouveau à peu près isolée — moins qu'avant, heureusement — dans un groupe d'hommes. Et ce n'est pas toujours une sinécure. De nouveau, on se retrouve engluée dans une série de petits détails apparemment sans grande importance — je ne vais tout de même pas les faire chier pour cela — et pourtant combien significatifs : comme lorsque les lapsus s'accumulent, inconsciemment bien sûr, pour rassembler dans la même zone géographique tout ce qui concerne la contestation féministe ; au lieu de faire courir ainsi l'allusion au sexe à travers tout le numéro, on se retrouve avec l'opposition de Sa Majesté, la page de la femme comme dans n'importe quel hebdomadaire, de gôche ou non, avec bien sûr le droit d'exister, mais à condition de ne pas trop intervenir dans cette chose autrement plus importante, la contestation de la science.

Ainsi continuons-nous dans notre division : femmes d'un côté, scientifiques de l'autre. Tandis que nos gentils camarades s'étonnent de nos réactions à vif, nous trouvent vraiment bien difficiles, et tentent de nous faire croire une fois de plus que nous sommes parano, alors qu'ils nous schizent.

Passe ou Manque ?

Les scientifiques par où passent-ils ?

d'une science à l'autre
d'un sujet à l'autre
de la recherche à l'industrie
de la recherche à l'enseignement
des études à la recherche
du labo à la maison
des sciences exactes aux sciences sociales
d'attaché à chargé
de la découverte (?) à la publication !
de l'irrationnel au rationnel
du passé au futur
du REVE à la RÉALITÉ
ou de la RÉALITÉ au REVE ?

NOIR PAIR ET PASSE ROUGE IMPAIR ET MANQUE

Un collectif d'Impascience vient de se créer à Strasbourg qui envisage de prendre en charge un numéro de la revue sur le thème « LE PASSAGE »

Pour prendre contact s'adresser à :

Denise Fréchet

24 rue Brulée - 67000 Strasbourg
Tél. 61 02 02 p. 364

Baudoin Jurdant

33 rue Goethe - 67000 Strasbourg
Tél. 61 50 52

La Soupe Institutionnelle

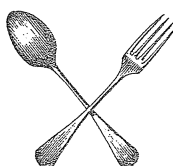
Achetez quelques morceaux de choix dans une ou plusieurs grandes écoles. Laissez mariner le gibier quatre ans ou davantage. Pilez, pressez, passez au chinois pour retirer les pépins, et ne gardez que les jeunes loups brillants. Versez dans un bon litre de désir de connaître et d'être reconnu, avec deux doigts de plaire à papa-maman. Faites bouillir. Dès que l'ébullition commence, ajoutez quelques morceaux d'ambition, un bon fond de techniciens, secrétaires, femmes de ménage pour épaissir. Faire mousser avec un kilo de patrons carriéristes. Laissez mijoter en veillant à ce que le fond n'attache pas. On peut ajouter quelques larmes de bruits de couloir. Laissez frémir. N'oubliez pas une pincée de culpabilité et d'angoisse. Améliorez d'un peu d'agressivité. Ajoutez (c'est indispensable) un peu d'oseille, quelques morceaux de carottes braisées et de temps en temps quelques problèmes à décortiquer. Mouillez avec des séminaires, congrès, écoles d'été ou d'hiver selon la saison. Chaque printemps et automne, moulinez, éclairez, écrasez de toute votre puissance, à travers la commission, en n'oubliant pas de laisser se communiquer une certaine violence au bouillon. Fermez le couvercle soigneusement afin d'éviter que ne s'introduise la foule des hors-statuts.

Pendant ce temps, tapissez un moule de pâte (d'espoirs) brisés. Avant que le couvercle ne saute, versez la soupe dans le moule, mettez à four chaud, gratinez de quelques médailles.

A ce moment, votre soupe est prête, servez avec quelques chercheurs râpés (ratés) et quelques croûtons rassis et dorés.

Si vous ne la consommez pas aussitôt, n'oubliez pas de la mettre au réfrigérateur pour éviter que les émotions ne fassent aigrir ou que le corps ne ressurgisse et ne se reconnaisse.

Ne laissez pas se dessécher les restes; ils peuvent s'accommoder et s'allonger. D'autres soupes se mitonnent ailleurs.



la soupe aux bourgeois

Tout de même la question se pose de savoir pourquoi tant de gens d'origine modeste, affiliés quelquefois à un parti révolutionnaire, souvent militants de base peuvent prodiguer en toute innocence un enseignement hautement réactionnaire. Comment ces gens sincères peuvent continuer à faire fonctionner un système aussi éloigné de leurs convictions ?...

C'est que nous croyons à la culture. A une certaine culture... Et la culture c'est quelque chose ! Ça intimide. On n'ose pas la gratter. Elle nous a été donnée, on lui fait des révérences... A force de vous entendre seriner dès l'enfance que tout ce que l'on vous propose est bel et bon, est l'Exemple même, la Beauté en tenue de gala, vous finissez par y croire.

En ce qui me concerne, ma vision s'est formée par petites étapes, insensiblement, au fil des résultats scolaires, à mesure que je changeais de situation sociale. Parti à quinze ans et demi d'une ferme trop petite où j'aurais eu du mal à survivre, j'ai commencé mes études comme on prend l'autobus en marche. Je suis entré dans le cycle modeste des écoliers sages pour préparer en catastrophe un BEPC prometteur d'emploi. J'ai dû mettre les bouchées doubles, me chauffer à blanc, m'initier, m'assouplir, tout avaler avec un appétit féroce. Ce faisant ma tête a viré de bord sans que je m'en aperçoive.

La fascination de la bourgeoisie constitue un énorme point faible qui empêche certaines catégories de besogneux de remettre sérieusement en question leur contrat de travail. L'attrait des bonnes manières, de penser et d'agir, c'est un handicap redoutable pour les gens de médiocre engeance, surtout quand ils se sont un peu haussé le col, un formidable outil de récupération. Mettons que vous soyez revendicateur. Que vous en ayez gros sur la patate, d'une cause à vous que vous défendez. Vous faites un peu de bruit, on veut vous voir. Vous acceptez des causeries, des invitations. Un peu plus et vous vous retrouvez dans des coquetèes, sans savoir comment. Vous rencontrez monsieur Machin, que vous ne portez pas dans votre cœur ; qui a dit sur vous et votre cause des tas d'horreurs... Eh bien il est distingué, rasé partout. Il porte beau. Il vous fait des sourires énormes, vous passe le petit sandwich au caviar. Il est heureux de vous rencontrer... Vous n'allez pas lui mettre la main dans sa figure ! Il fait chaud, les murs sont bien décorés, y a plein de jolies femmes, des tas de gens qui passent, qui se tendent les bras... On vous présente. On te donne du cher confrère, des petits fours, des bons coups à boire... T'es content. Ça désamorce ta mauvaise grâce. On te fait entendre qu'on est entre nous ce soir que diable ! T'es intelligent, tu vas pas faire l'énergumène. La polémique c'est pour demain. On te ressert deux doigts de champagne. Ça te rend l'humour compréhensive... Ça va bientôt te clouer le bec mais ça tu le sais pas encore !

Un rien nous amuse nous autres, gens de rien. Les beaux

tapis, les belles nappes. On fait semblant d'être dégagé, bien sûr, tout à fait dégrossi, comme si ces choses étaient naturelles... Dans le fond on est baba, ravi d'être là, d'être considéré. C'est le signe tangible qu'on est sorti de la crotte originelle, des mauvaises odeurs de cuisine, des toiles cirées, des ragoûts de notre maman... De la classe des pauvres ! On fait attention où on met les pieds...

On est fragile à cause de ça. Ce sont les fils de bourgeois qui sont purs et durs quand ils s'y mettent. Ils connaissent les combines, ils ne se laissent pas aveugler. Les fils à papa, quand ils penchent de notre côté, ont les coudées plus franches. Aussi ils s'occupent bien de nous. Ils écrivent nos livres, ils font nos films, notre télé, copieusement. Ça leur rapporte pas mal d'argent. Ils lancent nos grèves de temps en temps. Ça marche très fort pour eux. Ils finiront par faire notre révolution, à notre place, on n'aura pas à se déranger — si, un peu tout de même : on fera le gros des troupes pour casser la gueule aux CRS, ces sales fils de culs-terreux...

Un enseignant d'origine prolétaire demeure toujours l'invité de ses maîtres. Il a eu tellement de mal à ingurgiter ses diplômes, seule source de considération — et de finances notez bien ! — qu'il finit par défendre la cause des autres. Malgré lui. Il porte sa culture en livrée. C'est ainsi que tant d'anciens bouseux comme moi en sont venus à servir de grand cœur la soupe aux bourgeois.

Que suis-je allé faire dans cette galère, me direz-vous ?... Belle madame, j'ai pas choisi. C'était il y a bien longtemps, j'ai subi la loi de l'offre et de la demande, comme n'importe qui.

En tout cas on allait être instituteurs publics, avec la considération de tout un village et la vie luxueuse dans un appartement avec l'eau courante. Chacun a des choix à sa mesure, ce qui me tentait c'était l'eau courante, à cause de dix ans de seau, de citerne, de godasses mouillées, de perche échappée et de la glace, l'hiver, qu'il fallait casser. Les instituteurs chez nous avaient une pompe sur leur évier. Et puis un jeune enseignant ça épouse une jeune enseignante... Double paye. C'est toujours le grand amour quand il y a une double paye... Et des vacances ! Des loisirs de grands de ce monde, tout l'été...

Bref il n'a jamais été question de savoir si j'aimerais enseigner à des gosses. La question aurait été aussi saugrenue que pour un prisonnier en cavale qui voit un train démarrer de demander si la direction du train est la bonne, et à quelle heure il arrive là où il va. Il saute dans le premier wagon le type, et voilà ! — Vocation ?... Vous voulez rire ! Les classes laborieuses n'ont pas de vocation, elles prennent la porte qui se trouve ouverte devant leur nez.

Claude DUNETON

(Extrait de *Je suis comme un truie qui doute* - Editions du Seuil - 1976).

CONFIDENTIEL

EXISTER DANS L'INSTITUTION

Quand je me demande pourquoi j'ai fait de la science, je suis ramenée à une certaine curiosité envers le monde, mais une curiosité parmi d'autres, pas plus forte que celle envers moi-même et les autres, pourquoi avoir choisi celle-là ? Et j'ai l'impression d'avoir surtout cherché un terrain solide, où on ne puisse pas me raconter n'importe quoi. La science, c'est déjà une limite à l'activité intellectuelle, à la création, c'est un rempart, un garde-fou, celui de l'objectivité. L'institution en donne d'autres, sans doute moins nécessaires, mais comment les dissocier dans le cadre de mon expérience ? Je suis toujours à l'intérieur, je ne parle pas du dehors.

LES AUTRES

Je n'aime pas que l'on m'affirme des choses sans que je puisse les vérifier, d'autre part je ne sais souvent pas répondre. Il faut avoir appris à parler. En Science, le langage s'étudie en même temps que le reste, au fur et à mesure, et il y a certainement plus d'égalité devant celui-ci que devant la littérature ou l'art. Tout le monde démarre à zéro (ou presque). La science fournit alors une référence, un domaine sans ambiguïté, un langage moins trompeur que l'autre. Je suis sûre de ce que je sais, mais qu'est-ce que je sais ? Je ne veux pas discuter ici de la valeur du savoir scientifique ni de son rapport à la réalité, car ce qu'il en reste aujourd'hui à travers l'institution scientifique me paraît une part assez peu importante des motivations qui «font courir» les scientifiques. Le langage scientifique offre la possibilité d'être lu et compris partout, à l'autre bout du monde, et actuellement avec l'intense circulation des choses et des gens, on a l'impression qu'être compris c'est être compris partout, être reconnu c'est être reconnu à l'autre bout du monde. On se rend vite compte que l'universalité de ce langage vient de ce que, d'une certaine manière, il est vide. Non pas vide d'information mais vide de ce que j'aimerais y mettre. Ma contribution personnelle se réduit à si peu de chose, la forme, le fait d'avoir traité tel sujet plutôt que tel autre (et quelqu'un d'autre, de toute façon, l'aurait fait), qu'est-ce qui passe de moi-même à travers ça ? Communication avec l'autre bout du monde mais pas de relation avec qui que ce soit — et surtout pas avec ceux qui sont le plus proches. Ou alors, il faut oublier la science, c'est clair, il faut se couper en deux. L'affectivité, qui ne peut s'exprimer dans le travail, s'exacerbe et entraîne une plus grande fragilité avec des réactions de crainte et de défiance, de l'agressivité ou bien des positions de défense inconscientes mais bien établies. Il semble que l'absence de relations humaines naturelles augmente la dépendance vis-à-vis de l'entourage, on cherche plus à plaire, plus à faire ce que l'on attend de vous. La curiosité initiale, savoir comment est fait l'univers, fait place à une activité orientée vers l'entourage immédiat, destinée à s'intégrer, à réussir, à faire un travail satisfaisant pour tout le monde,

rentable, accepté, utile. Il reste un certain plaisir de fonctionnement, de satisfaire à une demande (autoritaire ou affective).

C'est vraiment une aliénation car j'effectue un travail orienté vers la connaissance avec d'autres buts qui n'ont rien à voir avec cela, et ma propre envie de savoir, où est-elle ? Étouffée, disparue devant les obstacles. Plus le sens de mon travail devient flou, plus il me paraît pénible, il faut produire, et lire, vite, se tenir au courant, ce n'est pas directement pour la connaissance, ni directement pour satisfaire à mes désirs personnels, mais pour répondre à une demande vague derrière laquelle je serais bien incapable de mettre un nom.

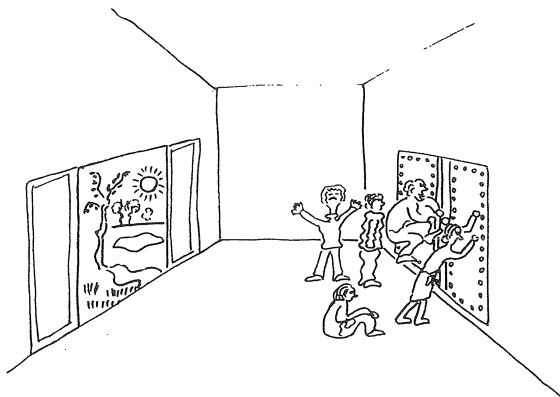
DURER

En plus des problèmes de communication, l'envie de fonctionner dans un certain cadre vient aussi sans doute pour moi du besoin de laisser une trace. Si faible soit-elle c'est une trace sûre sans aventure. Besoin de prolonger sa vie, de ne pas mourir, impossibilité de se contenter des actes et des impulsions qui constituent la vie, et des relations qui ne se traduisent pas par des mots, parce qu'on serait seul à les connaître, on n'aurait pas l'impression d'exister, ou peut-être n'en est-on pas capable. Besoin d'être reconnu par l'extérieur et de durer. Besoin de remplir son temps aussi. Il semble qu'on considère ses possibilités vitales et le temps dont on dispose comme un capital, une richesse à faire fructifier, qui doit rendre et produire quelque chose. Ne pas produire serait mourir, ne pas exister. On assiste alors à une course de plus en plus rapide, des gens courant en tous sens, minutés par leur emploi du temps, entourés de montagnes de papiers, protégés par des remparts de livres, listings et preprints, cachés derrière les responsabilités et les obligations dont ils s'habillent. On voit bien que le cadre auquel on demande cette relative «assurance sur la vie» nous tue d'une autre manière. Étouffement, temps qui passe à une rapidité folle, déplacement des désirs, on est là sans y être, on est hors de soi. Au début, on est effrayé que les mois

passent si vite, puis ce sont les années qui passent vite. Il faut se dépêcher pour se maintenir à flot, sinon on coule.

Et pourtant très souvent (pas toujours mais dans mon cas oui), chacun aurait la possibilité matérielle d'être lui-même et de poursuivre ses vrais buts, je veux dire que très souvent l'obstacle n'est pas visible, ce n'est pas le risque de perdre son poste ni l'autorité directe d'un patron. Où se situe alors l'institution, est-ce la grosse machine à distribuer de l'argent et des postes ? Est-ce la science moderne avec ses théories et ses méthodes, ses impératifs de production, est-ce le savoir ? Ou simplement la raison avec ce qu'elle comporte de bon sens modérateur, de conformisme et de peur de la nouveauté ?

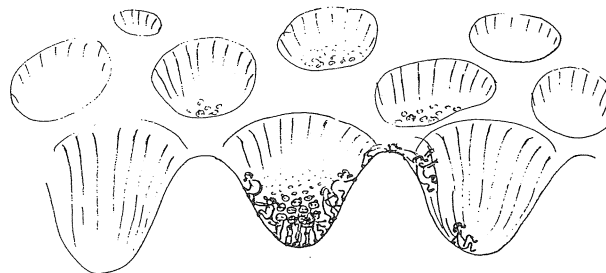
Autrefois, c'était plus simple : la science institutionnelle défendait une doctrine et ceux qui s'en écartaient étaient automatiquement rejetés (sans argent, sans pouvoir, sans sécurité) aujourd'hui il semble qu'elle les récupère toutes. Toute nouveauté est très vite récupérée et il semble qu'aucune subversion ne soit réellement possible. L'institution englobe toutes les sciences, tout le savoir (ou presque). Il semble qu'il soit impossible d'échapper sauf dans la solitude, ou dans une marginalité assimilée à la folie, dans l'irrationnel.



L'INSTITUTION DANS MA TÊTE

Qu'est-ce qui fait la force de l'institution, est-ce un pouvoir venu du haut, des contraintes matérielles ? Je crois plutôt que c'est ce qu'on lui demande, ce qu'on croit qu'elle nous donne, apparence de relations, possibilité d'être reconnu, se sentir exister avec une relative

sécurité, d'une manière tangible, objective même. Tout cela on ne l'a pas vraiment mais on ne l'aurait pas non plus à l'extérieur, ou tout au moins avec beaucoup plus de difficultés. On choisit de se sentir exister par rapport à un entourage plus ou moins large plutôt que de vivre directement avec ses proches. On se considère de l'extérieur, on a une existence.



La force de l'institution est plus encore ce qu'elle ne nous donne pas, le manque derrière les apparences, qui fragilise et affaiblit la personnalité et maintient dans un état de dépendance qui fait qu'on ne peut plus ensuite se passer d'elle. C'est ce qui nous manque dans le cadre même de l'institution qui nous rend incapable ni d'en sortir ni de la transformer.

Si on croit pouvoir changer l'institution et la modifier (puisqu'elle n'est qu'un ensemble d'individus) ou y participer, ce n'est qu'une illusion. L'institution donne très vite l'image d'une existence autonome par rapport à ceux qui la composent, elle a son inertie, ses retours de manivelle, sa personnalité. C'est ce qui donne l'impression d'une instance extérieure ennemie et celle-ci existe évidemment, il y a des conditions extérieures qui créent la concurrence, la hiérarchie et la dépendance financière, mais il n'y a pas que cela. Il y a sa propre vulnérabilité, sa propre crainte qui se répercute de l'un à l'autre, qui isole et qui crée un cercle vicieux de dépendance par rapport à l'institution. L'institution dans notre tête. Bien sûr, il ne s'agit pas pour moi de me culpabiliser et de décharger le pouvoir en place de ses responsabilités, mais de comprendre où se situe le problème et par quels mécanismes s'exerce le pouvoir quand il ne se manifeste de manière aussi diffuse que dans les sciences ou à l'université.

CINÉPHILES, RETENEZ CETTE DATE : 3 - 4 JUIN - FAC JUSSIEU

IMPASCIENCE ORGANISE UNE PROJECTION DE FILMS SUR LA SCIENCE AVEC DÉBATS

ALPHAVILLE - ILLUMINATION (film polonais) - MONOLOGUE, NEUF JOURS D'UNE ANNÉE (films soviétiques) - RENÉ (film de Godard sur le mathématicien René Thorn), etc... - Discussions avec Godard et d'autres.

NB : Date et programme seront confirmés et détaillés dans vos journaux habituels (que vous achetez tous les jours au même endroit...)

S'instiTUER

Les ritournelles du vécu

Un congrès international de physique théorique. Le professeur Wisdom a été invité à exposer sa dernière théorie. Il officie là-bas, devant le tableau noir. Il y a, dans ce qu'il raconte, quelque chose que je saisis mal. Je sens une contradiction. Je lève le doigt : «Il y a sûrement quelque chose que j'ai mal compris, parce que, si je m'en fie aux apparences, l'équation que vous venez d'écrire ne semble pas compatible avec celles dont vous êtes parti...» Quelques secondes de silence. «I guess you are right. C'est vrai, je n'y avais pas pensé. J'ai l'impression qu'il ne reste pas grand chose de ma théorie...»

C'est complètement faux, ça ne tient pas la route, il y a d'ailleurs une faute de signe dans la formule (24). Il n'a rien compris, ce vieux con... Je le démolis, je le taille en pièces, je le dézingue, je n'en fais qu'une bouchée, il n'en reste plus rien... Il m'a grillé, mais je persiste à croire que mon article était meilleur que le sien... Il ne m'a pas cité, ce vieux salaud, je le hais... (Et pourtant, je suis si doux...)



Le pouvoir... L'impuissance... Oui, le pouvoir. Laisser mieux que son nom : son empreinte. Se donner à croire qu'on marque de son mordant la trame de l'histoire. Manier avec délices les millions de la Science (alors qu'on ne se permet pas la moindre bonne affaire personnelle). A couvert des dossiers, négocier les hommes. Monter des coups. Pousser ses pions sur l'échiquier. Encore et toujours. Encore et toujours...

C'est, bien sûr, pour la plus grande gloire de Dieu (ou pour la cause du Peuple) que l'inquisiteur torture ; il peut le faire sans remords et en jouir discrètement parce qu'il se croit désintéressé. Le respect des grands principes, pour lesquels on dit se sacrifier, permet au soldat, au fonctionnaire, au militant de savourer les plaisirs de leur état. Je propose ceci : que l'appartenance à l'institution scientifique autorise, au service de la Vérité, des plaisirs qu'on ne s'accordait pas dans la vie courante — en particulier l'exercice ménagé de l'agressivité propre à l'activité scientifique telle qu'on la pratique ; que ces plaisirs, qui restent interdits par le Surmoi, on ne peut en jouir qu'au prix de la méconnaissance, en les niant et en en couvrant les traces.

Plaisirs d'amour

Etre dans la course. Arriver le premier. La compétition, tout le monde la déplore, évidemment. Mais comment se fait-il que ceux qui s'en plaignent le plus se retrouvent sur les terrains les plus courus et s'y accrochent obstinément ? Les sommets les plus convoités sont ceux qu'en foule gravissent les autres... La science fonctionne, avant tout, en accumulant : faits, résultats, vérités cataloguables. Un poète n'est pas «grillé» par un concurrent. Un savant, si : une répétition n'a pas la valeur d'une première ; confirmer un fait, améliorer le style d'une démonstration, sont des activités tout juste honorables, qui ne méritent guère qu'un prix de consolation. Alors, on le sait bien : quand on publie quelque chose de neuf quelque part, des rivaux — réels ou fantasmagoriques — seront relégués au rang de peu brillants seconds.

Est-ce là une contrepartie regrettable, mais secondaire, de l'activité scientifique ? Ou bien plutôt son moteur secret, le double obscur de celui qui s'affiche comme amour de la Vérité ? Quelle est la réalité de la recherche de pointe ? La lutte au couteau que décrit avec délectation l'auteur de *La double hélice* ? Ou bien ce qu'on en donne généralement à entendre : la sérénité de notre communauté scientifique qui est comme une grande famille, le plaisir de rencontrer nos collègues qui sont aussi nos meilleurs amis, la joie de nous livrer à une activité qui est un jeu ne faisant de mal à personne ? Que ce serait bon que nous puissions tuer nos frères et que, malgré tout, ils nous aiment...

Ce que réussit si bien la paranoïa militante, nous l'essayons pour notre compte dans les laboratoires : une bonne équipe de copains avec qui on se sent bien, et autant

d'ennemis qu'on veut dehors. Mais ça marche mal : mon ami d'aujourd'hui, celui avec qui je partage mes pensées, peut devenir demain mon rival, peut-être même en partant d'idées qui viennent de moi. Tu es mon frère, d'accord : Caïn est bien le frère d'Abel. Une grande famille, on vous dit...

J'ajoute ceci. Dans les sciences «non-exactes», des points de vues divergents, voire opposés, peuvent être légitimement soutenus. Mais pour les soutenir, il faut y être, s'engager dans la bagarre ; des divergences, des rivalités apparaissent à découvert, on doit annoncer sa couleur. Dans le monde des sciences exactes, le noir et le blanc prédominent : si ma théorie prévoit ceci et la tienne cela, il y a, pour nous départager, des tests indiscutables. Pas besoin de se mettre en colère, de se battre pour ses idées.

On économise l'amertume des combats incertains. Si je suis vaincu, c'est par ma faute ; je me suis trompé, je n'ai pas compris à temps, j'ai mal joué (d'être un con, ça peut être trop dur à supporter ; alors, accuser les autres, l'institution, la science...). Vainqueur, ce n'est pas moi qui me couronne ; si j'ai éliminé mes concurrents, c'est comme par inadvertance ; je ne suis coupable de rien ; je n'ai fait qu'observer, et mieux que d'autres, la loi de l'institution dont nous sommes tous les rouages.

Le retour du bâton

Me vient l'envie de prendre un chemin de traverse, d'aller voir ailleurs et, pourquoi pas, du côté de cette institution prototypique qu'est l'Église catholique. Qu'est-ce qui marque l'entrée dans l'ordre religieux ? L'acceptation d'une castration symbolique : tonsure, vœux de chasteté ; la vêtue de l'habit qui fait le moine, de l'uniforme qui couvre les singularités et les imperfections, de la robe qui investit de l'autorité ; la vénération des figures hiérarchiques : saints, Pères de l'Église, aînés prestigieux qu'on brûle d'imiter ; l'entrée dans un rituel ; l'adoption d'une langue spécifique qui modèle et canalise la pensée. Ainsi l'Église, «notre Sainte Mère», assure sa pérennité par la soumission de ses serviteurs. Cette soumission, ils l'acceptent pour sa contrepartie merveilleuse : être ordonné prêtre, c'est acquérir le pouvoir, dans l'acte liturgique, de se mettre à la place de Dieu lui-même, de transformer le pain en son corps, de remettre les péchés, de proférer des paroles qui sont la Vérité même. Or, ce n'est que par une stricte soumission à la règle que l'homme peut, devant une fonction aussi haute, s'effacer suffisamment pour être autorisé à l'assumer : pas d'identification sans mortification !

Cette digression est évidemment cousue de fil blanc. Mais laissant en suspens les analogies — et aussi de nécessaires distinctions : il y a dans la science un noyau dur qui n'est pas illusoire —, je reviendrai à mon propos initial par un biais ; soit la communication scientifique : dans un article ou un baratin à un congrès, l'auteur a gommé tout ce qui pouvait le montrer vivant ; il n'y est plus que par le nom dont il baptise son enfant mort — et Dieu sait combien il y tient ! On justifie ce sacrifice, que l'institution exige, par les nécessités de la méthode scientifique : il faut être objectif. Mais a été éliminé, du même coup, le plus précieux, sans doute, de ce qui devait se communiquer : à côté des résultats rigoureuse-

ment établis, les origines de cette recherche, les idées, même folles, qu'elle suggère, l'intérêt ou la passion qu'on y a investis et qui pourraient se propager.

Cet ascétisme dans l'expression n'est pas, en principe, inhérent à la méthode scientifique. Il a un effet visiblement négatif sur le développement du savoir qui tend à se faire par accumulation des résultats, sans que se pose la question de leur sens, ni que se fasse leur nécessaire mise en perspective. Il a une autre conséquence : ne pouvant m'aimer dans cet enfant dont je suis le père mais que je ne reconnais plus comme tenant de moi, ce renfort narcissique que j'en escomptais, je dois le chercher ailleurs : dans l'Institution qui m'assujettit.

Ils verront que cela que j'avais fait était bon : lecture faite, levant les yeux, ils me découvriront modestement caché dans l'ombre ; «Avance-toi dans la lumière, toi qui a su percer ces secrets qui nous restaient voilés ! Mon ami, monte plus haut ! Viens parmi nous, tu es des nôtres !». Ils me citent dans leurs articles, ils m'invitent à parler dans leurs congrès, ils me convient à siéger dans leurs comités, ils me nomment, ils me chercollèguent, ils assurent ma promotion...

(Là, ça chute mal. De la promotion de l'article à l'article de promotion : on finit, vendu, comme un paquet de lessive... Et l'aisance financière qui accompagne la promotion : le fric, on n'en parle guère. Ne pas être contraint d'y penser sans cesse. Luxe du désintéressement. Apesanteur sociale. Oubli des privilèges. Silence des organes : signe sans prix de la santé...).

Faillies

Me faufilant dans cet écrit entre je et on, je mesure combien il m'est plus facile de me glisser dans le discours «objectif». J'y éprouve la sensation d'une vérité mieux garantie parce que d'une portée plus générale ; et surtout, j'évite ainsi d'exposer mes failles (exposé : se dit, en alpinisme, d'un passage particulièrement vertigineux, dans lequel on «expose la viande». Il s'agit de surmonter la terreur de ce vide qui m'aspire, de bander mon savoir-faire, de franchir ce qui me semblait interdit. Je jouis alors de m'élever «en plein ciel de gloire», dans le juste enchaînement des gestes bien faits. Mais si je fautive, si je manque ma prise, je «vole»...)

C'est le matin inattendu
oiseau palpitant qui déjà m'échappe
Don du ciel qui reviendra quand
Éclair je dis justifiant le travail amer
Le torchon du quotidien
(Ligne à ligne je m'y défais
Maille à maille je m'y survis)
Par ce miracle je suis qui j'ai
Je suis la femme que je fais jouir
Je suis son cri de vérité
Je c'est

«J'ai une idée !» Elle pourra s'avérer par la suite futile ou erronée, mais dans l'éclair de l'instant quelque chose s'est dévoilé : ouverture sur l'inconnu de la Science : ce qui s'ébranle, se conjugue, se devine et que la mise en forme va faire disparaître ; ouverture sur la jouissance

menacée : les mots manquent pour décrire ces court-circuits dont on voudrait assurer le retour à force de travail ; révélation de ces moments de défaillance qui, s'ils exhibaient dans l'écrit, seraient dévoilement du corps : corps du Savoir qu'on n'a pas achevé, qui erre encore sans appareil, «in statu nascendi» ; corps du savant qui, dans le bref instant de trouver, croit incarner la vérité ; corps à corps ; accord aussi parfait qu'il s'évanouit.

Ce qu'on ne saurait voir, on le cache avec un soin méticuleux, on colmate les brèches, on bétonne, on vérifie, on déroule équations et programmes, on calcule, on formalise, on se tue à mettre sa pensée en uniforme, on évacue l'impur, le vacillant : maintenant, c'est du solide, de l'intemporel, un morceau de Science ; je (mort) dis la vérité. Pierre de l'édifice, gravée à mon nom, je me survis dans la paix ombreuse des bibliothèques. «In paradisiium...»

Pénombres

Ce cri du triomphe absolu : «Je suis la Vérité qui parle ... et qu'ils crèvent», prudemment ravalé lorsqu'il voulait s'exprimer dans l'exaltation de la découverte, il n'en reste plus, au terme de cette mise en Science, que l'écho assourdi : m'effaçant de mon discours, je peux m'identifier à la Science elle-même et la laisser proférer à ma place le résidu de mon cri qui a été retenu, déplacé, rendu méconnaissable. Mais qu'en est-il de l'économie du plaisir lors de cette transmutation ?

J'ai mis en valeur la fulgurance de la jouissance entrevue (comme pour dire : vous voyez, ça en valait vraiment la peine, il y avait de grands moments) et j'ai passé sous silence ce qui, justement, a comme caractéristique de ne pas se dire : le plaisir — ou du moins ce qui est libidinalement investi — dans la routine de l'activité scientifique. Les grands moments de passion s'évoquent plus ouvertement que ce qui (peut-être ?) nous attache le plus : les habitudes partagées, l'évitement de la solitude, le confort de la vie de famille, la difficulté de rompre. Ainsi en va-t-il de la Science quotidienne.

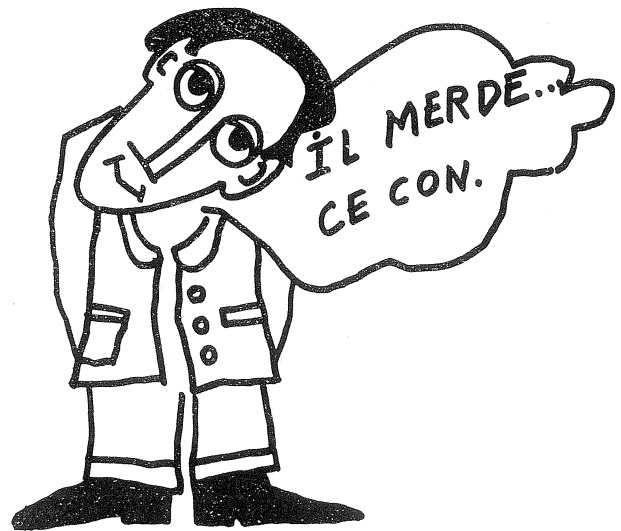
Mines allongées tout alentour : «Au labo, on se fait chier». Mais qu'on s'arrête et c'est, poignant, le manque. Je le sais bien pour en avoir souffert et, pourtant, je suis tout prêt à l'oublier pour ce qu'il me renvoie de son revers : de ce qui se trame, jour après jour, dans les murs de l'Institution. Car il s'agit de trucs assez merdiques dont on a honte d'avouer qu'ils vous tiennent : répéter les mêmes manips, les mêmes calculs pour accumuler de la statistique, pour vérifier une fois de plus ses résultats, pour lever ses derniers doutes ; se satisfaire à brandouiller des intégrales, à peaufiner un programme, à traquer l'erreur qui s'y cache encore ; soulager son angoisse en meublant le temps. Rituels obsessionnels de la Science : on peut le faire, on doit le faire...

Repères

Il en manque encore.

Référence à la nature

Constamment maintenue, en arrière-plan, dans l'activité du physicien-théoricien ; même dans les moments de plus grande abstraction, je ne me suis jamais pensé comme mathématicien. «L'expérience est Reine» : à ce dicton, je m'accroche (la Mère-Nature : les évidences les plus rebattues ne deviennent pas fausses pour autant). Arracher les voiles ; découvrir le secret ; trouver la clef de cette porte fermée, aller voir ce qu'il y a derrière... bien sûr. Mais aussi : colmater les brèches, boucher les trous, tisser, en réseau serré, des relations qui se tiennent, s'enchaînent, ne laissent entre elles aucun jeu ; lisser, polir un corps sans faille ; rétablir l'ordre menacé : les mathématiques sont là pour ça : jusqu'à demain, plus rien ne fuit, plus rien ne bouge... «Dans le présent article, on a démontré que...».



Faire la loi

A entendre sur le ton mec. La loi d'Ampère, la loi d'Ohm. La loi là où elle manque. Corsetée d'algorithmes, la Nature n'a qu'à bien se tenir : la Reine obéit au Roi. Pas fou, je ne dis pas : elle est régie par cette formule qui vient de moi ; mais, affilié à l'Institution, autorisé par le strict exercice de ses rituels, Bon Dieu, je jouis comme si. «Dans le présent article, on a démontré que...».

Transgression

Au dictionnaire des idées reçues : Galilée (ô lointains bûchers !), Newton et sa pomme, Einstein (mc2) : tous ces coupeurs épistémologiques dont l'audace sert d'alibi à notre conformisme. L'effroi et la jubilation qui accompagnent le bouleversement des grands principes ne risquent guère d'affecter le scientifique ordinaire. Pour ma part, les seules lois que j'aie jamais eu l'impression de transgresser sont celles de la pensée laborieuse, déductive, prévisible. A l'occasion, j'ai su voler. Mais je me présentais ailes coupées : «Dans le présent article, on a démontré que...».

Je interdit

Une mère imprévisible ; des moments d'abandon, où tout semble possible ; et puis, ces exclusions brutales ; je me retrouve seul, rejeté, sanglotant derrière cette porte fermée. Pourquoi tous ces mystères dans le monde des grandes personnes, ces chuchotements, ces voix qui baissent quand je crois découvrir la trace brûlante des mots qui me tiennent au corps ? Et ces dits paternels, qui semblent s'étendre à l'infini et menacer rétroactivement, comment vivre sans les tourner ? Comment ne pas lire, dans telle attitude maternelle, que sont pensables des accommodements avec le ciel ? Qui me dira la marche à suivre, la règle du jeu, la manière de ne pas me tromper encore ? « Dans le présent article, on a démontré que... »

Questions politiques

L'identification à l'idéal que l'Institution est censée poursuivre permet donc l'ouverture, dans le secret et l'impersonnalité, d'un espace de jeu qui serait autrement interdit. Or ce jeu, parce qu'il fait celui de l'Institution, elle-même rouage repérable de la société, ne peut être considéré comme un divertissement sans conséquences politiques.

J'appartiens toujours à l'institution scientifique, mais je ne m'y sens plus à l'aise ; d'où ce papier, initialement motivé par une interrogation sur le sens politique de cette appartenance. Mais glisser de l'expérience vécue, singulière par définition, à des considérations générales sur les effets politiques de l'inconscient, est une opération qui, si elle a souvent été tentée, est, dans son principe, irrecevable. Il m'est permis, par contre, de traduire ce que j'ai rencontré sous forme d'hypothèses que chacun pourra, après examen, accepter ou rejeter selon son propre vécu.

Les effets politiques de l'identification institutionnelle sont évidemment les plus visibles là où s'articulent le pouvoir politique proprement dit et la « communauté scientifique », là où siègent les « mandarins ». Qu'est-ce qui anime ceux qui inspirent et exécutent la politique scientifique du gouvernement ? Le désir de pouvoir, le goût du prestige, la recherche des avantages matériels : telle est la réponse qu'on entend dans les milieux « gauchistes ». Pour ce que je peux en avoir éprouvé, ces buts sont poursuivis réellement mais, le plus souvent, inconsciemment. On se croit animé uniquement par l'amour

de la science. Cette croyance à l'amour unique est affirmée d'autant plus haut qu'elle est indispensable pour pouvoir goûter sans honte ce qui a été nié : le pouvoir, le prestige, l'argent. Alors, quand est dénoncé comme but conscient ce qui ne peut s'atteindre que méconnu, on n'y entend vraiment rien. Surdité fonctionnelle, plutôt que mauvaise foi consciente, mais qui, on s'en doute, laisse peu de chance de succès au dialogue.

Question à l'opposé : pourquoi cette méconnaissance de la méconnaissance mandarinale ? Elle me fait penser à la dénégation typique : « Avec mon père, je n'ai rien de commun ». Un ouvrier et son patron vivent dans deux mondes différents, séparés par un fossé pratiquement infranchissable. Rien de tel pour les chercheurs. La différence de statut entre le patron d'une équipe et ses élèves peut ne tenir qu'à l'écart de leurs âges. Dans le plus clair des cas, elle peut résulter du choix personnel d'un chercheur qui refuse sa promotion, choix dont l'expérience nous dit la précarité : les dissidents d'aujourd'hui retrouvent bien souvent en face d'eux, sur des positions opposées, leurs homologues d'il y a vingt ans. Je fais l'hypothèse que la méconnaissance impliquée par leur discours a pour fonction de dire : « Nos patrons sont animés par le goût du pouvoir, des honneurs, de l'argent. Pas nous. Nous sommes donc d'une essence différente, incorruptible... ». Je n'invente pas ce raisonnement : je l'ai souvent tenu pour m'en faire rempart.

Aujourd'hui, alors que j'aimerais me croire, au-delà de ces positions, dans une sorte de no man's land institutionnel, c'est avec mélancolie que je me rends compte, en terminant ce texte, qu'est encore solide le cordon ombilical qui me relie à l'institution : conduit qui véhicule le fric qui me nourrit, lien qui m'insère socialement et qui, du même coup, me marque, fil qui me compromet et m'écartèle.

Cette constatation ravive mon impression que sont bien fragiles ces repères où je crois lire la direction de mes pas (en d'autres temps, j'aurais parlé de mes choix politiques). Vu en gros, une certaine fidélité me rassure ; mais je la sais garantie seulement par mes tripes : pourvu qu'elles tiennent ! Et puis, dans le détail, des sinuosités, des compromis, des absences, des lézardes, des erreurs...

Angoisse de vieillir de l'intérieur, de pourrir sur pied. Pas de modèle qui me satisfasse, pas de recettes. Refus, d'ailleurs, de réendosser un uniforme. Je me sens curieux, c'est vrai, devant ce que l'avenir me laisse encore à inventer, mais inquiet bien souvent, et assez seul. Vous avez un truc, vous ?

LES SCIENCES DE L'HOMME POUR QUOI FAIRE ?

Un collectif est en train de se former pour réfléchir et préparer un numéro d'Impascience sur les sciences de l'homme : le point de départ a été la constatation qu'on continue à se retrouver entre gens des sciences « exactes ». On se demande si cet éloignement ne viendrait pas — entre autres — d'une façon différente de considérer la scientificité. Vrai ou faux ?

Si vous voulez réfléchir avec nous sur la socio, la psycho, l'économie, la psychanalyse, Foucault, Baudrillard et autres vedettes, contactez la revue ou apportez vos papiers, qu'on en discute.

la session de printemps de la commission CXLIII

Le sort des chercheurs au CNRS, ça ne me donne pas envie de pleurer ; on ne se défend pas si mal ; les horaires sont élastiques, les vacances larges, le salaire relativement confortable sans être grassouillet. Pourtant, faire son boulot correctement, ça n'a pas un sens très clair pour un chercheur. Il ne suffit pas d'être là à l'heure le matin, et d'assister aux réunions qu'on appelle séminaires. Non, Le conducteur de train que je rêvais d'être sait ce qu'il a à faire (et à quoi ça sert), moi non. Il ne devrait pas s'agir de répéter ce que l'on croit savoir, un cours pour un professeur, un boniment pour un vendeur, une série de gestes pour un ouvrier. Non. Il s'agit, en apparence, de « pondre » quelque chose de nouveau, d'intéressant... Là s'introduisent pêle-mêle des séries de questions en batterie ; nouveau, vraiment ? Intéressant pour qui ? C'est de qui ça ? A quoi ça sert ? Tiens, le patron aussi a signé ? J'en passe, ce n'est pas le sujet.

VENDRE

Pourtant, à y bien regarder, les vacances, ça n'a pas un sens non plus très clair pour moi. Il m'arrive de travailler le dimanche, de m'inquiéter le soir de mon manque de résultats, d'emmener livres et articles en vacances. Je n'y touche parfois pas, mais, on ne sait jamais ; comme un gosse sa leçon sous l'oreiller la nuit. C'est bien là aussi que la commission me travaille. Mon inquiétude, c'est encore le corollaire de la soit-disant libéralité de l'institution. (Enfant, ma mère me laissait libre, et c'est bien précisément au lieu de cette liberté que je tentais de supposer son désir). L'institution, elle est aussi en moi. Il y a encore l'inquiétude de chaque année, la rédaction — avant le 15 décembre — du rapport à la commission, rapport dans lequel je dois expliciter mes résultats, décompter mes articles ou camoufler leur absence, vanter l'intérêt de mes travaux — sic — et trouver de très jolies formules pour présenter le programme de recherche pour l'année qui vient, programme alibi car je sais pour l'avoir expérimenté plus d'une fois que je n'en ferai rien. Je vends ma marchandise.

Etre bien vu. C'est une obsession. Publier dans une très grande revue internationale, avoir des articles souvent cités, être conférencier au symposium de Los Angeles, le grand rêve. Un effet, trouver un effet vérifiable et tant qu'à faire, le faire vérifier. C'est la voie royale. La Commission me donne sa médaille d'argent ; presque le prix Nobel, quoi ! Le rêve.

LE TRIBUNAL OU LES MOYENS DE LA COMMISSION

Ce n'est donc pas un métier comme les autres. Et c'est bien pour ça qu'on nous inflige la commission qui est au centre de la carrière du chercheur moyen. Ce n'est pas de la commission dite paritaire dont il s'agit. Tous les travailleurs connaissent ça ; on gifle son supérieur

hiérarchique et on est bon pour la commission paritaire ; on y récolte un blâme, un avertissement ou la porte ; c'est bien connu. La commission dont il s'agit ici est quelque peu différente. Chaque commission, il y en a plus de 40, examine chaque année au printemps le dossier des chercheurs relevant de sa spécialité (la discipline). Elle est censée gérer la carrière de chacun, distribuant honneurs et désaveux. Elle fonctionne un peu comme un tribunal avec son président, son procureur (le directeur scientifique qui représente l'administration), son avocat général (il y a toujours un patron pour remplir cette fonction), son greffier et même des avocats commis d'office et qui se recrutent le plus souvent parmi les élus syndicaux. On y voit des pièces à conviction sous forme de rapports, de thèses, des contreporteurs, des experts que l'on va chercher dans les rangs de l'establishment. Les moyens de la commission sont restreints, mais ses accusés sont ultra-sensibles.

On y distribue des médailles, des grades, des échelons accélérés, des promotions ; on y confère l'honorabilité ; on y menace le chercheur peu productif de Commission Paritaire, de licenciement. Il s'agit de produire. Produire à tout prix.

LES COULOIRS DE LA COMMISSION

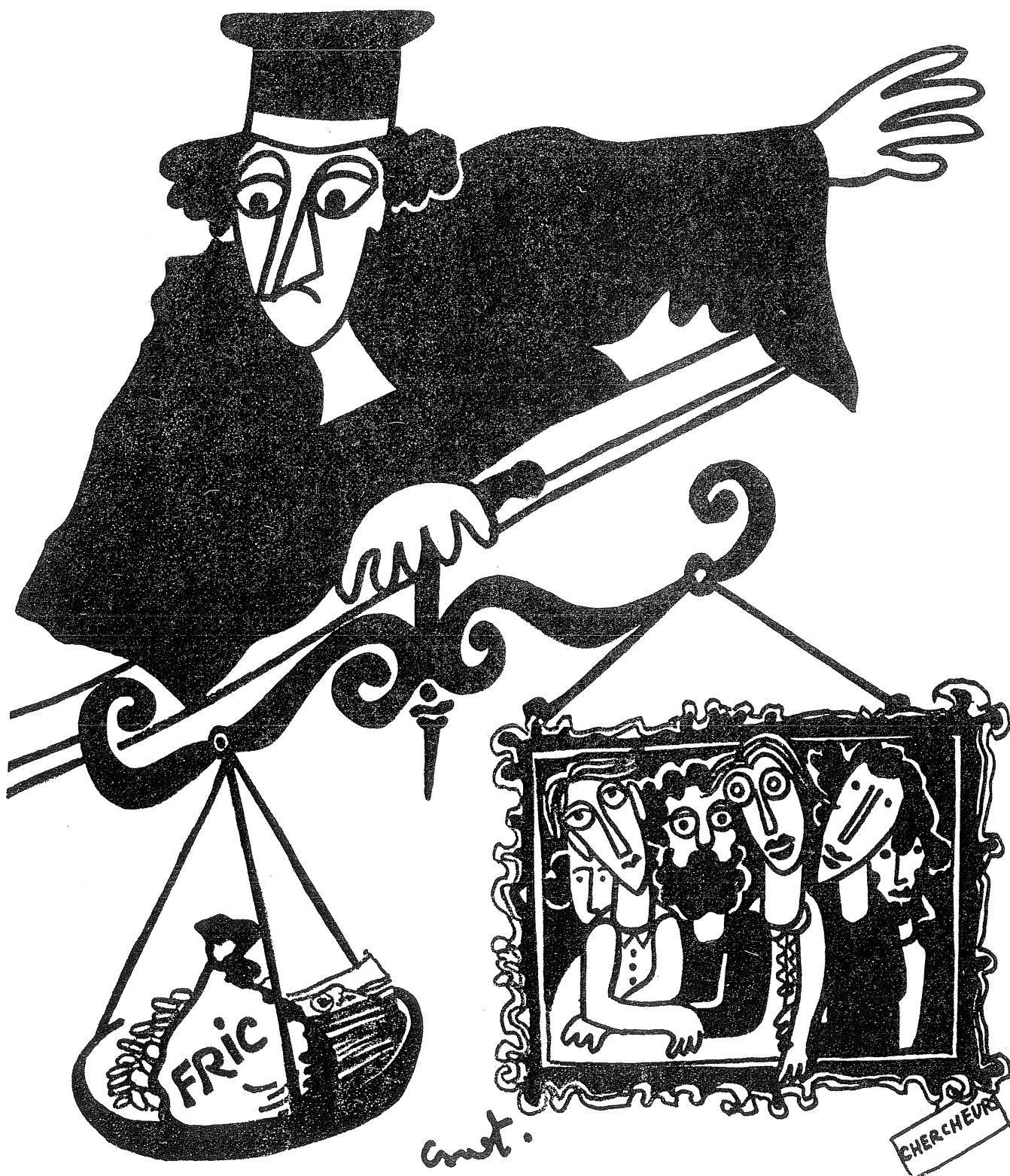
Alors, la Commission, vous comprenez, on la surveille. On y a nécessairement un rapporteur, mais son nom est tenu secret. On y a parfois son patron, alors il peut tout. Parfois y siège l'ennemi juré du laboratoire. On connaît les manies de la commission, on en suppute les désirs, on y cherche une majorité. Ses délibérations sont secrètes. Tous les bruits qui en sortent sont bénis.

Après les séminaires, après les thèses pendant les « pots », dans les écoles d'été, les congrès internationaux, ces messieurs se congratulent et échangent quelques mots. C'est peut-être pour vous descendre au printemps prochain,

ou pour faire passer une vedette directeur de recherche. «Untel, tss, tss», on se prend par le bras et on va sussurer l'injure dans un coin de la salle, une coupe de champagne à la main. «Il m'inquiète»... ça suffit, c'est parti. Le téléphone fera le reste. Et à la Commission, ça pourra toujours servir, car de l'autre main on en a un autre à faire passer, le dernier fétiche : «Untel, il m'impressionne». Celui-ci sera vidé, celui-là passera maître. Tout au moins si ces messieurs ont suffisamment de poids, c'est-à-dire

s'ils font partie du bon groupe de pression de la Commission.

Les couloirs de la Commission ont des ramifications dans tous les labos, les oreilles de la Commission sont partout. Votre cher collègue peut répéter à Untel qui le redira à celui-là (qui risque d'être Votre rapporteur à la Commission) que vous avez dit une bourde énorme lors de votre séminaire annuel. A la Commission, on sourira d'un air



entendu. Une odeur de meurtre. Merde alors, ça se sait et ça court. Car si jamais. L'angoisse comme moyen de production.

LA COLLECTION DE PRINTEMPS

Le désir avoué du chercheur, c'est tout simplement savoir, comprendre. Son vœu le plus cher c'est devenir un mandarin, pouvoir, produire, être le premier. Et dès que ce devenir s'inscrit dans sa carrière, adieu les belles idées et vive la mode, vive la production ! Mais oui, la mode importe aussi aux universitaires ; c'est là, dans l'antichambre de la science, qu'on vend le mieux sa marchandise qui s'appelle alors article, séminaire, communication, le spectacle de la science...

A la session de printemps de la Commission, on «fait» les entrées. On se croirait chez Dior, pendant la collection.

— Untel ! (les robes aussi ont des noms)

— J'achète.

— Une bonne bête, vous savez ! 20/20 à l'Aggeg. Un bon esclave pour l'heureux mandarin acquéreur.

Celui-ci ne sera pas vendu : c'est un raté ; il publie dans ... (rires dans l'assistance). Car il y a aussi de mauvaises revues. Pour cet autre, un vieux modèle, on le garde, il fait nombre, du prêt-à-porter ; il est gris, c'est une ombre, il passe inaperçu dans les séminaires : il prend garde de ne pas faire craquer ses chaussures.

PRODUIRE

Alors le chercheur se vend, puisqu'il s'achète ; il appartient à son patron et son travail tourne autour des supposés désirs des mandarins de la commission. Il cherchera inlassablement à tirer de sa cervelle les articles internationaux destinés à impressionner chacun, lui-même (ça arrive !), ses collègues, son patron et bien sûr les distingués membres de sa commission au printemps prochain. Produire. C'est posé comme ça. Alors on se débrouille pour sortir quelque chose, on rentre dans le système. Les articles ne sont pas passionnants mais qu'importe s'ils sont nombreux, s'ils sont à la mode ; qu'importe si son patron et sa commission vous bénissent. Produisons. Pour le bien de qui, au fait ?

L'ANGOISSE COMME MOYEN DE PRODUCTION

Compétition pour un poste, un grade, une médaille, une reconnaissance quelconque. Menaces diverses. La frousse de la sanction et le désir de la récompense, les deux termes d'une même dépendance. Le chercheur est infantilisé. Et si jamais je ne produisais plus ? Si la source tarissait ? Et si l'on m'aimait moins ? De ces situations l'angoisse naît ; crainte de ne pas faire le poids, de se retrouver déjà vieux sur le pavé ; cette angoisse-là — un vieux chercheur, ça existe ? — elle est au centre de la vie de certains. L'angoisse, ça les connaît. Peut-être bien que c'est en partie pour ça qu'ils font de la recherche. La Commission s'en sert. Produisez ou sortez. Le chercheur intériorise parfois cette exigence et s'utilise alors comme moyen de sa réussite. Il devient alors, en quelque sorte, à lui-même son propre patron, et son propre esclave. Espèce de con, se dit-il, tu n'es pas même capable de cela ! Tu ne vaud pas Untel !

Il ne lui suffit alors plus de contenter la Commission. Il en veut toujours plus ; c'est la course contre lui-même, et pour la première place ; il en veut, il y va, il se défonce, il en crève — il en rêve. La machine tourne, ça produit, la Commission bat des mains, la médaille d'argent n'est pas loin ! Il devient mandarin. Il exulte. Le voici enfin reconnu. Moi. Plus d'angoisse. Il est.

Il se laisse alors élire à la Commission (cela s'appelle l'affectueuse insistance de ses collègues). Il court partout, il est partout. Ça tient ce que ça tient. Il peut finir à l'Académie. Mais même un académicien, ça vieillit. On le guette ! «Untel, il n'est plus ce qu'il fut». On se régale. Enfin ! (Mais rassurez-vous, la Commission a des égards pour ses pairs). La boucle se referme. Produisez ! hurle le vieux mandarin improductif et amnésique.

La Commission, elle sert à ça, à maximaliser la production scientifique. C'est le lieu où s'élabore cette pression, où se répartissent les rôles mandarin-expert ou chercheur-esclave. Et tout est bon pour faire entrer le chercheur dans le système de production.

Mais ce sont vos désirs, votre imagination, vos fantasmes, mes chers collègues, que vous échangez à la commission contre une existence institutionnalisée. Peut-être serait-il d'ailleurs plus sain de laisser tout ça sur le paillason et d'endosser votre carrière pour passer la porte. Ou de sonner ailleurs.

COURRIER DES LECTEURS 2

Je vous fais mes compliments pour votre travail, également au nom de mon groupe : votre revue est vraiment belle. En outre, ce que vous écrivez remplit pour nous en Italie un espace laissé vide même par l'information parallèle. Meilleurs vœux pour un bon travail pour l'année nouvelle.

Béatrice D.
(Cremona)

— A propos du n° 6 d'*Impascience* (et quelquefois les autres numéros) : il faut drôlement s'accrocher pour lire certains articles ; quel style, quel vocabulaire ! Le mieux était sur les maths.

— A l'auteur de «L'Ame agit» (p. 33 du n° 6) : le problème soulevé en haut de la page 36 «Faut-il mettre en cause ce qui apparaît comme constitutif de la science : séparation entre objet et sujet ? Mais le propre de tout sujet c'est le leurre et la méconnaissance» a été très bien étudié, à mon sens, dans l'avant-propos en particulier du livre de Paul Diel : *Psychologie de la motivation* (Petite bibliothèque Payot, n° 165) et au chapitre 3 : «Le fondement des sciences de la vie» du livre du même auteur : *La peur et l'angoisse* (Petite bibliothèque Payot n° 116).

Salut,

René

CHERS COLLEGUES,

[Extrait de «Présentation de nos nouveaux collègues», bulletin de l'Université Paris-Sud. On a seulement remplacé «université» par «revue» et «Orsay» par «Impascience»]

L'avenir de notre *revue* repose en premier lieu sur la qualité du corps professoral. Certains aspects de la politique de recrutement des enseignants A ont été présentés dans un précédent bulletin (7 avril 75). Cette question mérite la plus grande attention.

Notre *revue* n'a pas encore cinq ans ; il n'est pas surprenant que les rôles respectifs des diverses instances ne soient pas encore parfaitement définis, et que le mode optimal de leur fonctionnement ne soit pas encore atteint. De toute façon, là encore, la qualité des personnes qui composent ces instances est plus importante que les procédures mises en oeuvre, celles-ci pouvant être améliorées par celles-là. Ainsi se boucle la boucle et le meilleur garant de l'avenir de notre *revue* est la qualité de son recrutement.

Pour la rentrée prochaine, huit propositions de nomination ont été faites pour les U.E.R. de droit commun et deux pour l'I.U.T. Trois autres concernent des nominations pour une période limitée. *IMPASCIENCE* s'apprête donc à accueillir huit nouveaux collègues.

Monsieur Jean B. (recrutement provisoire) est un jeune et brillant topologue, qui vient de soutenir une très belle thèse sur une généralisation des sphères et sur les types d'homotopie rationnelle. Il y fait preuve de beaucoup de vigueur et d'une technique raffinée. Sa présence identique et son activité pédagogique nous rendront beaucoup de services pendant l'année qui vient.

Monsieur Gilbert G. (recrutement provisoire) est âgé de 44 ans, il dispose d'un diplôme de la British Chamber of Commerce obtenu après ses études à H.E.C. Spécialiste du marketing, Monsieur GAUCHE a occupé de 1955 à 1965 les postes de technicien de publicité, chef de publicité, directeur commercial, puis directeur général adjoint dans diverses agences de publicité. Intéressé par l'évolution des pays en voie de développement, il s'est occupé ensuite, de 1965 à 1972 de l'organisation et de la promotion d'un projet de développement dans l'état de Madras (Inde). De retour en France en 1972, il s'est occupé à fonder une société dont le but à moyen et long terme serait d'être un organisme de formation pour les pays en voie de développement.

Madame France V. (recrutement provisoire), Maître-Assistant Docteur à l'Université de Bordeaux, est une arithméticienne dont nous sommes heureux de nous attacher les services pour un an. Ses travaux portent sur l'arithmétique des quaternions, plus précisément la classification des modules sur les ordres de quaternions.

Monsieur Philippe R. (I.U.T. D'Orsay), âgé de 34 ans, est un des meilleurs spécialistes mondiaux de l'analyse-p-adique. Il s'agit de l'étude de corps dont les propriétés "topologiques" (distances, voisinages, continuité) sont très différentes de celles dont nous avons l'intuition : un "gruyère avec une infinité de trous" est une image fort grossière de ce qui s'y passe. Ces corps se prêtent néanmoins à une étude analytique raffinée, que P. ROBBIA a développée dans les secteurs du prolongement analytique et des équations différentielles. Ces travaux ont une grande importance en arithmétique et en géométrie algébrique. De plus, P. ROBBIA a une bonne expérience de l'enseignement dans les écoles d'ingénieurs.

Monsieur Bernard R. est, comme Monsieur C. auquel il est appelé à succéder, un spécialiste de l'étude du métabolisme. Ses travaux ont d'abord porté sur la biosynthèse de la mucine, glycoprotéine sécrétée par la glande sous-maxillaire, chez la brebis. Il a ensuite constitué une équipe de jeunes chercheurs se consacrant à l'analyse de la régulation, sous double contrôle sympathique et parasympathique, des sécrétions protéiques des glandes salivaires et lacrymales du rat. Maître-Assistant à Orsay, il a eu plusieurs occasions, notamment en 1974-75, d'assister aux enseignements magistraux de biochimie.

Monsieur Johannes S. est un jeune analyste d'origine suédoise, l'élève et le meilleur continuateur du grand maître des équations aux dérivées partielles qu'est Lars HÖRMANDER. Agé de moins de 30 ans, il a déjà fait faire de grands progrès à la théorie de toute sorte d'opérateurs. Après qu'il ait passé ici une année de Maître de Conférences associé, nous avons été heureux de le fixer définitivement à Orsay, et il s'intègre excellemment dans notre équipe de jeunes analystes.

Monsieur Luc T. jusqu'ici Maître de Conférences à Paris-Dauphine, est un jeune spécialiste d'analyse numérique. Ses travaux portent sur l'interpolation non linéaire, l'équation de Riccati de la théorie du contrôle et certains problèmes elliptiques. Il vient renforcer l'équipe d'analyse numérique d'Orsay.

Monsieur Jean-Michel B. (nomination temporaire) est un ancien élève de l'école polytechnique, cacique de sa promotion. Il a soutenu en 1973 une thèse de premier ordre, formée de 300 pages et de 7 articles. C'est un spécialiste de l'analyse convexe, de la théorie des processus stochastiques, du contrôle optimal et de la théorie des jeux.

radioscopie de la commission de sociologie et de démographie*

Ce texte a été écrit en 1976 par le Comité des Elus présentés par le SGEN-CFDT. Nous n'avons pas retenu du texte initial très long les passages trop techniques concernant plus particulièrement la commission en question, ainsi que les points de polémique syndicale.

I. NATURE DE LA COMMISSION

Ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle pourrait être, ce qu'elle est.

Un champ de bataille ?

Chaque année, au printemps, la commission se réunit à huis-clos. Certains s'imaginent une bataille.

Ils pressentent, obscurément, victoires ou reculs ; la « communauté scientifique » dramatise l'événement. Gains ou pertes dépendraient de l'habileté à mener manoeuvres et encercllements, à deviner les coups, à forger des alliances, à négocier des compromis. Image soigneusement entretenue dans le public par les commissaires, élus ou nommés.

Au printemps, les conseils interministériels ont fixé une politique du personnel, choisi les orientations scientifiques contractuelles. Et pourtant, on se réunit entre commissaires. Commission-croupion ? Tout de même pas. Il reste à remplir les blancs laissés par le pouvoir à la place des noms propres. Voilà à quoi ils passent leur temps, alors qu'on les croyait sur la brèche, en première ligne.

Une juridiction scientifique ?

La direction du CNRS espère-t-elle de cette commission des avis scientifiques ? Officiellement, les classements opérés sont tenus pour un avis scientifique. Abusés par la lettre de ce discours, certains s'indignent : « Mais les considérations scientifiques n'interviennent pas ! ».

Et si les commissaires tenaient à se constituer en juridiction scientifique ? Au nom de quels principes juger ? Aucun code ne les formule, aucun pouvoir législatif n'en a décidé. Inévitablement, les systèmes d'évaluation antagonistes sortiraient de l'ombre et les choix politiques diviseraient à découvert la commission.

Si la commission incarnait une juridiction scientifique, elle devrait s'en donner les moyens.

Matériels d'abord. Or, cette année, les 25 commissaires ont « examiné » 288 dossiers (entrants et chercheurs) pour appréciation scientifique, « réglé » quelques questions d'intérêt également scientifique (colloques, conventions de travail...), en trois jours et demi... C'est dire que la pratique n'a guère permis de vérifier la théorie officielle !

Théoriques principalement. Se donnerait-elle quinze jours, un mois pour travailler, il faudrait exprimer les principes qui orientent les jugements. Mais, explicites, les systèmes d'évaluation ne diviseraient-ils pas les commissaires au point d'interdire des jugements communs ? L'apparence de communauté scientifique se briserait. Ou bien la commission se bloquerait, ou bien des compromis se négocieraient cartes sur tables ; au moins ne pourrait-on jouer au consensus. Les résultats acquis tradiraient un équilibre entre politiques de la recherche sociologique contradictoires et politiques tout court.

Bien sûr, la commission n'élimine pas l'opposition ouverte entre conceptions divergentes de la recherche. Quelques escarmouches s'engagent. Encore s'agit-il de cas isolés qui n'influent pas sur les résultats généraux : sélectionner, hiérarchiser.

Jury de sélection de type universitaire ?

Imaginons un instant la commission fonctionnant à la manière d'un jury. Soit : le CNRS met, le 1er janvier, un thème au concours : « La sexualité dans les villes moyennes » ; n candidats, durant trois mois, enquêtent, se documentent, rédigent sur ce thème et déposent leurs études fin mars. Pour égaliser les chances, le CNRS offre aux candidats une bourse de trois mois. Les études sont réparties entre des juges-commissaires. Toutes précautions sont prises pour garantir l'anonymat des concurrents et prévoir un système de notations établies par plusieurs correcteurs. Les juges-commissaires se réunissent et classent les travaux, toujours anonymes. Le CNRS

* Les commissions du C.N.R.S. sont des organismes dont une partie est nommée par l'administration, l'autre étant élue en partie sur listes syndicales, — qui recrutent les chercheurs, gèrent leur carrière, examinent leurs dossiers, règlent leur avancement, répartissent les crédits entre les labos...

engage x concurrents selon le classement.

Dans ce mode de sélection, l'identité du candidat n'intervient pas, non plus ses relations à un patron, à un parti, à un labo, à un syndicat. On approche d'un système sélectif type concours d'agrégation. Au moins ici, les règles de sélection ne comportent-elles pas d'équivoque : à chacun des candidats de mettre au point un texte, en fonction des critères sélectifs ; il ne s'agit que de réussir.

On imagine, si un tel règlement s'établissait, la frustration de tous les commissaires ! Plus de magouille ! Plus de clientèles ! Plus de couloirs ! Le téléphone inutilisable ! Toujours de la sélection, bien sûr, mais de la sélection dépersonnalisée. Et pour ne laisser aucun os à ronger aux commissaires, le grade attribué aux entrants (dans l'hypothèse où l'existence de grades paraîtrait utile) serait fonction de l'âge, et l'avancement, de l'ancienneté.

La commission tend à devenir un système de cooptation

C'est pire qu'entrer à l'Académie Française... Ce n'est tout de même pas le Collège de France !... soupirent les candidats. Bien sûr, être recruté par le CNRS ce n'est ni être élu à l'Académie, ni au Collège de France ! Mais la campagne qu'il faut mener constitue une excellente propédeutique à ces élections prestigieuses, plus tard... peut-être...

Rendre visite aux commissaires cooptateurs, obtenir des lettres de recommandation, faire résonner des téléphones en sa faveur : rien n'y manque du côté du postulant. Durant «les trois jours», les commissaires-cooptateurs d'éliminer, d'encenser, d'attaquer, de contre-attaquer, d'exulter, de commettre une multitude de petits crimes oratoires et de marchander, toujours, jusqu'à la dernière minute, avant les votes ultimes : tout y est, du côté de la commission qui forge naturellement les rhétoriques propres à un système de cooptation (cf. 2e partie). Et quand, par nécessité, ils s'arrêtent à une liste, les commissaires refoulent leurs manoeuvres, ruses et exercices oratoires. Une fois définitive, cette liste devient soudain «raisonnable», elle donne l'image d'un accord entre collègues d'une communauté scientifique.

Conclave ou groupe de contrôle ?

Ni champ de bataille, ni juridiction scientifique, ni jury de sélection, la commission serait donc un système de cooptation. En est-elle meilleure ou pire ? Ni l'un, ni l'autre. En France, en 1976, juridiction, jury, cooptation instituent de la sélection, de l'élitisme, des hiérarchies. Les méthodes varient, non les situations créées.

La commission coopte donc. Mais vers quel type d'idéal incline-t-elle, conclave ou groupe de contrôle ?

Se réunir en conclave ne déplairait pas à bon nombre de commissaires, nommés ou élus. (...). A vrai dire, des failles existent, des commissaires bavardent, des comptes rendus circulent, des règles coutumières s'instaurent. Le dogme du secret subit quelques égratignures. Mais il reste vivace : bien des mystères subsistent, et tacitement, la majorité de la commission s'accorde sur la loi du silence.

Hypothèse : le CNRS existe, il crée un groupe de contrôle en Sociologie (et Démographie) dont le rôle sera de coopérer des chercheurs et de contrôler leur carrière.

Première question : construisez ce groupe de manière à ce qu'il prenne un ensemble de mesures nécessaires à garantir la salubrité de la recherche.

Un premier ensemble de mesures visera à éliminer les censures exercées sous le couvert de la rigueur scientifique. Rendre toutes les opérations publiques ; les candidats seront informés sur le modèle du projet qu'ils doivent déposer ; aucun commissaire ne pourra leur refuser une entrevue ; les candidats éliront des observateurs à la commission ; le secret des votes sera aboli ; la commission rédigera un rapport qui explicitera le résultat des votes et les critères selon lesquels ont été opérés les classements ; ce rapport sera adressé à chaque candidat.

Un deuxième ensemble de mesures s'attaquera à divers fétichismes. Contre celui de la «publication scientifique» : on ne dévalorisera aucune forme d'expression, aucun style de travail. Le film, l'animation, le journalisme, les débats, le travail effectué directement sur le terrain avec des non spécialistes, etc.

Contre celui du diplôme : on cessera de considérer que les diplômes universitaires constituent un label de qualité pour le CNRS.

Un troisième ensemble de mesures traitera la manie hiérarchique. Le plus simple sera de supprimer les grades. Les salaires ne connaîtraient plus les disparités actuelles mais n'oscilleraient que faiblement autour d'une moyenne.

Deuxième question : Énumérez les phénomènes qui se trouveraient annulés par ces mesures.

On appréciera l'intérêt de ces mesures aux phénomènes qu'elles annulent : le clientélisme, l'élitisme, le monopole, la monotonie, l'ésotérisme, voire l'hermétisme, les névroses provoquées et entretenues par un milieu pathogène.

Troisième question : Déterminez le degré de libéralisation de la recherche scientifique atteint par cette commission. Le groupe de contrôle ainsi institué pratiquera un réformisme radical qui aura pour effet de libéraliser la recherche, pour quelques individus seulement. Il serait erroné de lui attribuer un pouvoir de transformation plus étendu, mais au moins aura-t-il appliqué des mesures minimales de prophylaxie. La transparence d'une institution protège contre le pouvoir des factions constituées, inversement, le mystère désoriente le plus grand nombre et dévie ses interventions.

La présence de quelques nouveaux acteurs, commissaires débutants, nommés et élus, mêlés à des quasi professionnels de la commission, également nommés ou élus, mais vieux routiers qui savaient plus d'un tour, faisait peser une certaine incertitude sur les rapports de force. Comment s'orienterait la commission ? Vers le conclave, vers le groupe de contrôle, vers une voie intermédiaire ? Une réponse déjà : la description de ses pratiques.

2. LES RHÉTORIQUES DE LA SÉLECTION

De l'ajournement

La commission a examiné 145 candidatures, en a retenu 89... en a refusé 2 à la prise en considération (refus établi

par vote), en a ajourné 54, soit un peu moins du tiers. Que veut dire ajourner ? Cela veut dire que, pour diverses raisons, le dossier du candidat ne satisfait pas aux critères « administratifs » et doit être présenté à nouveau, complet cette fois, pour la session suivante. Aucun jugement n'est donc émis sur la valeur du projet, à la différence du refus de prise en considération qui, par vote, constitue une appréciation négative à l'égard de la candidature.

54 dossiers ne remplissaient donc pas les conditions « officielles » ou plus exactement « coutumières » ? Quelques dossiers, il est vrai, parmi les candidatures collectives, ne comportaient pas de projet de recherche : il s'agit là de candidats mal informés (l'administration du CNRS fournit une fiche à remplir, mais ne précise pas qu'il faut y joindre un projet) ou mal conseillés (il a été parfois suggéré aux candidats appartenant à des collectifs de ne pas joindre de projets à leur dossier). Mais les autres ? Ils comportaient fiche et projet. Pourquoi les ajourner ? Voici la thèse de la majorité de la commission : il vaut mieux ajourner que ne pas prendre en considération, c'est éviter au candidat de recevoir une mauvaise note... Et voilà comment on sélectionne, animé des meilleurs sentiments du monde !

Quelques exemples pris sur le vif. « Ce candidat a déjà travaillé, il a un projet, un troisième cycle en cours, mais quelle est l'aptitude de ce candidat à la théorisation ? »... Ajourné ! « Voici un projet intéressant, excitant même, mais pas assez mûr... J'étais à sa thèse qui n'a eu que la mention bien... Je ne sais pas si c'est un candidat qui a le goût de la recherche »... Ajourné ! « L'orientation de ce candidat n'est-elle pas plus philosophique que sociologique ? »... Ajourné ! « La bibliographie est insuffisante, le projet est un peu vague »... Ajourné ! etc. Et donc, en quelques instants (5 minutes en moyenne) une candidature se voit reportée à l'année suivante, si le candidat ne se décourage pas.

L'ajournement représente donc la première étape de la sélection. La deuxième étape, la prise en considération, exige quelques raffinements supplémentaires. Il suffisait au rapporteur-commissaire de demander l'ajournement pour l'obtenir, tandis que la prise en considération donnant lieu à un vote, un dialogue se nouait parfois entre rapporteurs et membres de la commission. La qualité de ce dialogue et les résultats du scrutin dépendent en partie de l'argumentation du rapporteur.

Du commissaire-rapporteur et de la prise en considération

L'un des consensus de la commission veut que le rapporteur soit l'avocat de la défense. S'il ne s'y résout pas, il demande l'ajournement, s'il ne s'y résout qu'à moitié, il laisse percer quelques doutes sur la qualité du projet tout en donnant un compte rendu élogieux. La balle est bien vite ramassée au bond. Quelques critiques fusent... Et voilà comment l'on récolte des « non », des « abstention », peu de « oui ».

Un ou deux exemples parmi d'autres. « Cette candidate est bien formée, bien relationnée (sic), elle connaît bien le milieu, mais je ne trouve pas son projet génial »... 6 non, 2 abstentions, 12 oui ! « Bon candidat, qui travaille déjà depuis trois ans, bonne maturité, peut-être des hypothèses

un peu hâtives »... 2 non, 7 abstentions, 13 oui ! « Ce candidat m'a passionné, mais je n'ai pas très bien vu ses recettes (sic) »... 5 non, 3 abstentions, 11 oui !

Le rapporteur soutient-il son candidat sans réticence ? Alors, il ne faut pas lésiner. Un ton neutre et objectif passe pour tiédeur, l'éloquence s'impose. « dossier impressionnant », « chercheur confirmé », « thèse d'une lecture merveilleuse de clarté », « notoriété internationale », « candidat très important, on en reparlera », « un animal de terrain », candidat « qui a eu les fées à son berceau, un héritier au sens culturel du terme ». Le dialogue se noue, tout le monde en rajoute, on en appelle à la conscience collective de la commission. « Il serait indécent de ne pas résoudre ce problème (l'entrée du candidat), c'est un plaisir de rapporter ce dossier, c'est une tristesse de continuer à le faire... » « C'est un malheureux héritage de la commission précédente, son tour est venu » « Le CNRS s'honorerait de la présence de ce candidat » etc. Tous les élus, sans exception, il faut bien le dire, recourent, eux aussi, à ces procédés oratoires, tant l'on craint de nuire à la candidature que l'on rapporte si l'on fait simplement preuve d'une stricte objectivité.

Reste enfin le cas du rapporteur (un commissaire nommé) qui n'a pas pris connaissance des dossiers qui lui ont été confiés... ce cas s'est présenté à cette session.

De la thèse

Vous avez ou vous n'avez pas une thèse de 3ème cycle ? Aucune importance. Si vous êtes titulaire d'un 3ème cycle et que vous avez bénéficié des rhétoriques précédentes, votre thèse est admirable, si vous n'êtes pas l'auteur d'une thèse, votre génie n'en est pas amoindri le moins du monde, il s'exprime autrement. Par contre, si vous avez été déprécié, on vous reprochera de ne pas avoir de 3ème cycle, ou dans le cas contraire, on le passera sous silence.

La question des « hors-statuts ». La Direction du CNRS (Lisle) rappelle les critères définis par la circulaire du 30 novembre 1975 : il s'agit de chercheurs qui ont travaillé au moins 5 ans sur contrats relevant de l'enveloppe-recherche, dès cette année, il y aura des intégrations. Des discussions s'engagèrent sur la procédure à adopter. Classer tous les candidats sur une seule liste ou les répartir en deux listes, l'une réservée aux candidats « classiques », l'autre aux « hors-statuts » ? Pourra-t-on intégrer ces derniers à des grades divers ? Les candidats ont-ils une information suffisante sur leurs chances en tant que « hors-statuts » ou « normaux » ?

(...)

Accepter ces directives signifie deux choses :

1. La reconnaissance de ce que la section va appeler, jusqu'à l'écoeurement, le « profil scientifique », soit : le soutien d'un patron et donc la démonstration de capacités à pratiquer la rhétorique scientifique en usage (recevable dans la mouvance de ce patron ; selon les cas, mondaine, techniciste, marxiste, avant-gardiste, etc), en un mot, être défendable : connaître la musique.

2. A cette première sélection, la commission ajoute la

sienne propre. Classer, au nom de leur valeur scientifique, des candidats qui, selon la définition gouvernementale, sont reconnus intégrables, n'est-ce pas mettre immédiatement en doute leur droit à l'intégration ? Et ne pas les prendre en considération (au cas où les candidats n'auraient pas eu assez de voix en leur faveur) revient tout simplement à leur refuser ce droit.

Que serait un plan d'intégration recevable ?

Celui qui détruirait, par intégration progressive, le système des intérimaires de la recherche, soit qui reconnaîtrait un statut aux travailleurs de la recherche, effectivement dépendants du CNRS, mais dans des conditions précaires. Par conséquent, c'est cesser d'ignorer ces chercheurs qui, même s'ils travaillent depuis plusieurs années, ne peuvent démontrer, au sens où l'entend le gouvernement, une continuité de carrière. C'est refuser le recours «aux critères de qualité» : ce pouvoir reconnu à la commission de sonder les âmes et diagnostiquer un chercheur n'a pas lieu d'exister. Au lieu de sélectionner, qu'elle attribue un statut à tous ceux qui pratiquent des tâches de recherche au CNRS, qu'elle défende leurs droits et en contrôle l'application.

(...)

5. LES CANDIDATURES CLASSIQUES ET LA PROMOTION INTERNE

Les candidatures classiques ont été traitées selon les modes rhétoriques déjà décrits. Un critère toutefois s'est imposé pour presque tous les candidats classés en tête de liste : celui de l'ancienneté de dépôt des candidatures.

Il a été ouvertement proposé ; il était déjà à peu près accepté en 1975. Non qu'il soit inattaquable, il constitue une sélection non négligeable, car maintenir une candidature durant plusieurs années exige un ensemble de conditions particulières ; il pare en tout cas au système de recrutement par pur clientélisme.

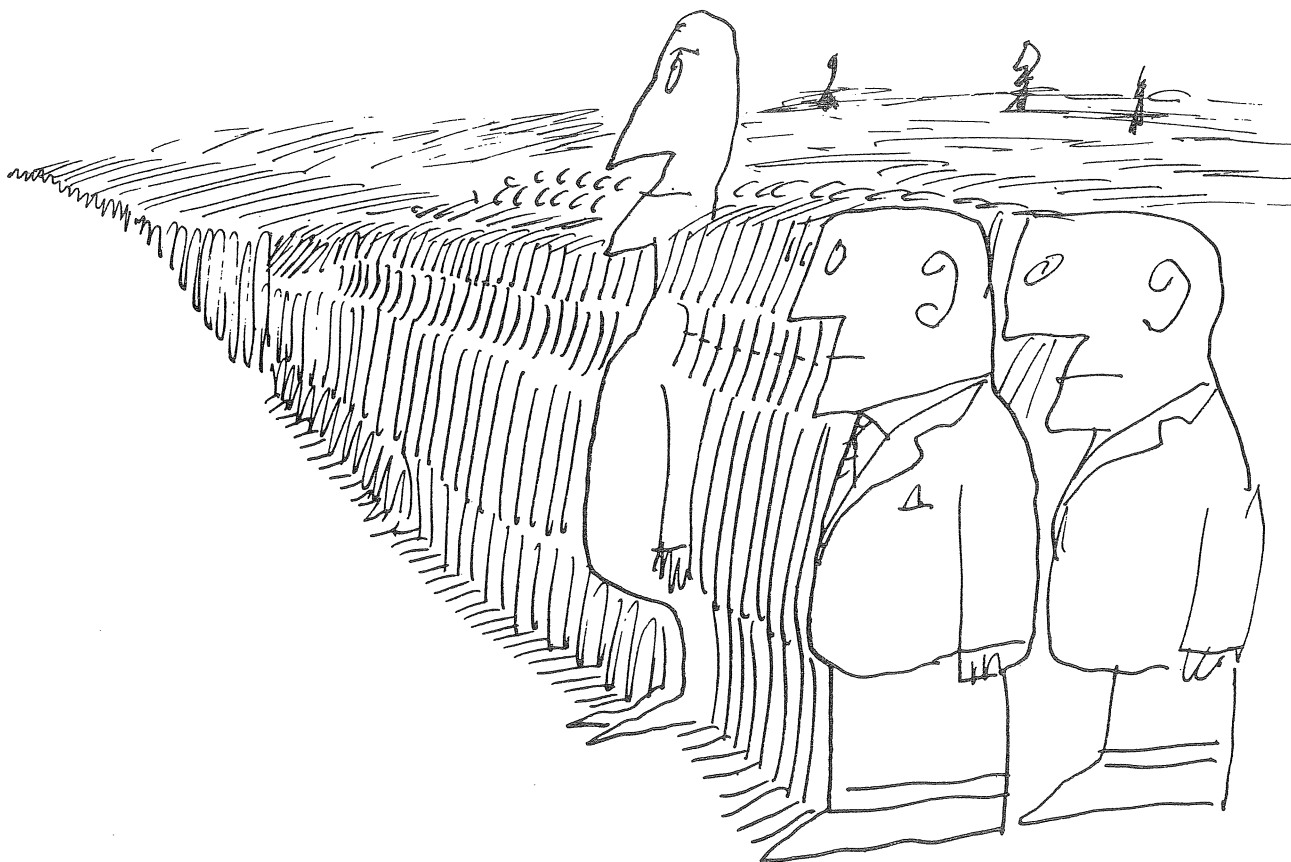
La promotion interne a donné lieu à d'autres discours. Les passages à la maîtrise sont défendus avec les mêmes effets oratoires mais les attaques se font moins virulentes, plus correctes. Il s'agit de collègues, tout se répète...

Quant aux nominations au rang de Directeur, elles se trouvent hors-rhétorique : les jeux sont déjà faits...

Les passages d'attaché à chargé constituèrent un épisode singulier. Il avait été dit qu'il n'y aurait pas de licenciements. Il n'y eut donc pratiquement que des éloges et des votes positifs. Durant un instant, la commission cessait de sélectionner, ne s'adonnait plus à la recherche des critères de qualité. Plus de juges, mais la reconnaissance de la sécurité de l'emploi. Ce moment qui aurait dû être heureux ne fut que monotone, l'intérêt scientifique s'est brusquement lassé et tû. Lisle (représentant de la Direction du CNRS) de faire remarquer qu'il n'était pas possible de voter sans que le rapporteur présente le dossier. Les rapporteurs rapportèrent donc, sans passion. Et l'on vota sereinement.

Cette commission comprenait trois blocs : des «patrons» (gestionnaires d'équipes), des «technocrates» (gestionnaires de contrats), des élus.

(...)



Dessin de Steinberg

L'élite scientifique

Par «élite scientifique», nous entendons l'ensemble des scientifiques au statut académique élevé : professeurs d'université, directeurs de laboratoire, patrons en tout genre, etc. Nous (les deux auteurs de ce texte) avons conscience qu'il est schématique, mécaniste, dogmatique : le pouvoir et les effets de pouvoir, par exemple, sont dans l'institution scientifique autrement diffusés ancrés, que ne laisse entendre le texte. Mais la plupart des textes de ce numéro sont à la première personne ; les auteurs se bornent généralement à constater leur malaise dans l'institution, et ce qu'ils disent nous donne une impression d'errance dans la mesure où aucun ne tente de systématiser ce qui a été dit par cette tendance au sein d'Impascience, tendance qu'on pourrait appeler «Psy». La direction de réflexion représentée par ce texte nous paraît nécessaire, mais est très peu prise en compte dans Impascience. Le problème essentiel est «l'articulation entre les différentes dimensions sociale et individuelle, politique et psychanalytique» (cf. Éditorial du n° 1).

L'ÉLITE SCIENTIFIQUE DANS LA SOCIÉTÉ

Peu de gens, dans l'institution scientifique, croient encore à une science «pure et désintéressée». Il est clair qu'un État au service exclusif de la bourgeoisie ne distribue ses subsides à la recherche que parce que la classe dominante y voit quelque intérêt. Cet intérêt est à la fois idéologique et matériel. Idéologique, parce que la pratique actuelle de la science et la façon dont elle est présentée servent l'idéologie bourgeoise. Matériel, parce que malgré le caractère dérisoire ou inutile de certaines recherches, la science reste efficace, et la bourgeoisie attend d'elle un renforcement de ses profits et de son pouvoir. Et dans l'âpre concurrence entre puissances impérialistes, les applications de la recherche jouent un rôle important : rôle à la fois économique (un exemple banal : les profits gigantesques des grands trusts dans le nucléaire) et militaire (ainsi les recherches actuelles sur les lasers, futurs «rayons de la mort»).

Pour contrôler et orienter l'institution scientifique au mieux de ses intérêts, la bourgeoisie dispose avant tout de l'État dont les technocrates répartissent les fonds, fixent les programmes, liquident certaines branches qui n'intéressent plus la bourgeoisie, etc. Elle dispose aussi de ses représentants patentés au sein de l'institution : l'élite scientifique, dont le rôle est de diriger la production et la monopolisation du savoir scientifique. Et ceci, en fonction des directives de l'État et des intérêts de la bourgeoisie en général. En fait, le processus est plus complexe (la bourgeoisie n'a pas de grand quartier général prenant la moindre décision dans l'institution ou choisissant chaque directeur de laboratoire) mais le résultat est le même.

Ce savoir scientifique n'est pas seulement un produit des chercheurs et techniciens du CNRS ou de l'université. Dans une certaine mesure, c'est un produit de la société tout entière : car ceux que l'institution scientifique em-

ploie ne peuvent vivre et travailler que dans la mesure où des millions de producteurs directs (ouvriers, paysans...) créent les produits (nourriture, habitations, matériel scientifique...) dont ils ont besoin ; et parce que la science bénéficie de l'expérience et des progrès technologiques de l'industrie et évolue en fonction de ses besoins. Mais ce savoir qui ne peut exister que grâce au travail de millions d'hommes est monopolisé par une minorité d'intellectuels (chercheurs, enseignants, etc) pour le compte de la classe dominante. Chacun d'eux peut avoir l'impression de connaître peu de choses tant leur spécialisation est grande, mais en tant que groupe social ils sont détenteurs d'un certain savoir scientifique. Ceux qui dirigent ce groupe sont au service de la classe dominante : issus de la bourgeoisie grande ou petite, formés par toute une carrière pétrie d'individualisme et d'élitisme, ne fréquentant que le monde bourgeois (certains sont fiers de leurs relations dans l'industrie), bénéficiant de privilèges matériels confortables (un professeur d'université gagne 10000 F par mois pour 3 heures de cours par semaine), les membres de l'élite scientifique sont pour la plupart simplement des bourgeois spécialisés dans la science. Ils ont intérêt à ce que la société reste comme elle est (qu'il serait triste de renoncer à faire progresser la science dans telle ou telle école d'été ou d'hiver qui vante les charmes de sa plage privée ou de ses pistes de ski !). Ils défendent le système en place, y compris lorsqu'ils font de la recherche ou donnent leurs cours.

On dit parfois que «la science» a remplacé la religion comme «opium du peuple». A la télévision, dans la presse, le savant, l'expert, justifient «objectivement» le système capitaliste (quoi de plus «scientifique» qu'un ordinateur «décidant» de l'emplacement d'une centrale nucléaire ou d'une vague de licenciements ?). Mais il n'y a pas que cela ; «la science», son enseignement, la façon dont elle se fait sont modelés par l'idéologie bourgeoise. Ceci se manifeste de diverses manières — ouvertement

ou insidieusement — dans le discours de l'élite scientifique. Ils ignorent ou ils masquent le fait que la science n'est pas au-dessus des classes, que la connaissance scientifique n'est pas indépendante de la nature interne de la société et des rapports de classes qui y existent. Ils ne nient pas toujours l'existence de «liens entre science et société», mais ils abordent rarement ce point, si ce n'est pour dire des banalités du type : «La science joue un grand rôle par ses applications» etc. Ils présentent la science comme se développant de façon autonome et interne, grâce à quelques génies, à l'écart des évolutions socio-économiques, des guerres, des révolutions. Ainsi la thermodynamique est présentée de façon abstraite et déductive dans la plupart des manuels, et le malheureux étudiant se demande ce qui a pu pousser des physiciens à s'intéresser à des problèmes aussi éloignés de la réalité concrète ; sa naissance ne serait due qu'à Joule et Carnot, alors que cette branche de la science est née aussi parce que le développement de la production, l'industrie naissante au début du 19e siècle, posaient à la bourgeoisie le problème concret du perfectionnement des machines à vapeur. Le fait que la science n'est pas hors de la société, ne se développe pas à l'écart des luttes qui s'y déroulent, est bien illustré par l'affaire Lyssenko : le pouvoir soviétique a imposé pour des raisons politiques et idéologiques une théorie scientifique fautive. Ils n'aiment pas reconnaître que d'une manière générale, les besoins de la société sont un moteur essentiel du progrès scientifique (ainsi, aux États-Unis, les besoins militaires de la 2e guerre mondiale ont donné une grande impulsion à la recherche). En présentant une science coupée de la société, leur savoir devient dogmatique et figé ; ils «oublient» que la science s'est souvent développée dans des luttes longues et complexes, et parlent de lois et de théorèmes comme s'ils étaient éternels, impossibles à remettre en cause. Ainsi, la Mécanique Quantique ne serait qu'un ensemble de règles formelles et immuables à appliquer dans un ordre défini ; alors qu'à sa naissance cette branche de la physique a donné lieu à d'innombrables conflits entre scientifiques qui débordèrent même le petit monde des savants pour entrer dans le domaine philosophique et politique (naturellement, il faut remarquer que même s'ils parlaient abondamment, dans leur enseignement, des «liens entre science et société», cela ne changerait pas grand-chose ! Une réforme de plus, qui n'empêcherait pas que la science soit coupée du peuple. Ce qui compte, c'est l'appropriation collective des connaissances scientifiques). Leur goût pour une science où sous prétexte de rationalité et d'objectivité on cache tout ce qui est vivant et humain, se rattache à l'idée que la théorie est supérieure à la pratique. A les écouter ou à les lire, on a l'impression que le monde physique ne s'interprète pas grâce à des concepts, des calculs, etc, mais découle de ces concepts ou de ces calculs : les propriétés de l'atome d'hydrogène seraient ce qu'elles sont seulement parce qu'une fonction mathématique vérifie telle équation. L'idée que la théorie est supérieure à la pratique imprègne tout l'enseignement scientifique (dans l'esprit des étudiants l'expérience a moins de prestige que la théorie) ; ce qui favorise les étudiants issus d'un milieu aisé et intellectuel, plus habitués aux spéculations abstraites que les fils d'ouvriers ou de paysans. Certains membres de l'élite scientifique participent à l'établissement des programmes scolaires, et leur culte du théorique aboutit à ce que des générations de lycéens sont dégoûtés «à tout jamais» des maths, de

la physique, etc, tant elles leur paraissent abstraites et coupées de toute réalité. Certes, la théorie est nécessaire, mais elle ne se développe pas indépendamment des résultats expérimentaux et des besoins de la société. Le discours de l'élite scientifique, surtout dans l'enseignement, masque le plus souvent ce fait et présente une théorie comme se développant de façon interne, en fonction des questions qu'elle se pose à elle-même, sans lien (ou presque) avec la «basse» réalité concrète. Ils rendent ainsi les choses mystérieuses, transforment ce qui est simple en compliqué.

Leur vision bourgeoise de la science est étroitement liée à la conviction profonde d'être supérieurs en tant qu'intellectuels. En présentant la science comme «hors de» la société, ils bénéficient de l'image de marque du savant objectif et désintéressé loin des basses contingences matérielles et cette image rejaillit sur la bourgeoisie dont ils font partie. Ils présentent leur savoir de façon dogmatique, immuable, parce qu'ils n'imaginent pas qu'on puisse remettre en cause ce savoir et du même coup les remettre en cause, eux et leurs privilèges ; et comme tous les intellectuels ils mettent en avant le savoir théorique parce qu'ils en sont les seuls détenteurs.



LE SCIENTISME ET L'INDIVIDUALISME DE L'ÉLITE

Leur discours est le plus souvent teinté de scientisme («seule notre connaissance obtenue par des méthodes scientifiques, pensent-ils, est vraie et réelle» ; mythe de l'expert, etc), mais ils ne sont que des petits détaillants de cette drogue (qu'ils répandent dans leurs cours, conférences, séminaires, articles, ouvrages, interviews, etc), la grosse vente étant assurée par les mass-media. Naturellement, il ne faut pas s'étonner qu'ils soient eux-mêmes des intoxiqués. Ayant suivi en général la filière par laquelle la bourgeoisie française sélectionne ses «hommes de science», la plupart d'entre eux ont fini par être persuadés de leur supériorité foncière, à force de l'entendre crier à leurs oreilles ; et sont des élitistes forcés, se croyant éternels, comme se croit éternelle la classe bourgeoise qui les a produits. Souvent, ils croient au mythe du génie : c'est une manifestation évidente de l'individualisme bourgeois. Dans leurs rêves, ils reçoivent le

prix Nobel, sont «professeur au Collège de France», gagnent l'estime et l'admiration de leurs collègues. Ils ont avant tout besoin d'être reconnus.

L'ÉLITE SCIENTIFIQUE ET LA POLITIQUE

Parfois, ils éprouvent le besoin de «justifier» leur position matérielle privilégiée au sein de l'institution, ce qui en général est dérisoire : c'est dans le petit sac du scientisme qu'ils puisent leurs «arguments», le plus souvent : tel ce physicien occupant un poste administratif élevé à l'École Normale Supérieure, reconnaissant que «le chercheur est, certes, favorisé» et tenant, devant les étudiants et dans les commissions où il siège, un discours sur «la morale et la science» digne d'un Poincaré.

Certains n'hésitent pas à dire qu'ils sont au-dessus de tout conflit «non scientifique» : tel ce mathématicien salonier, professeur au Collège de France, qui déclarera à un hebdomadaire : «La politique me paraît un peu futile»

Beaucoup invoquent le «désir de connaître» ; l'activité de recherche scientifique peut être source d'un plaisir esthétique intense, mais il nous semble que ce «désir de connaître» n'est souvent qu'un alibi visant à justifier une position sociale élevée (cf. texte suivant).

L'immense majorité de ces messieurs est réactionnaire par nature, y compris la plupart de ceux qui prétendent ne pas l'être. Mais aujourd'hui, les nouveaux mandarins de gôche tendent à remplacer les vieux mandarins trop ouvertement réactionnaires. La seule différence est dans le style, mais ces nouveaux mandarins défendent en définitive les mêmes intérêts, diffusent la même idéologie (sous une forme plus «moderne») que les fossiles qu'ils remplacent. Dans leurs rapports avec les subordonnés ou les étudiants, ils sont plus «ouverts», plus «jeunes» ; mais ils organisent des examens sélectifs, jouent le jeu de la compétition entre laboratoires, exactement comme leurs anciens maîtres, les vieux mandarins, dont ils se prétendent différents. Sur le plan idéologique, ils propagent le scientisme : la science serait profitable à l'humanité indépendamment de la société dans laquelle elle est produite. Ils défendent la recherche et l'université pour elles-mêmes, sans poser la question de savoir au service de quelle classe elles fonctionnent.

Paraissant s'opposer à eux, d'autres ne veulent plus entendre parler de «science», persuadés qu'elle est responsable de tous les maux ; et eux non plus ne voient pas la nature de classe de la science. Ils ne voient pas que dans une société autre, «la science» serait autre, et ils tombent dans l'irrationalisme.

Quelques très rares scientifiques au statut académique élevé, grassement payés par l'institution, sauront peut-être se rallier au prolétariat — il y a dans l'intelligentsia quelques éléments véritablement révolutionnaires. A côté de ceux-ci existent au sein de l'élite scientifique quelques contestataires effectuant des critiques ponctuelles.

Chez ces individus, la mauvaise conscience est exacerbée, de se voir rétribués grassement par un État qu'ils sont persuadés d'exécuter, alors qu'ils ne sont que des alliés de la bourgeoisie. Ils dissertent sans fin sur leur aliénation, sans acte véritable d'opposition, parce qu'on leur a fait une aliénation confortable. Tel ce mathématicien bien connu pour ses déclarations dans le journal *Le Monde* contre la prostitution des scientifiques avec l'armée, disant : «J'ai choisi de faire des mathématiques pures, aussi éloignées que possible de toute application ; bien sûr, celles-ci ne sont pas totalement exclues, je n'y peux rien», et retournant, la conscience apaisée, à ses fonctions modulaires. Tel aussi ce physicien accordant des subsides aux étudiants grévistes, essayant désespérément de s'encanailler, mais tenant à poser un examen difficile pour «revaloriser les diplômés» ; et il souhaite «rentabiliser» son université pourrissante, essayant par là-même de préserver sa misérable petite position confortable ; reproduisant le pouvoir là où le système lui-même y met fin : car le pouvoir a cessé de croire à certaines universités, il les transformera «au plus» (i.e., s'il ne les laisse pas tout simplement à l'abandon) en sous-universités disposant de faibles moyens, chargées de former des futurs cadres moyens.



Le problème du changement radical de la forme et du contenu de la science ne se posera concrètement qu'après la révolution. L'appropriation par le peuple des connaissances scientifiques ira de pair avec la disparition de l'élite.

LA MANCHE A L'ENVERS !

A FLAMANVILLE (MANCHE), le projet d'implantation d'une centrale nucléaire de 5200 Megawatts, dans les falaises, commence à prendre forme. (A titre indicatif, le réacteur de Fessenheim est de 900 Megawatts.

En 1975, un referendum a fait apparaître que 60 % de la population de la commune était pour le projet de construction de la centrale. Une des explications possibles tient au fait qu'une partie de la population de Flamanville est constituée d'anciens mineurs — la mine de fer a fermé en 1962 — vivant à l'écart du village dans un coron et à qui on fait miroiter des promesses d'emploi (7 emplois ont été fournis à la veille des municipales). La position des syndicats ouvriers (pour ou contre le nucléaire) demeure localement ambiguë.

Depuis, bien que les résultats des dernières élections municipales à Flamanville même confirment ceux du referendum, la lutte contre le nucléaire s'est intensifiée dans le cotentin où l'on peut au contraire, estimer à 60 % la proportion des anti-nucléaires. On peut signaler en particulier que le conseil municipal d'une commune voisine (TRÉAUVILLE) a refusé, en signe de protestation, de voter son budget en 1977.

Dans le département, la mobilisation s'amplifie et est principalement le fait des paysans et des pêcheurs. 3 organisations agrociles ont pris très clairement position contre la centrale : ce sont la fédération française de l'agriculture - FFA (traditionnellement de droite), les paysans travailleurs et le CDJA, ainsi que la section cantonale de la FDSEA en désaccord avec la section départementale des agriculteurs.

Du côté des pêcheurs, une manifestation a eu lieu le 11 mars à Flamanville, regroupant les marins-pêcheurs de la côte ouest du Cotentin.

Les paysans sont surtout sensibles au projet d'installation de couloirs de ligne à haute-tension, dont le tracé est tenu secret. Chaque pylone aura au sol une superficie de 400 m², la largeur du couloir sera de 250 mètres. Les pêcheurs sont inquiétés par l'augmentation (15°) de la température des eaux à la sortie, et par la contamination radioactive des espèces animales dont on sait déjà, après les installations de la Hague (qui est la seule usine au monde de retraitement des déchets - située à 20 km de Flamanville) qu'elle a augmenté de façon considérable : les crabes, par exemple, ont une activité naturelle de 2 picocuries/gramme frais ; à la Hague, en 1975, leur radioactivité artificielle était de 25 picocuries/gramme frais — source : documents fournis par le COGEMA aux mairies du canton de Beaumont —.

Le site de la centrale a été occupé pendant 4 semaines. Les gardes mobiles sont intervenus le 8 mars à 7 h 30 du matin, heure à laquelle la traite des vaches oblige les paysans à quitter les lieux. Le site dût être évacué. En riposte, une manifestation prévue à Flamanville le 9 mars, ne put s'y dérouler en raison de l'importance des forces de l'ordre (400 CRS). Elle a eu lieu inopinément à Cherbourg où elle a rassemblé 2000 personnes. Depuis, et avant même la déclaration d'utilité publique, les travaux préliminaires de dérochement ont commencé sous la protection des gardes mobiles. Il s'agit en principe de terrains communaux, à propos desquels une promesse de vente à EDF a été signée. Il se trouve que l'un des prés situés en haut de la falaise et appartenant à un agriculteur antinucléaire a déjà été entamé — affaire à suivre au tribunal le 5 avril —. Certains agriculteurs menacés ont constitué un groupement foncier agricole (G.F.A.) afin de compliquer les démarches administratives d'expulsion, et le week-end de Pâques, un rassemblement des anti-nucléaires de tout l'ouest de la France est prévu à Flamanville, à l'appel du CRILAN, du comité départemental des agriculteurs et de l'union locale CFDT.

Pour tous contacts : CRILAN - FLAMANVILLE - 50340 LES PIEUX.

abonnez-vous...

Bulletin à renvoyer à IMPASCIENCE, 1, rue des Fossés St. Jacques - 75005 PARIS

NOM :

Prénom :

Profession :

Adresse :

désire souscrire un abonnement à IMPASCIENCE à partir du numéro au prix de 40 F (France) et 50 F (étranger)

Abonnement de soutien au prix de 60 F (ou plus...)

Ci-joint règlement par chèque postal
ou bancaire à l'ordre de IMPASCIENCE

C.C.P.
Signature :

C.B.



lettre ouverte à ma grand-mère

Ce texte a été écrit par un attaché de recherche au CNRS licencié récemment et qui demande sa réintégration. C'est donc un texte de lutte. C'est la première raison de sa publication. Du côté du collectif, les aspects scientifiques de ce papier ont posé des questions. Mais comment se défendre sans employer les armes de l'adversaire, surtout lorsqu'on est isolé... C'est donc un texte témoin d'un rapport réel au sein de l'institution. En ce sens, il est à rapprocher des textes qui dénoncent les rapports hiérarchiques et la dépendance des chercheurs vis-à-vis de leurs patrons et de l'institution scientifique.

Chère Grand'mère,

De janvier 1969 à décembre 1975, j'ai été attaché de recherches au CNRS dans un laboratoire d'éthologie. L'éthologie, grand'mère, c'est le comportement. A cette dernière date, mon contrat n'a pas été renouvelé : cela veut dire que je suis maintenant demandeur d'emploi, comme les gens qui sont licenciés, mais sans leurs avantages.

Cette situation m'a conduit aux réflexions suivantes.

Je ne vois pas pourquoi le principe de dialogue qui est l'essence de la recherche scientifique, et toute tentative de travail efficace seraient entravés, bafoués ou étouffés par des contradictions et carences administratives. Je ne vois pas non plus pourquoi des critiques d'ordre scientifique seraient entérinées sans discussion par des structures administratives. Certes le problème est plus large. D'une part le monde de la recherche et de l'enseignement agonisent sous le garrot financier. D'autre part ces conditions provoquent une bousculade obscène pour acquérir crédits, publications, thèses, bref, tous les attributs qui permettent d'accéder à l'«establishment» scientifique. Autrement dit, ce monde est trahi de l'intérieur, livré à la lutte intestine, au doute et à l'indécision. Devant l'impossibilité de faire un front commun (le programme commun, grand'mère, c'est autre chose) en fonction des responsabilités sociales et besoins propres à la recherche et à l'enseignement, la survie d'un chercheur seul est déjà compromise. Dans un laboratoire qui depuis toujours a été en proie à des problèmes financiers d'un ordre de

grandeur se situant à plus de deux écarts-types de la moyenne, exacerbant ainsi les autres problèmes, il ne reste plus qu'à décider s'il s'agit d'un suicide ou d'un assassinat scientifique. Pourtant, grand'mère, ce n'est pas tout. Car travailler avec des espèces qui ont la fâcheuse particularité d'être du «gibier» présente des obstacles aussi particuliers que la vocation des dites espèces : c'est de se voir interdire, quand cela aurait été nécessaire, la collaboration des organismes qui se sont réservé la recherche «appliquée» ; c'est également de se voir refuser le soutien des organismes soit-disant spécialisés dans la recherche «pure» tels que le CNRS (par définition non-rentable, projets de recherche militaire, de prestige, etc). Mais grand'mère, ce n'est pas tout. Par goût et par conviction, j'ai entrepris de travailler dans un domaine hybride, à la dérive quelque part entre l'éthologie, l'écologie et la génétique. A vrai dire, c'est un examen consciencieux des tendances pendant la dernière quinzaine d'années qui m'avait persuadé de travailler ainsi. A l'époque, ce domaine n'était pourtant pas d'appellation contrôlée. On ne pouvait pas le situer par un seul mot et donc le classer tout de suite. C'est comme tes actions en bourse, Grand'mère, il vaut mieux qu'elles soient cotées, même si elles sont en baisse, que pas cotées du tout. Une recherche qui n'a pas de cote c'est comme pour une action, personne n'en veut. A cet égard, on vient en fait de trouver le nom d'appellation, c'est la Sociobiologie, et de régulariser ainsi la situation, mais cela n'a pas régularisé la mienne !!! C'est pour cela que je t'écris, pour savoir à qui je pourrais adresser le texte ci-joint.

Ton affectueux petit-fils.

A l'intention de ceux qui se sentiraient concernés.

Ne pas fournir les conditions nécessaires pour l'exercice professionnel normal de l'employé constitue une carence grave de la part de l'employeur. Censurer ensuite ce même employé pour cause de «non-productivité» selon des critères eux-mêmes aléatoires et discutables, relève soit de l'absurde soit d'un refus et abandon du principe de responsabilité réciproque implicite dans tout contrat. Si, en dépit des carences administratives, un travail a été

néanmoins effectué par un effort personnel de la part de l'employé, dépassant largement ce qui était convenu dans le contrat, cette censure devient alors parfaitement inadmissible. Certes, les «contrats» que passe le CNRS avec ses chercheurs font plutôt penser à l'embauche au coin de la rue en temps de récession d'une main-d'oeuvre occasionnelle. D'un arbitraire peu commun, l'administration du CNRS considère que la seule raison qui justifie

un non-renouvellement de contrat est.... le non-renouvellement ! Cette logique est effectivement incontestable, et, par ailleurs, sans appel. Mais aucun employeur éventuel n'acceptera non plus sans questions cette explication de la part d'un demandeur d'emploi qui vient de voir son contrat terminé. Par ailleurs le CNRS, soucieux d'assurer une recherche d'état, originale et efficace, responsable envers la société, ne termine pas ses contrats sans raison, pas plus qu'il n'en signe, du moins peut-on l'espérer. Quand, de surcroît, comme cela a été mon cas, des raisons ont été formulées par écrit, et sont indiscutablement à l'origine de la censure, il convient qu'elles soient valables. Dans le cas présent, les critiques formulées sont d'une part d'ordre administratif, d'autre part d'ordre scientifique. Elles paraissent contradictoires voire même erronées. Elles ont été contestées par lettre recommandée sans qu'aucune réponse n'ait été donnée.



1. Sur le plan administratif, on me reproche essentiellement un manque de publications. Tout le monde sait que le nombre de publications, à lui seul, ne reflète en rien la valeur du chercheur, de son travail de recherche et de réflexion. Divers aspects de cette question ont été traités ailleurs (*Animal Behaviour*, 1967 ; *(Auto)critique de la science*, 1975 ; *Nature*, 257, octobre 2, 1975 ; *Nature* 262, août 26, 1976 ; *New Scientist*, September 2, 1976 ; *La Recherche*, septembre 1976), et la situation actuelle est alarmante. Mais si la «production» de publications est attendue par le CNRS, elle l'est autant, sinon plus, par le chercheur consciencieux, désireux de soumettre à l'examen de ses confrères ses résultats, et qui donc ne demande pas mieux à ce qu'ils paraissent. Mais encore faudrait-il lui en donner les moyens ! Quand ce sont des carences administratives qui empêchent cette production, qui est le parti lésé, le CNRS ou le chercheur ?

2. Sur le plan scientifique, on me reproche d'employer une méthodologie trop simple et de manquer d'un souci de quantification. Ceci relève soit de l'amnésie, soit de l'impudence. Des demandes avaient été formulées auprès du CNRS dès 1970 pour les moyens d'exploiter un système informatique d'enregistrement et d'analyse des données, dont les plans avaient été obtenus des USA sur ma seule initiative. Aucune suite n'a été donnée à ces demandes. Ensuite, en dépit du fait que les orientations de ma recherche aient été maintes fois soulignées, celles-ci n'ont manifestement pas été comprises. Mais en les ignorant, on me reproche de ne pas avoir exécuté un travail dont il n'avait jamais été question, et pour lequel je n'avais jamais été engagé. Pour mettre le comble à ces critiques, on me reproche de ne pas avoir fait un stage dont il n'avait jamais non plus été question, et qui en tout cas était irréalisable, pour des raisons qui frisent le ridicule. Plus grave encore, des événements récents ont clairement démontré que les orientations déclarées de mon travail étaient valables. Ces événements sont d'autant plus significatifs en ce qu'ils exigent une réévaluation du mode d'action de la sélection naturelle, et donc les principes fondamentaux de la biologie. Ils étaient prévisibles, et ont été prévus par moi, entre autres, sans pour autant qu'une réaction favorable n'ait été élicitée à aucun moment. La responsabilité pour les critiques émises, leur maintien ou leur remise en cause n'est en aucune façon limitée au seul cadre administratif dans lequel elles ont pris naissance. En tant que critiques d'ordre scientifique, elles sont à soutenir à tout moment par des arguments scientifiques sérieux. Si elles sont erronées, elles sont à reprendre, ainsi que les décisions qui en découlent. En conséquence, je ne reconnais nullement le bien-fondé des critiques et la décision de non-renouvellement de mon contrat qui s'en suit. J'attends qu'un dialogue scientifique soit ouvert, et qu'entre temps soient mis à ma disposition les moyens pour réaliser convenablement la continuation de mon travail de réflexion, de recherche et de rédaction.



à propos de la saintificité : physique, mythes et maths

Récemment, dans *La Recherche*, a paru un article de Alfvén (*) consacré au problème de savoir si les théories cosmologiques et spécialement celles relatives au «Big Bang» (**) relevaient de la Science (avec un grand S) ou du mythe (avec un petit m). L'auteur, qui penchait manifestement pour la seconde alternative, présentait un argument que, je pense, on peut ainsi résumer :

Non seulement les théories du Big Bang ont une fâcheuse tendance à donner des résultats qui ne sont pas en accord avec les quelques données expérimentales que l'on peut avoir dans ce domaine, mais encore l'auteur soupçonne fortement toutes ces théories de n'être qu'une réédition habilement camouflée de la Genèse biblique, vous savez, Au commencement... Dieu créa le monde, etc. Il étaye habilement son argumentation d'une comparaison de la situation présente avec celle de l'astronomie d'avant Copernic, telle qu'elle dérivait des conjectures de Ptolémée. A cette époque, le mouvement des astres était supposé être gouverné par les Dieux, qui en tant que Dieux ne pouvaient concevoir, bien sûr, que des cercles parfaits. En conséquence de quoi les théoriciens (théo-riciens ?) de l'époque décrivaient ce mouvement en composant les uns aux autres un certain nombre de ces cercles. Malheureusement pour eux, les observations de l'époque de Copernic se faisaient de plus en plus précises, ce qui entraîna rapidement une importante inflation de cercles dans les grimoires astronomiques (***). Et Alfvén de prétendre que, pour ce qui est de la situation présente, les choses ne sont pas plus claires qu' alors. Dont acte, je ne suis pas cosmologiste. Notons que la théorie ptoléméenne succomba sous les coups de la révolution copernicienne, et pas pour rien dite révolution, qui amena, en fin de compte, à remplacer la théorie des cercles parfaits par la loi d'attraction universelle, telle qu'elle fut formulée par Newton et Kepler. C'est-à-dire que la théorie de Ptolémée fondée sur la dominance de la structure mathématique cercle fut destituée par la formulation newtonienne de la gravitation, basée elle sur la notion de force à distance mathématiquement définie dans R^3 et que l'on m'assure être parfaitement scientifique, ce que je crois volontiers d'ailleurs. Néanmoins c'est à ce point que je me séparerai de l'argumentation d'Alfvén car s'il se pose avec juste raison le pro-

blème de sa mythicité de la cosmologie, il n'est pas question pour lui d'interroger la science elle-même, qu'il sépare du mythe par un fort argument d'autorité, référant pour cela à Newton soi-même.

Un vecteur restera toujours un vecteur

Il est néanmoins peut-être intéressant, pour y voir un peu plus clair quand on veut essayer de discerner entre une théorie physique à caractère mythique et une autre à caractère scientifique, de se faire une idée plus nette de ce que c'est qu'un concept physique. Dans ce dernier, on trouve indéniablement une référence à l'expérience, à une donnée d'observation ; mais il y a aussi, et c'est important, toujours une référence à une structure mathématique sans laquelle le concept ne peut exister ; et la loi physique n'est jamais qu'une égalité mathématique. Rappelez-vous $V = R.I$, dont les composantes n'existent en tant que concept que dans la mesure où l'opération multiplication les soutient. C'est ce que l'on dit quand on indique que les mathématiques sont constitutives de la physique, mais c'est peut-être un bien grand mot pour la simple observation que, par exemple, le concept de poids ne se soutient que de la possibilité d'écrire une égalité, un signe égal, entre deux nombres réels. Ces deux caractéristiques du concept physique sont liées directement par un processus imaginaire, en effet, et ce n'est pas la moindre des choses que l'on apprend aux potaches sur les bancs de l'école, pour leur faire saisir clairement un concept physique, on les fait passer par la notion d'expérience par la pensée, dont d'ailleurs il est habituel de minimiser l'importance, ben voyons ! C'est-à-dire qu'on leur demande d'imaginer une expérience dans un monde où tout est parfait, dans un monde où un point est un point, pas une patatoïde, un monde en un mot mathématique, parfait et rassurant, un monde sans surprise. A ce prix-là, on sait de quoi on parle, on est tranquille, un vecteur restera toujours un vecteur, un espace de Hilbert, on sait ce que c'est et on peut partir tranquille enseigner la Science Exacte par excellence — généralement en étalant sur le tableau des maths, et rien que des maths. Certains sont plus habiles et font des efforts méritoires pour que ça ne se voie pas, il reste que ce que l'on enseigne ce sont des mathématiques.

(*) N° 69, juillet-août 1976.

(**) *Vous ne savez pas ce que c'est ? Nous non plus mais ça ne fait rien, continuez... N.D.L.R.*

(***) Je parle bien des cercles de Ptolémée, pas des particules élémentaires !

En d'autres termes, le concept physique est un noeud de trois éléments, l'expérience, l'imagination et la structure mathématique associée. Mais c'est aussi un noeud contradictoire, ce dont je vais essayer de vous convaincre

maintenant. A mon sens, la première des contradictions de la chose est que l'expérience dément toujours la théorie, au moins au bout d'un certain temps, du fait tout simplement que le réel n'a rien à voir avec les mathématiques, si ce n'est peut-être que la construction des mathématiques fait partie du réel, ce qui ne veut pas dire que la théorie, elle, n'ait rien à voir avec le réel, bien sûr, mais le réel, lui, il s'en fout bien, si je peux m'exprimer ainsi. Réfléchissez au nombre de fois où dans l'histoire des sciences l'expérience nous a contraints à modifier, à abandonner quelquefois, une théorie que l'on croyait solide et sûre ; ça n'arrête pas. Remarquez que l'abandon complet d'une théorie peut prendre du temps, quelquefois plusieurs siècles, mais au bout du compte, on s'est aperçu que les cercles de Ptolémée, on pouvait faire mieux qu'en ajouter toujours plus, afin de faire coller l'expérience à la théorie. Ça me fait d'ailleurs penser au nombre croissant de Quarks que l'on est en train d'empiler dans la théorie du même nom afin de rendre compte des résultats expérimentaux récents dans le domaine des particules élémentaires. Cela m'amène sur ce que je pense être la deuxième contradiction de la structure, c'est-à-dire que la théorie cherche toujours à masquer les failles que le réel y introduit, quitte, quand elles sont trop grosses, à envisager de se transformer complètement. Cela peut paraître curieux, surtout à ceux qui pratiquent la théorie, que l'on puisse écrire, comme ça, que la théorie cherche à cacher le réel et ses abîmes ; néanmoins, c'est à s'interroger sur la pratique du physicien que l'on peut le plus facilement s'apercevoir de ce que je viens d'affirmer ; je pense d'abord au théoricien, bien sûr, bien qu'il n'y ait pas une grande différence sur ce point entre les pratiques théorique et expérimentale, aussi curieux que ça puisse paraître — cette dernière étant généralement fort soumise aux pressions des théoriciens.

La théorie a horreur du vide

La pratique du théoricien, donc, quelle est-elle, par rapport au réel ? Eh bien, elle consiste à essayer, avec une obstination fantastique, de le mettre en équation. C'est pas vrai, ça ? Il faut qu'il mette le réel en équation, sinon il ne se sent pas bien, le théoricien. C'est-à-dire qu'il en traque les failles jusqu'à ce qu'il pense les avoir assimilées dans ces réseaux de signes écrits, d'égalités, de lettres et de chiffres que sont les mathématiques. Ça me fait penser à l'enfant que Freud observait et qui scandait les disparitions et les réapparitions de son jouet d'un DA-FORT, tentant ainsi désespérément d'apprivoiser les départs et les retours de sa mère, ainsi symbolisés, se fascinant lui-même jusqu'à ce qu'il ait pu recréer et dominer ce manque insupportable. C'est ça la contradiction qui fait avancer (?) la physique, c'est la peur du vide, c'est même pour cela qu'on a inventé la nature, c'est pour qu'elle puisse avoir horreur du vide ; piètre camouflage de ce que chaque jour le physicien pratique : la fascination par les signes mathématiques qui lui permettent de se sentir Dieu un instant, si j'ose, Dieu, Dieu et con à la fois. Et le plus curieux là-dedans, c'est que ça marche, cette démarche, c'est-à-dire qu'à partir de toutes ces mises en équations, de toutes ces envolées de l'imagination, on ait pu récupérer quelque chose de l'ordre du réel, l'électricité... la bombe atomique aussi...

Ceci pour dire qu'à comparer mythe et science, Alfvén s'est peut-être mis le doigt dans l'oeil, si je peux me permettre, car si on y regarde un peu de près, c'est plutôt comparer religion et science qui serait intéressant. Ceci dit, il a, à mon avis, un peu raison, Alfvén, de prétendre qu'il y a des branches de la physique qui se rapprochent plus du mythe que les autres, dans le sens suivant : si une branche de la physique « travaille » sur des concepts très déséquilibrés quant au rapport qu'il peut y avoir entre le nombre d'expériences possibles et la taille de la structure mathématique mise en jeu, alors le côté mythique risque de se voir de trop et de devenir un peu trop scandaleux, voire même indécent. Et il se pourrait bien que ce soit le cas d'un certain nombre de branches dont la cosmologie fait partie. En effet cette science a ceci de particulier qu'elle traite essentiellement d'objets qui sont très loin et dans le temps (?) et dans l'espace (?). Donc, dans le noeud dont j'ai parlé plus haut, le rapport entre la quantité de données expérimentales et l'arsenal mathématique déployé est sérieusement réduit, donnant à voir beaucoup plus le second aspect que le premier, et apparaissant dès lors comme un peu scandaleux. Au moins à Alfvén.

Néanmoins, mon avis profond est qu'il n'y a pas de différence qualitative entre cette branche de la physique et les autres, seulement que le côté mythique, mythématique si j'ose dire, s'y voit plus. Un enfant, l'autre jour, me disait : « Au moyen-âge, les gens croyaient que le monde était plat, et que, après lui, il y avait un grand trou, peuplé d'animaux fantastiques ; maintenant que l'on sait (?) que la terre est ronde, on peuple l'espace avec des soucoupes volantes et des extraterrestres ». Et c'est vrai que c'est bien dans ce domaine-là, la cosmologie, que la science montre le plus son côté mythique, non qu'elle théorise les extraterrestres, mais plutôt qu'elle cherche, elle aussi, à apprivoiser les bords du monde, à géométriser ce monde, à le géo/maîtriser. Une autre remarque, et pas des moindres, que l'on peut faire à propos du fonctionnement de la science, c'est qu'elle est basée sur le culte des ancêtres, c'est-à-dire qu'elle travaille avec un ensemble de textes sacrés à l'intérieur desquels le physicien fait souvent figure de glossateur. Il n'est qu'à observer un article dans la *Physical Review* pour s'en convaincre, au nombre des références qui s'y trouvent : Machin a dit, d'après la théorie de Truc... Ça ressemble tout à fait à ce que faisaient les moines moyenâgeux dans leur cellule : Saint Jérôme a dit que... Saint Paul assure que... à partir de ça, ils faisaient avancer un peu plus la conception chrétienne du monde. Et c'est peut-être pas pour rien que Galilée a eu des ennuis avec les moines, rendez vous compte : concurrence déloyale etc.

Peut-être que je vais un peu trop loin, il ne faut pas exagérer, le développement des forces productives, et toutes ces sortes de choses, le progrès, ce n'est pas négligeable quand même ! Probablement, mais néanmoins il est intéressant de noter qu'il existe un grand nombre d'autres ressemblances entre les scholastiques, ou plutôt le clergé du moyen-âge, et les scientifiques modernes. Par exemple, j'ai l'impression très nette que, à l'heure actuelle, les mathématiques jouent dans la société un rôle parallèle à celui qui fut celui de la Bible au moyen-âge. On peut noter en effet que tout l'enseignement que l'on donne présentement aux enfants de nos écoles est dominé, de quelque manière qu'on le regarde, par les

mathématiques, et que, loin de montrer qu'elles sont farcies des contradictions qui sont le lot d'ailleurs de tout texte un tant soit peu Saint (saintifique peut-être), elles sont enseignées de la manière la plus **dogmatique** qui soit, dévidant aux enfants un chapelet de lois, d'interdits, de sens uniques, et rappelant à beaucoup plus d'un titre les litanies sur le dogme de la St Machin que devaient supporter les enfants de l'an mil (*). Une différence pourtant, que je me dois de noter, c'est le niveau du signe et de l'écriture ; en effet, à cette époque, l'écriture est rare et chère, alors que maintenant... sur ce point, faut être honnête, je ne sais trop quoi dire, mais j'ai l'impression (c'est le cas de le dire) quelquefois que si Gutenberg n'avait pas existé, la Science aurait plus de mal à remplacer le Christ.

Quand deux corps se rencontrent...

Voyez-vous pourquoi je pense qu'Alfvén n'a pas vraiment compris le problème, c'est qu'il a privilégié la cosmologie par rapport aux autres branches de la physique, il aurait dû aller plus loin, ça lui aurait probablement évité nombre des critiques techniques qu'il a reçues dans le numéro suivant de *La Recherche*. Parce que j'ai l'impression qu'on peut continuer comme ça très loin, par exemple au niveau de l'inconscient, du discours inconscient que véhicule toute religion digne de ce nom, tel qu'il a été pointé par Freud. Eh bien, j'ai fortement l'impression que tel est bien le cas pour la physique. Prenons un exemple.

Il y a quelque temps, en physique des particules, un grand nombre de cerveaux s'étaient mobilisés sur le problème dit « à deux corps » (sic) (ce que je vais raconter sur ce sujet est parfaitement conforme à ce que lesdits cerveaux ont pondu sur le sujet – c'est comme ça que ça marche – que ce soit en anglais ou en français). Donc, on avait supputé que les interactions à deux corps pouvaient être dominées par l'existence d'une singularité isolée (un trou dans le plan complexe), mais on s'est aperçu bien vite qu'alors, on risquait de violer l'une des propriétés les plus fondamentales de la Matrice S... Vous savez... cette mystérieuse boîte noire que l'on représente souvent comme ça :



Pour éviter ce viol, on dut ajouter dans la théorie toute une série de filles qui, conspirant avec leur mère, s'arrangeaient pour tuer les singularités non permises, voire interdites, dans la Matrice. Ultérieurement, un certain nombre de modèles basés sur ce principe présentèrent le grave inconvénient de fournir, en même temps que les filles en question, un certain nombre d'ancêtres menaçant de violer par ailleurs une autre des propriétés fondamentales de la fameuse Matrice ; il fallut les tuer... A l'heure actuelle les choses se sont grandement améliorées : en

(*) Mathématiques modernes ne seraient-elles pas synonymes de mathématiques dogmatiques ?

effet, on permet que la singularité principale soit en posture de violer la propriété fondamentale en question, car celle-ci est protégée par toute une série de coupures qui viennent fort à propos pour que tout rentre dans l'ordre... La physique des particules fourmille d'exemples de ce genre : viols, meurtres, castrations, tout y est... aussi clairement que dans la Bible ou le Second Testament.

Je terminerai ce rapide tour d'horizon de ce que je subodore être la position de la physique et de toutes les sciences mathématisées en notre temps de démocratie bureaucratique, par une remarque sur ce que peut être le culte de cette nouvelle religion, sur la messe donc. Il est de prime abord étonnant, dans la façon de voir que je vous propose, que l'on ne puisse pas pointer au niveau des masses, que cette religion comme les autres est destinée à asservir, quelque chose comme un rite, une messe à la mémoire de Copernic, par exemple. En fait, je pense qu'un début de réponse peut être apporté à cet apparent paradoxe si on scinde le problème en deux. En effet, pour ce qui est de la diffusion de la religion scientifique dans les masses qu'elle est destinée à fasciner, il n'est effectivement plus besoin de messes, les masse-média, je dirai plutôt les messe-média, s'en chargent – regardez la télé sous cet angle un jour, pour voir – par contre à l'intérieur même de la hiérarchie et de la formation scientifiques, on trouve nombre de choses qui s'en rapprochent diablement (si j'ose dire) : du séminaire au cours magistral. Dans un séminaire, il y a un officiant qui a pour rôle de vous faire **assimiler** les textes sacrés, de vous faire **avaler** telle ou telle nouvelle théorie, et ce afin que vous les **digérez** correctement. Ces mots, que n'importe quel scientifique utilise tous les jours, sont si proches du rite anthropophage de la messe, que j'ai souvent entendu tel ou tel dire tout crûment (!) qu'il allait nous faire avaler Gribov ou tel autre grand homme, sautant allégrement sur toutes références à la théorie pour faire surgir le sacrifice humain, médié par le tableau noir ; les prêtres non plus ne font pas manger de l'homme à la masse, mais média-tisent le sacrifice avec du pain, non ? Et que dire du cours magistral de l'enseignement supérieur, officié par un professeur en **chair(e)**, et dont les pompes et les fastes ne sont même plus nécessaires pour fasciner les étudiants, le supposé savoir en mathématiques suffisant largement (je parle ici des disciplines mathématisées ; aux autres il reste la soutane et le décorum – voyez les thèses en médecine).

On n'est pas encore sorti de l'auberge judéochristiano-scientifique !

Il est d'usage, à la fin d'un texte de ce genre, de mettre une liste de références sérieuses, montrant à l'évidence le culte des ancêtres qui nous conditionne. Alors, autant être honnête :

- Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit : Oeuvres complètes.
- Marx : Oeuvres complètes.
- Mao : Oeuvres complètes.
- Freud : Oeuvres complètes.
- Lacan : Oeuvres incomplètes.

liberté scientifique et démocratie

«*Tout théoricien pur est un praticien social qui s'ignore*». Telle pourrait être la réflexion d'un penseur contemporain devant l'impact de la science sur nos sociétés.

Pendant 350 ans la science moderne a ignoré que la production et l'utilisation des connaissances pouvaient mettre en cause le destin des sociétés. Sans doute Bacon, Galilée et Descartes, qui, au début du XVII^{ème} siècle, ont fondé cette science rationnelle et expérimentale, ont-ils entrevu la puissance qu'elle donnerait aux hommes, mais sur la matière, pas sur leur destinée : transformer les mécanismes de la nature ou des sociétés humaines demeurerait impossible, l'ordre existant traduisant un état d'équilibre stable entre des forces mécaniques qui échappent à l'homme.

Cet ordre immuable, les philosophes et l'intelligentsia du XVIII^{ème} siècle affirmèrent que les sociétés y trouvent leur bonheur et que, l'ignorance empêchant les hommes de l'atteindre, le progrès des connaissances ne pourrait que les aider à améliorer leur condition. Cette croyance optimiste n'attribuait pas à la science le pouvoir de mettre en cause l'ordre naturel des sociétés, mais elle affirmait que ses effets seraient nécessairement bienfaisants. Son succès fut tel que le XIX^{ème} siècle demeura aveugle aux conséquences néfastes du progrès scientifique : le prolétariat, qui eut le plus à souffrir de l'industrialisation et de l'urbanisation, n'accusa pas la science mais le système politique et économique.

La situation n'est plus la même aujourd'hui. Nul ne conteste l'autorité de la science. C'est même, a-t-on dit, l'unique autorité universelle. Mais nul ne peut plus ignorer que le progrès scientifique se développe à un rythme exponentiel, qu'il commande de plus en plus le destin des sociétés et qu'il n'entraîne pas automatiquement des effets bienfaisants.

Qui ne sait qu'en 50 ans nous avons accumulé plus d'informations et de connaissances nouvelles que dans toute l'histoire antérieure de l'humanité et que 90 % des chercheurs scientifiques de tous les temps vivent actuellement ?

Qui ne voit qu'il n'y a plus de sciences pures ? Aux Etats-Unis, en Europe, en U.R.S.S., au Japon, les sciences pures, les sciences appliquées et les techniques sont inextricablement liées dans une civilisation scientifique, technique, industrielle et militaire où la «big science» tient le rôle moteur. Nos sociétés sont totalement bouleversées par ce formidable mouvement. Le travail et la famille sont dissociés, le rôle social de cette dernière ne cesse de s'amenuiser. L'économie industrielle a rompu les liens traditionnels qui tempéraient les inégalités et abaissé le statut social des travailleurs. L'inégalité entre les pays qui ont les moyens d'un développement scientifique et les

autres, ceux du Tiers-monde, s'est accrue. La population de la planète connaît un essor difficile à maîtriser et les ressources naturelles sont exploitées au-delà du raisonnable. La croyance dans la possibilité de modifier la vie des sociétés a poussé au développement des partis politiques et des syndicats, donc de la démocratie, et les a obligés à proposer à ceux dont ils briguaient les suffrages, l'adhésion, des programmes et des théories politiques et économiques : ainsi, se développent des systèmes de croyances, des idéologies qui prennent peu à peu la place de celles que le positivisme scientifique a combattues. Bien plus, à ces effets indirects de l'explosion scientifique sur la vie des sociétés commencent à s'ajouter les effets directs du développement des sciences sociales et humaines et des techniques correspondantes. Le progrès scientifique commande le destin des sociétés où la science se développe et celui des autres : nous sommes en face de civilisations scientifiques.

Cette transformation n'est pas perçue comme nécessairement bienfaisante. L'intolérance de la rationalité scientifique tend à écarter les valeurs qui lui sont étrangères, la diversité des cultures et dans chaque société les recours à des pensées, des fêtes périodiques, des rites non conformistes, si indispensables pour éviter les crises. Cette intolérance suscite bien des réactions. Ne devons-nous pas craindre l'abandon de l'alternance (qui caractérise l'homme) du geste et de la parole au profit d'une activité purement cérébrale par une partie de la population qui sera très vite majoritaire ? Si depuis trente ans les conflits qui opposent les peuples ne se sont pas étendus au monde entier, cela est dû à un équilibre de la terreur dont chacun connaît la fragilité. Les réactions populaires contre la pollution et l'exploitation indéfinie de l'environnement, sans être à la mesure du danger, sont de plus en plus nombreuses. Et voici maintenant que nous savons transplanter des gènes d'une espèce à une autre en utilisant des virus comme véhicules : quels espoirs pour la médecine, mais aussi quels dangers pour l'espèce !

Je n'ai donné que quelques exemples, mais chacun d'eux montre que le savant ne peut plus abriter ses recherches dans une tour d'ivoire : progrès scientifiques, destin des sociétés et par conséquent politique sont inextricablement liés. La science et la démocratie se sont confortées mutuellement, mais aujourd'hui les effets de la première inquiètent la seconde. Peut-on sinon apaiser, du moins diminuer cette inquiétude ?

Remarquons tout d'abord qu'il ne peut être question d'arrêter le progrès scientifique : augmenter ses connaissances est un besoin vital de l'homme comme respirer, boire, manger, dormir, aimer, agir.

Remarquons ensuite que si l'on peut théoriquement

distinguer la science et les effets de la science, les seconds étant seuls contestés, on ne peut ignorer que toute découverte a ou aura des effets bénéfiques ou maléfiques, généralement les deux, et des effets difficiles à prévoir. Beaucoup d'hommes de science ont cru échapper à leur responsabilité de découvreurs en affirmant qu'ils ne s'intéressaient pas aux effets possibles de leurs recherches et qu'ils laissaient la responsabilité des effets nocifs à ceux qui décideraient des applications. Il faut admettre loyalement que la découverte est en elle-même grosse de risques.

Remarquons enfin qu'on ne peut ériger en principe la pratique si fréquente, et fréquemment nécessaire, qui consiste à développer des recherches pour lutter contre les nuisances d'autres recherches.

Le progrès scientifique pose aujourd'hui un problème majeur que nos démocraties ne peuvent éluder : le destin des peuples lui est trop étroitement lié pour que l'orientation des recherches, leur importance et leur financement ne soient pas démocratiquement décidés (ceci n'excluant évidemment pas un secteur de recherches libres absolument indispensable aux progrès scientifiques à venir). Une décision démocratique, cela implique qu'elle ne soit réservée ni aux firmes industrielles, ni aux technocrates qui dirigent les administrations de nos Etats, ni aux savants eux-mêmes.

Les savants sont assez facilement d'accord sur le premier point : il leur paraît anti-démocratique que le pouvoir de prendre des décisions concernant la société entière soit remis à quelques personnes dont les objectifs, profit privé ou développement d'une firme, ne coïncident pas nécessairement avec ceux de cette société.

Mais ils se sont habitués (et souvent parce que cela les libérait de leur propre responsabilité) à voir les décisions prises par les technocrates qui dirigent les administrations de nos Etats et plus particulièrement les administrations chargées de la recherche scientifique. Cela provoque de plus en plus de réactions dans les opinions publiques. Non parce que là encore nous avons assisté à une confiscation du pouvoir par quelques-uns, mais parce que ceux-là pendant trente ans ont décidé en fonction de leurs systèmes de valeurs et que ces décisions nous ont conduits au bord des catastrophes que nous constatons ou pressentons chaque jour. Il ne semble pas qu'ils puissent remettre en cause leurs normes (par exemple l'importance respective attachée à la recherche physico-militaire, à la recherche sur la santé, à la protection de l'environnement, à l'organisation sociale). Et pourquoi le feraient-ils ?

D'aucuns pensent donc qu'il revient aux savants eux-mêmes de prendre les décisions concernant la recherche. Ne sont-ils pas en mesure de prévoir avant tous les autres les effets possibles des découvertes ? Ne sont-ils pas les seuls vraiment au courant ?

Il faut avoir le courage d'affirmer que cette solution ne serait ni justifiée techniquement ni conforme à une attitude démocratique. Techniquement les effets possibles des découvertes les plus importantes sont rarement prévisibles : on peut développer des recherches dans un secteur donné dans l'intérêt de ce secteur mais on pressent rarement si, de surcroît, ces recherches auront des effets, heureux ou nocifs, ailleurs. D'ailleurs la science s'est tellement parcellisée — il n'y a plus que des sciences dans

des secteurs divers avec des méthodes différentes — qu'en dehors de son propre domaine un scientifique est souvent aussi démuné qu'un non-scientifique. Et d'un point de vue démocratique, on ne saurait laisser à quelques-uns, non mandatés à cet effet, le soin de décider de l'avenir de tous. D'autant moins que les intérêts des chercheurs (intérêt intellectuel de la découverte, célébrité, lauriers officiels) eux non plus ne coïncident pas nécessairement avec ceux de la société.

Nous sommes donc en présence d'un vrai problème politique, d'un problème qui n'a pas de solution sûre.

On ne peut empêcher la recherche et les avantages et dangers qui en découlent nécessairement pour la société. On peut partiellement les maîtriser en fixant l'orientation, l'importance et le financement des recherches. Mais d'une part cette maîtrise ne peut être abandonnée ni aux administrateurs des firmes privées, ni à ceux de l'Etat, ni aux savants eux-mêmes : elle concerne la totalité des citoyens. D'autre part ces citoyens sont tenus pour inaptes à prendre des décisions exigeant une culture scientifique qu'ils n'ont pas.

La démocratie n'est jamais donnée, elle est toujours à conquérir. Il faut reconnaître que dans notre cas il y a beaucoup à faire et chercher au moins dans deux directions principales : l'information du plus grand nombre, l'association du plus grand nombre aux décisions.

Les auteurs de projets de recherche peuvent-ils informer non seulement sur les effets directs des recherches proposées, mais aussi sur ce qu'on peut pressentir de leurs effets secondaires ? C'est encore très rare aujourd'hui et cela exige une transformation énorme dans la formation des savants : qu'ils ne soient plus seulement des spécialistes de leurs domaines mais qu'ils retrouvent cette culture scientifique générale (en sciences de la matière, sciences de la vie, sciences sociales et sciences de l'homme) qui a disparu au XX^{ème} siècle. Est-ce possible ?

Peut-on supprimer ou limiter le secret qui règne sur trop de recherches et met en péril la démocratie dans la mesure où certains groupes privés peuvent à l'insu des sociétés leur faire courir les risques les plus graves ? Cette publicité des recherches est une des principales justifications de la recherche universitaire.

Comment diffuser cette information, utiliser nos institutions éducatives et nos media pour aider les masses à comprendre cette information, les problèmes et les choix à faire pour les résoudre ?

Selon quelles modalités associer l'ensemble des citoyens aux décisions ? Comment faire du progrès scientifique moteur principal de nos civilisations le débat politique majeur de nos sociétés ? Comment associer des non-scientifiques (hommes politiques, syndicalistes, représentants de consommateurs, d'associations diverses) et des scientifiques de spécialités apparemment non concernées aux décisions prises selon leur importance aux divers niveaux des institutions démocratiques ?

Si ce forum pouvait répondre à quelques-unes de ces questions et à bien d'autres que vous pressentez, il aiderait à résoudre démocratiquement le problème du progrès scientifique, à y associer la société toute entière.

Peut-être alors ce progrès serait-il moins agressif. Peut-être aiderait-il à situer les valeurs non scientifiques au lieu

de les détruire, à rééquilibrer le travail et la vie familiale, les villes et les campagnes, les classes sociales, les nations à technologie avancée et celles du Tiers-Monde, l'effort de guerre et l'établissement de la paix, le développement de l'homme et celui de son environnement, à rassurer plus qu'à inquiéter.

Le mythe de la science neutre n'est plus. Nous avons tous une responsabilité collective devant le progrès scientifique et nous devons trouver les moyens de l'exercer, sans nous dissimuler ni les difficultés ni le temps néces-

saire. C'est notre devoir à tous, y compris les savants.

«Tout théoricien pur est un praticien social qui s'ignore».

Ce pourrait être la réflexion d'un penseur contemporain, disais-je au début de cet exposé.

Je ne voudrais pas terminer sans le rendre à son auteur : Théopompe de Lampsaque qui vécut au VI^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Ce mot si profond, si percutant, si actuel, a deux millénaires et demi...

DANS LE MIROIR D'ALICE

L'article précédent, on l'aura bien vu à son style, n'est pas dû à l'un des collaborateurs habituels d'Impascience, malgré leur goût pour les pastiches et les déguisements. Satisfaisons-donc sans attendre la curiosité du lecteur : nous avons eu l'honneur de lui soumettre le texte intégral, inédit à ce jour, de l'exposé fait par Madame Alice Saunier-Seité, Secrétaire d'Etat aux Universités, lors du Forum Européen d'Alpach (Autriche), tenu le 22 août 1976 sur le thème «La liberté a-t-elle des limites ?», avec la participation de nombreuses personnalités politiques européennes.

On pourrait s'amuser à corriger la dissertation de Madame Saunier-Seité en relevant ses lourdeurs stylistiques, ses banalités, ses associations malheureuses («le travail et la famille sont dissociés» — serait-ce que la patrie tient mieux le coup ?). Mieux vaut pourtant ne pas céder à l'ironie, sans doute trop défensive. Utilisons plutôt ce miroir que nous tend Alice pour y réfléchir notre position. Car enfin, derrière des formulations quelques peu académiques, ne trouve-t-on pas dans ce texte quantité d'idées qui, depuis dix ans, circulaient plutôt dans La Gueule Ouverte, Libération et Impascience bien sûr : la science comme «unique autorité universelle», «l'intolérance de la rationalité scientifique» à l'égard d'autres valeurs, les dangers de nombreuses recherches, la critique de la neutralité prétendue de la science, le refus de laisser son contrôle aux seuls scientifiques, le caractère en définitive politique du «vrai problème».

Récupération, alors ? Mais si jamais un faux concept eut du succès, c'est bien celui-ci, qui depuis dix ans a préservé tant de confort intellectuels et permis de telles économies de pensée. Car l'idée même de «récupération» suppose que certaines idées, certains discours, possèdent une radicalité intrinsèque, une extériorité totale, une criticité absolue par rapport à l'idéologie dominante. La «récupération» consisterait alors pour cette dernière à intégrer a posteriori ces éléments étrangers. Mais l'idéologie dominante l'est bien, et marque de son empreinte irrémédiable sa critique même. En d'autres termes ; l'univers du discours est continu. Entre celui du (des ?) pouvoir(s ?) et celui de la (des ?) contestation(s ?), pas de différence qualitative. Toutes les formes de transition, voire de renversement, existent, telle phrase de Giscard peut être infiniment plus subversive qu'une citation, mettons d'Ivan Illich.

C'est que les discontinuités et ruptures se marquent, non dans les énoncés théoriques, mais dans les pratiques sociales. S'il y a une leçon à retenir de Mai 68, c'est bien celle-là ; on l'a vu alors, devant les choix politiques fondamentaux immédiats, les positions idéologiques générales de chacun furent soumises à un rude questionnement... Mais les nœuds de l'histoire ne sont pas quotidiens qui imposent de telles confrontations. Et voilà bien notre problème aujourd'hui : quels sont les enjeux, où sont les affrontements qui nous permettraient une démarcation autre que verbale d'avec Madame Saunier-Seité ?

Le dire ici : mon espoir, à Impascience, d'être partie prenante dans un mouvement social réel, dans des luttes collectives, que ce soit dans les labos, les universités ou les usines, cet espoir a dans l'ensemble été déçu. Aucun masochisme, et un soupçon, à peine, d'autocritique dans cette constatation, conséquence d'un retour général à la latence de tout le grand mouvement radical de 68. Mais la conclusion en est claire : nous ne fabriquons qu'une revue, producteurs de mots et commerçants d'idées dont nous maîtrisons mal les sources ; et encore plus mal les effets (ou leur absence).

Bien entendu, le discours de Madame Saunier-Seité, en tant que tel, n'exerce pas une influence beaucoup plus grande sur le processus historique que nos articles. Le «problème politique» qu'elle pose n'a pas, écrit-elle, «de solution sûre», mais «il y a beaucoup à faire dans deux directions principales : l'information du plus grand nombre, l'association du plus grand nombre aux décisions». Des idées aussi originales, des propositions aussi concrètes aideront sans nul doute considérablement le pouvoir que sert Madame Saunier-Seité... Mais justement, le pouvoir a-t-il besoin d'idées ? N'a-t-il pas déjà le pouvoir ? Ses discours ne sont que le bruit de sa machine, il ne la font pas tourner. Et le niveau sonore en est certainement beaucoup plus faible pour les conducteurs, à l'intérieur, que pour les passagers, à ciel ouvert. Ainsi, le texte précédent a sans doute plus d'importance ou d'intérêt pour nous que pour son auteur : son poids propre sur la réalité sociale, elle a trouvé à l'exercer autrement qu'en mots, et avec une autre rudesse.

Nos mots n'en sont pas forcément vains pour autant. «Il ne s'agit pas plus de parler que de chanter. Qu'est-ce que la langue ? lit-on dans Alcuin — C'est le fouet de l'air. On peut être sûr qu'elle rendra un son si elle est conçue comme une arme... Traitée d'une certaine manière, la parole est assurément une façon de sévir» (Francis Ponge).

D'ailleurs, avons-nous le choix ? Que faire d'autre que de continuer à parler, à écrire ? Sans doute n'est-il pas si aisé pour certains d'entre nous de renoncer, probablement pour un durable provisoire, à tout vestige de militantisme. Mais l'absence de toute autonomie et l'hétérogénéité de nos milieux, en même temps que l'impossibilité croissante, dans l'actuelle conjoncture politique, d'alternatives locales, nous y contraignent.

Maintenir l'inquiétude, et la nôtre d'abord, voilà peut-être notre tâche. Non plus comme mot d'ordre «un pas en avant des masses», mais plutôt (pour mot de désordre ?) un pas de côté par rapport au pouvoir — pour que notre discours ne serve pas uniquement à alimenter celui de la domination, ni même seulement à lui répondre. Une condition impérieuse : ne pas nous répéter. Peut-être renoncer à toute positivité, fut-ce celle des analyses théoriques (politiques, psychanalytiques, épistémologiques, etc. iques), et accepter la négativité obstinée de la critique. Travailler moins à élaborer des réponses, qu'à poser de nouvelles questions.

UN TOUT
PETIT
PEU

ça bouge dans le milieu

UN
PEU

LE COLLECTIF 3ÈME CYCLE DE STRASBOURG INFORME :

Le collectif 3ème cycle de Strasbourg s'est constitué en Avril 76 pour répondre aux problèmes posés par la réforme du 3ème cycle et par la situation matérielle des jeunes chercheurs.

Depuis la rentrée universitaire il poursuit son activité :

- pour obtenir la garantie de l'emploi des jeunes chercheurs ;
- contre la réforme du 3ème cycle qui aggrave la sélection et condamne toute une série de recherches jugées « inintéressantes ».

A Strasbourg le collectif a obtenu que chaque 3ème cycle ait au minimum un bourse de 7000 F par an ! (Il manquait pour la 1ère fois des bourses en début d'année).

Il a d'autre part apporté son soutien aux moniteurs menacés de licenciement. Actuellement il entame une information auprès des étudiants de 2ème cycle.

Parallèlement à ses actions de défense immédiate des 3èmes cycles, le collectif s'est engagé dans un travail de réflexion sur le rôle de la recherche, la place de la recherche dans la société, les rapports entre la recherche universitaire - la recherche privée - l'armée - la production des laboratoires - la hiérarchie...

Le collectif est soutenu par la section de Strasbourg Ville du SNCS-FEN et travaille également avec le SGEN CFDT. Il entend cependant animer le débat avec l'ensemble des travailleurs de la recherche (techniciens, administratifs, chercheurs titulaires ou non titulaires) et avec tous les hors-statuts de l'éducation nationale (le collectif a pris contact avec le comité d'auxiliaires de Strasbourg).

Le collectif est prêt à centraliser les informations concernant tous les 3èmes cycles des autres universités dans la perspective d'une coordination nationale des collectifs.

Pour contacter le collectif écrire :

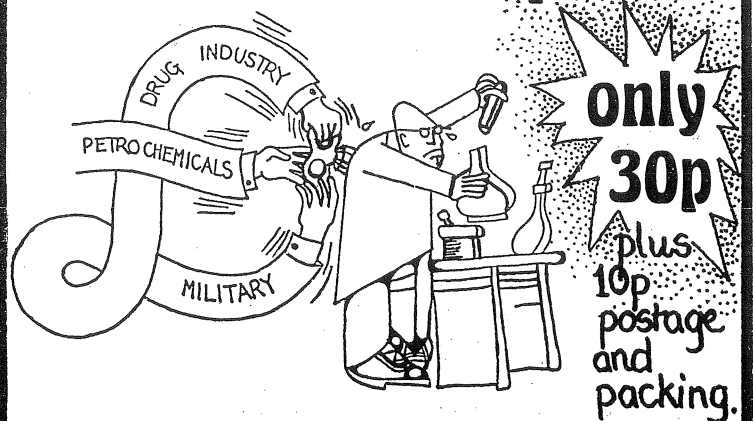
Université Louis Pasteur
4, rue Blaise Pascal
67100 STRASBOURG

PARIS-DAUPHINE : LES MATHS EN QUESTION

Les étudiants du M.A.S. (Mouvement d'Action Syndicale) de Paris-Dauphine organisent une semaine de débats sur les maths : « Maths, Pédagogie, Sélection », « Maths et Sciences sociales », « Maths et économie », « Maths et politique », etc...

Du 2 au 7 mai,
tous les jours de 12 à 15 h.

Science for People



The magazine which brings
socialism to science and science to
the people.

from:- B.S.S.R.S. 9 Poland St, LONDON W.1. EX

Sommaire du n° 4/5 «Spécial maths» - Prix 15 F de nouveau disponible

HISTOIRE DU NUMÉRO, PAROLES DE GOSSES, LES MATHÉMATIQUES MODERNES ET LE SPECTACLE DE LA SCIENCE, POURQUOI FAIRE SIMPLE QUAND ON PEUT FAIRE COMPLIQUÉ ?, FINI DE FOLATRE : UNE EXPLICATION DE TEXTE, LE VRAI FAUX/LE FAUX VRAI : PROBLEME DE L'ENSEIGNEMENT DES MATHÉMATIQUES DITES «MODERNES», LES RAVAGES DES MATHS «MODERNES», DES BONS VIEUX TRIANGLES D'AUTREFOIS AUX DROITES D'AUJOURD'HUI QUI N'EN FINISSENT PAS, MATHÉMATIQUES : PLAISIR, AUTORITÉ, RÉFLEXION D'UN PROF DE MATHS, LE MENUISIER MATHÉMATICIEN, SENS INTERDIT, C-LEÇON, UNE DÉFINITION DES MATHÉMATIQUES MODERNES, MATHS & PHYSIQUE, UNE TRANCHE SANS VIE, MATHÉMATIQUES ET SCIENCES HUMAINES : UNION LIBRE OU MARIAGE FORCÉ, LE SEXE ET LA MATHÉMATIQUE, IL ÉTAIT UNE FOIS UN PETIT CHERCHEUR, ÇA BOUGE DANS LE MILIEU.

COMITE UNIVERSITAIRE SCIENTIFIQUE GRENOBLOIS POUR L'ARRET DU PROGRAMME NUCLEAIRE

Réponse à un référé anonyme

A propos de l'Énergie Nucléaire :

«... il y a d'un côté un refus qui entraînera le retour en arrière, le retour à la terre, le retour au paléolithique ; à cette époque l'homme... devait simplement se battre armé d'un seul bâton contre les loups et les tigres... L'autre possibilité est d'accepter que l'homme se donne les moyens de comprendre son cadre de vie, de le fabriquer de plus en plus lui-même».

Pierre AVERBUCH (1)
Directeur de Recherche au CNRS

Le Comité Universitaire et Scientifique Grenoblois pour l'Arrêt du Programme Nucléaire, a collectivement rédigé une plaquette d'information sur les surgénérateurs : «PLUTONIUM SUR RHONE, LE SUPER PHÉNIX». Estimant que ce travail, sans être de niveau international, valait bien certains articles de «Professions et Entreprises», il a été décidé de le diffuser largement.

Les PRESSES UNIVERSITAIRES DE GRENOBLE, auxquelles la plaquette a été soumise, l'ont communiqué à plusieurs «référés». L'un d'entre eux a émis un avis extrêmement défavorable à la suite duquel les P.U.G. ont décidé de ne pas éditer l'ouvrage (mais ont accepté d'en assurer la diffusion).

Nous souhaitons que cette critique faite à notre travail soit publique et nous la publions ci-après intégralement... avec nos commentaires. Nous pensons en effet que ce rapport illustre bien la manière dont le «savoir» et le langage scientifique peuvent être mis au service de l'idéologie dominante.

Précisons encore, mais cela va de soi, que toute ressemblance entre l'auteur de la citation ci-dessus et le référé en question, ne serait que le fruit du hasard.

Critique du référé :

«Rapport sur le manuscrit concernant SUPER PHÉNIX»

Le manuscrit proposé est insuffisant à de nombreux points de vue.

- 1) Il commence par un argument faux ou du moins insuffisant. Lorsqu'un neutron est lent, il ricoche moins souvent mais allant plus lentement rencontre moins de cibles. On ne peut se contenter d'un argument aussi simpliste. Il existe des courbes de section efficace et une formule donnant la probabilité de désintégration en fonction de la section efficace de fission, de la densité de neutrons et de leur vitesse moyenne ; il faut également tenir compte des compétitions entre fission et simple absorption.
- 2) Page 5 : le raisonnement basé sur l'exponentielle décrivant l'emballement d'une réaction n'est qu'un leurre. Comme pour toutes les lois exponentielles il y a limitation. Il faut dire où et comment.
- 3) Page 8 : Il faut à propos du plutonium signaler son utilité pour les stimulateurs cardiaques et indiquer les précautions à prendre.

Nos commentaires :

«Rapport sur le Référé de «PLUTONIUM SUR RHONE»

- 1) Ce point vise non pas un argument mais la description vulgarisée de la différence d'interaction avec la matière des neutrons lents et des neutrons rapides :
«lorsqu'un neutron se déplace à grande vitesse (2.000 km/s), il a tendance à ricocher sur sa cible (l'atome fissile) : il est capturé rarement par cet atome. Les fissions sont alors peu nombreuses»
«lorsqu'un neutron se déplace à faible vitesse (2 km/s), il ricoche moins souvent sur sa cible, et les chances de le voir capturer par l'atome augmentent. Les fissions sont alors plus nombreuses»
Demander l'introduction de la notion de section efficace, de courbes et de formules revient à destiner l'ouvrage à la minorité habituée à utiliser ce langage et ces concepts.
- 2) Le risque d'explosion du surgénérateur a été souligné à plusieurs reprises. Mais il aurait peut-être fallu dire qu'après l'explosion la loi exponentielle cessait de rendre compte du phénomène d'emballement.
- 3) Nous n'avons pas parlé des applications du Plutonium. Mais si nous l'avions fait nous aurions parlé plus des armes nucléaires (des centaines de tonnes pour cette application) que des stimulateurs cardiaques (quelques kg). Cette remarque du référé visant à faire vibrer la corde sensible de la santé correspond clairement à un choix politique. Il est vrai cependant que les éventuelles victimes de Super Phénix risquent d'avoir besoin de stimulateurs cardiaques.

(1) «Professions et Entreprises», 1976, n° 673, p. 43 à 47. (Revue patronale). L'article complet peut être demandé aux militants du C.U.S.G.P.A.P.N.

- 4) *Fondamental* : Les risques ne sont indiqués que qualitativement ce qui ne veut rien dire. On peut les évaluer, au moins en ordre de grandeur et les comparer à ceux d'autres technologies concurrentes.
- 5) Les risques d'un accident doivent être analysés en tenant compte de ce qu'un accident doit vérifier lui aussi les lois de la physique. Le processus d'accident des surgénérateurs est connu, il tient à la possibilité de bouchage du circuit de refroidissement au sodium. On sait que l'emballlement entraînerait une explosion chimique dangereuse et que les risques d'explosion nucléaire sont tels que l'énergie d'origine nucléaire en cas de catastrophe serait de 3 à 10 fois plus faible que celle d'origine chimique. Rien de cela n'est mentionné.
- 6) Le rapport de la commission du CNRS publié dans le courrier du CNRS de janvier 1976 est plus précis sur ce calcul de la structure de Super Phénix que le manuscrit consacré à ce seul problème. En fait la sécurité de la structure a été calculée selon les estimations du CEA avec un facteur de sécurité de 160 %, bien que des estimations britanniques soient plus pessimistes. Une discussion de ce problème est indispensable.
- 7) *Honteux* : Page 10, l'argument de la concentration isotopique par les chaînes biologiques est faux et contraire à tous les principes de la thermodynamique. Bien qu'un rapport du gouvernement ait utilisé le raisonnement thermodynamique, cela ne signifie pas que cette science soit à renier.
- 8) La comparaison avec les bombes atomiques est fautive. La difficulté de la construction de bombes atomiques efficaces est justement de concentrer l'explosif pour que le début de la réaction ne le disperse pas et que le rendement militaire soit bon. La difficulté qui explique les nombreux essais militaires va en sens inverse de ce qui est dit.
- 9) Le sens de circulation du sodium de bas en haut ou de haut en bas joue un rôle par la convection naturelle que peut renforcer ou non la convection forcée. Ce point n'est pas discuté.

En conclusion il s'agit d'un exposé tout à fait insuffisant pour être publié par une maison sérieuse.

Il faut rappeler ici que, en écrivant «Plutonium sur Rhône», nous n'avons pas choisi de faire œuvre scientifique. Ceux qui invoquent «la Science» à tout propos et hors de propos, ce sont d'abord les partisans du projet Super-Phénix.

Étant scientifiques de profession, nous n'avons cependant pas cru devoir nous dérober. Que disons-nous ? Nous disons essentiellement que «la Science» n'est pas toute puissante. Qu'elle est au contraire une connaissance, certes, mais par là même connaissance de ses propres limites. Que serait une science qui prétendrait ne pas avoir de limites ou qui voudrait ne pas avoir à les connaître ? Seuls les scientifiques malades de leur propre impuissance ont besoin d'une telle science. Les autres peuvent se permettre le luxe de la modestie.

Ce n'est apparemment pas le cas du rapporteur. Le pouvoir qu'il revendique à travers son rapport, n'est pas le pouvoir de faire comprendre quelque chose au monde. Il utilise son image de marque d'homme de science pour juger, trancher et faire taire : «Je suis la Science, taisez-vous».

Vous n'êtes pas assez bête, Monsieur le Référé, pour avoir cru qu'on vous demandait un rapport de thèse. Ou bien est-ce la seule chose que vous sachiez faire ?

Ce que dit votre rapport, c'est qu'un scientifique ne doit pas s'adresser à des non-scientifiques, que tout effort pour élargir au public intéressé, le débat sur les risques nucléaires, est une trahison et que nous n'avons de comptes à rendre qu'au pouvoir politique en place.

En l'occurrence ce pouvoir vous en assurez la représentation et vous avez pratiqué la censure politique sous alibi scientifique.

- 4) Le problème des risques présentés par Super Phénix est qu'ils ne sont pas évaluables. Mais peut-être certains scientifiques ont-ils du mal à reconnaître qu'ils ne sont pas tout puissants ?
- 5) Le premier paragraphe prouve que le rapporteur n'a pas lu complètement le manuscrit. Il est écrit : «l'accident de référence (le plus grave) est supposé être le suivant : arrêt de la circulation de sodium et simultanément impossibilité de descendre les barres de sécurité» (page 52). Nous apprenons donc, merci au rapporteur, que l'arrêt de la circulation de sodium est liée à un «bouchage» ! Nous prenons acte du fait que le rapporteur n'exclut pas une catastrophe mais il semble confondre l'origine chimique avec l'origine thermodynamique (transfert thermique entre le combustible fondu et le sodium).
- 6) Le rapport CNRS cité par le rapporteur ne contient pas une seule ligne sur la structure de Super-Phénix. Apprenez à lire Monsieur le Référé. Enfin pour éclairer le facteur de sécurité de 160 % cité par l'auteur nous relevons dans BIST du CEA (n° 182, p. 89) «cette enceinte (la cuve principale) est capable de contenir les conséquences des accidents considérés s'ils n'atteignent pas leur efficacité maximale».
- 7) Le rapporteur confondrait-il volontairement ou par ignorance l'enrichissement par les chaînes biologiques en éléments radioactifs avec la séparation isotopique ? Le rapporteur invoque par ailleurs des principes de la thermodynamique (qui sont relatifs à des systèmes isolés) pour l'appliquer à des systèmes ouverts (en relation avec leur environnement) que sont les organismes vivants. Les impératifs de la lutte idéologique l'emportent manifestement sur la rigueur scientifique.
- 8) Nous n'avons jamais dit que «Super Phénix» avait été calculé pour exploser «efficacement et avec un bon rendement militaire» ! (Nous ne sommes d'ailleurs pas loin de penser que Super Phénix ne constitue pas une arme stratégique valable...).
- 9) On voit mal l'importance de ce point dans un ouvrage de vulgarisation. En réalité cette remarque a la même fonction idéologique que celle du point 1 : accumuler l'information sur les phénomènes physiques en les présentant dans le langage des spécialistes.

En conclusion il s'agit d'un Référé tout à fait insuffisant pour être utilisé par une maison d'édition sérieuse.

AU COLLECTIF D'IMPASCIENCE, DE L'INTERIEUR

Je me suis sentie très mal à la dernière réunion : envie de vomir, plexus contracté... Je veux m'en expliquer ici.

Une réunion parmi d'autres, où il était question de «Qu'est-ce qu'on fout dans les labos ? La science, absence du corps, etc». Pour moi, le problème est différent.

Je suis venue à Impasience par asphyxie dans ma pratique scientifique, avec toujours le même désir de travailler ce qui m'intéresse : la psychanalyse, le rapport sujet-idéologie, savoir-pouvoir, etc. Mais, dès que j'en ai la possibilité matérielle tout s'évanouit. Le travail intellectuel personnel est devenu pour moi presque impossible : je m'endors sur mon bouquin ou je n'arrive pas à fixer mon esprit sur ce que je lis. Je préfère toujours écouter de la musique, me promener, consommer, tricoter...

Je suis ingénieur et j'arrive à très bien investir dans mon boulot à condition que je sois aiguillonnée par l'attention que porte mon chef sur mon travail. Je crois que je serais capable de m'intéresser et de produire n'importe quoi, à condition d'être dans les conditions psychologiques requises. Tout en restant absolument fascinée par la technique de pointe, les expériences et installations de grande envergure, et cette sensation, cette jouissance de enfin comprendre, dominer ce qui auparavant me subjuguait, la technique réservée aux hommes. Moi, femme, être passée du côté du pouvoir. C'est ça le nerf de mon travail. Femme cadre, appelée à assumer des responsabilités importantes.

Et dès qu'il s'agit de produire, je décroche. Je ne m'y retrouve plus, je n'ai plus rien à voir avec la course au progrès. Elle m'agresse terriblement, maintenant. Muselée, frustrée, je ne cherche plus qu'à faire de la musique, manger, baiser, voyager...

Le rapport à l'institution ne se joue pas, comme je le croyais un temps, dans le fait de faire de la science ou de la sociologie, mais tout simplement de travailler ou pas. L'Assassin Musicien : l'angoisse d'être impuissante si j'avais enfin toute liberté de faire ce qui me plaît.

J'ai été au chômage six mois. A la fin de cette période, j'étais complètement déstructurée, ultra-fragile, incapable de lire, d'aller au cinéma. Je m'habillais n'importe comment, je passais mon temps à manger. Dès que j'ai recommencé à travailler, je suis remontée en flèche. En 2 ou 3 semaines seulement, j'avais repris pied. Je lisais Le Monde en entier (quelle référence !) tous les jours. J'étais très dynamique.

Le malaise à cette réunion fut donc provoqué par votre remise en question radicale de votre travail, ce qui me renvoyait à tout ce qui me structure... Mais aussi votre attitude négative et surtout des discussions qui tournaient en rond. A se demander si vous aviez envie d'en sortir, de votre labo. Des rapports au père par ci, des plaintes sur les orientations de la recherche par là, des supputations sur la compétence de tel ou tel patron... ça peut durer longtemps. Quand on dit «rapport au père», on n'a rien dit du tout. On a seulement enfoncé une porte ouverte. Impuissance à produire en dehors de l'institution ?

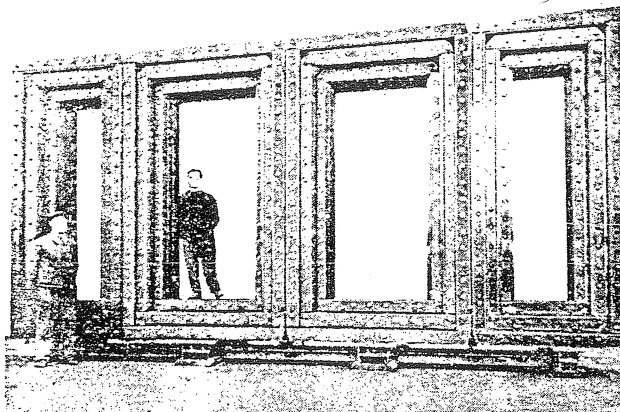


Fig. 3. — Circuit magnétique à cadres.

On parle sans arrêt de l'absence de travail réel à Impasience. Impossible d'aller plus loin dans l'analyse par manque d'outils théoriques. Mes connaissances ont produit tout ce qu'elles pouvaient, seule l'expérience empirique fait avancer maintenant. Travailler encore ? Faire la double journée de travail ? Pas question pour moi.

On dit qu'il n'y a dans ce numéro que des articles à la première personne. Un hasard ? Enfin les scientifiques parlent d'eux. Mais on se répète, on gémit, on aime ça. Assez du narcissisme. Produire du «je», mais du «je» non narcissique.

Impasience, une institution ? Pour moi — puisque moi non plus, je n'arrive pas à sortir du «je» — c'est une structure qui me maintient, comme mon travail. Une deuxième institution qui a fonction de m'aider à supporter la première. J'y écris, non sans mal, quand je me sens stimulée par une demande, l'intérêt que les gens du collectif semblent porter à ce que je dis. Savoir que je vais être publiée me stimulerait-il de la même manière que l'attention de mon chef ? J'écris ici ce qu'on aime que j'écrive ?

Je m'arrête, ça sent le roussi. L'écriture est autant un carcan que le travail et la science. J'ai fini ma disserte. Je mets la musique à fond.

ON L'A ÉCHAPPÉ BELLE !...

Paulette* a failli encore frapper ! A la fois baisable et libérée, elle aurait parfaitement illustré la fiche de notation reproduite en dernière de couverture, surtout pour sa tenue négligée...



* Pour ceux qui ne connaissent pas Paulette, la voici en «tenue très correcte».

VIENT DE PARAITRE

giovanni jervis

**le mythe
de
l'antipsychiatrie**

solin

56 p

15 f

En vente dans toutes les très bonnes librairies
(dont font évidemment partie celles qui vendent cette revue...)
ou directement par correspondance
(joindre un chèque de quinze francs, le port est compris)

EDITION

DIFFUSION

1, RUE DES FOSSÉS SAINT-JACQUES, 75005 PARIS

ETABLISSEMENT DE RATTACHEMENT _____

NOM : _____ Prénom : _____

Nom de jeune fille : _____

ADRESSE PERSONNELLE : _____

GRADE Agent de Service Echelon : _____ Date d'effet : _____

Position statutaire : Activité Situation dans le corps : _____ Groupe de rémunération : _____

NUMERO DE SECURITE SOCIALE _____

EMPLACEMENT RESERVE A L'AGENT NOTE

a) Observations éventuelles

b) Je soussigné, déclare avoir pris connaissance de ma note chiffrée provisoire.

Date : _____ Signature : _____

| Rappel des notes chiffrées définitives des années ci-contre | Année | Note | Grade | Académie | Etablissement |
|-------------------------------------------------------------|-------|------|-------|----------|---------------|
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |

NOTE CHIFFREE PROVISOIRE, PROPOSEE PAR LE CHEF D'ETABLISSEMENT OU DE SERVICE _____ /20

CADRE RESERVE A L'ADMINISTRATION

1 Présentation

| | | | | | |
|-----------------|-------------------------------|-------------------|----------------------|--------------------|---|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 |
| Tenue négligée. | Bonne présentation Très poli. | Tenue débraillée. | Tenue très correcte. | Tenue déplaisante. | |

2 Dévouement à la fonction - Régularité

| | | | | | |
|--------------------------------|------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------|---------------------------------|---|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 |
| Fait correctement son travail. | S'intéresse à son travail. S'y consacre entièrement. | S'intéresse peu à son travail. Absentéisme ou retards. | Accomplit son travail mais oblige à une surveillance constante. | Dévoué. Ne ménage pas sa peine. | |

3 Comportement dans l'exécution de ses fonctions

| | | | | | |
|-------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|---|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 |
| Exécute consciencieusement sa tâche dans le sens des directives reçues. | Exécute spontanément les tâches qui lui sont demandées. | Exécute systématiquement avec réticence les directives non conformes à ses vues. | Se conforme aux directives, sans esprit d'initiative. | Exécute son travail en interprétant à sa manière les directives reçues. | |

4 Ordre - Soin - Méthode

| | | | | | |
|------------------------------------------|-------------------------------------------|-----------------------|---------------------------------------------------|--------------------|---|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 |
| Très ordonné. Très soigneux. Méthodique. | Trop pointilleux. Se perd dans le détail. | Brouillon. Négligent. | Manque d'ordre et de soin. A besoin d'être guidé. | Ordonné. Soigneux. | |

5 Relation avec ses supérieurs ou le public

| | | | | | |
|----------------------------------------|-----------------------------------------------|--------------------------------------------------|-------------------------------|--------------------------------------------|---|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 |
| Attentif Toujours courtois et aimable. | Distant. Correct. Fait cependant son travail. | Influencé par son humeur pas toujours serviable. | Manque de réserve et de tact. | Très correct et serviable. D'humeur égale. | |

6 Relation avec ses collègues - Esprit de coopération

| | | | | | |
|----------------------------------------------------|-----------------------------------------|--------------------------------------------------------|---------------------------------|--------------------------------------------------------------------|---|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 |
| Coopère avec réticence. N'a pas l'esprit d'équipe. | Coopère, mais de caractère indépendant. | Toujours prêt à coopérer dans le sens de l'efficacité. | Travaille volontiers en équipe. | Gêne ses collègues par ses bavardages et ses excès de familiarité. | |

TRES IMPORTANT

Fonctions exactes actuellement exercées par l'agent.

APPRECIATION GENERALE

Tenir compte des indications qui sont portées ci-dessus.

Motiver toute diminution d'une part, ou toute augmentation de plus d'un demi point.

du Chef de service direct

Nom et qualité du signataire _____

Date : _____ Signature : _____

de l'autorité chargée de l'établissement d'exercice (U.E.R., I.U.T. etc.)

Nom et qualité du signataire _____

Date : _____ Signature : _____

de l'autorité chargée de l'établissement de rattachement

Nom et qualité du signataire : _____

Date : _____ Signature : _____

du Recteur _____

Date : _____

Signature : _____

Cachet de l'établissement

NOTE DEFINITIVE

_____/20